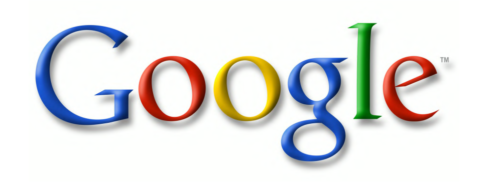





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862



DU BON LANGAGE

ET

DES LOCUTIONS VICIEUSES

MÊME LIBRAIRIE

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

L'Art de la Conversation, au point de vue littéraire et chrétien, par le *R. P. Huguet*; troisième édition.

De la Charité dans les conversations, par le même auteur; deuxième édition.

Du luxe au point de vue de la religion, de la famille et des pauvres, par le même auteur.

Faits et Récits contemporains, nouveau Recueil anecdotique, par M. *G. de Cadoudal*.

Scènes historiques, suivies de chroniques et de légendes, par M. *Leclère d'Aubigny*.

Vacances en famille, Récits historiques, anecdotiques et légendaires, pour édifier, instruire et récréer la jeunesse, par M. *Buron*, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève; deuxième édition.

Politesse et Bon Ton, Devoirs des jeunes femmes chrétiennes dans le monde, par madame la comtesse *Drohojowska*; deuxième édition.

Les Soirées de charité, par le même auteur.

Cours de lectures morales composé des plus beaux traits et propres à mettre en relief les vertus chrétiennes, par M. *Fresse-Montval*; quatrième édition.

La Morale au coin du feu, ou Simples Récits et Conseils suivis d'un choix de poésies, par M. *Caron*.

La famille Dumonteil, ou Explication des sept sacrements, par madame *Marie de Bray*; troisième édition.

Le Pouvoir de la charité, ou Blanche et Mathilde, par le même auteur; deuxième édition.

Le Bonheur de la religion, ou l'Aveugle de Brunoy, par le même auteur.

L'Ange du pardon, ou Henriette de Tézan, épisode de la maison de Saint-Cyr, par le même auteur.

Souvenirs de la Sainte Enfance, par M. de Montrond.

Voyage à Constantinople, par M. Poujoulat.

— Troyes, typ. et stér. de G. Bertrand. —

DU

BON LANGAGE

ET DES

TERMES ET LOCUTIONS VICIEUSES A ÉVITER

PAR

MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA

NÉE SYMON DE LATREICHE

SECONDE ÉDITION

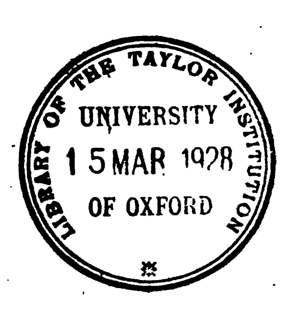
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CLASSIQUE

VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, RUE SAINT-SULPICE, 25

1861


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 MAR 1928
OF OXFORD

DU BON LANGAGE

ET DES

TERMES ET LOCUTIONS VICIEUSES

A ÉVITER

INTRODUCTION

Naguère je vous indiquais les principales obligations que nous impose une bonne éducation dans nos rapports avec la famille et le monde, je cherchais à formuler pour vous un code aussi complet que possible du *savoir-vivre,* et voici que je viens aujourd'hui compléter ce travail par quelques remarques sur la conversation, par quelques conseils sur le bon langage; je dis compléter, parce qu'il est évident que la pureté du langage fait partie inhérente de l'éducation, tout autant et plus peut-être que l'instruction proprement dite. Une personne bien élevée peut, en effet, ainsi que je vous l'ai dit dans mon traité sur le style épistolaire, ignorer les règles de la grammaire, estropier l'orthographe d'un mot. Mais elle ne peut mal parler sa langue maternelle, car : « si une faute d'orthographe peut à la rigueur s'excuser, une

faute de français, une expression triviale ne se pardonne pas. La première provient du manque d'études qu'il n'est pas donné à tout le monde de faire; la seconde dénote des habitudes vulgaires, puisque dans ce qu'on appelle la bonne société, le langage correct, pur, élégant n'a pas besoin d'être appris : c'est une tradition qui se conserve et se perpétue sans efforts et sans travail. — Accoutumez-vous donc à parler avec une grande attention; défiez-vous de ces expressions locales que le monde n'admet pas et qui non-seulement vous exposeraient au ridicule, mais encore jetteraient un doute fâcheux sur les habitudes de bonne compagnie de votre famille. » A ce dernier point de vue surtout, l'habitude d'une extrême pureté du langage devient pour une jeune fille un devoir sérieux auquel on ne saurait consacrer trop de temps et d'attention. Il ne s'agit plus seulement de se faire avantageusement juger, il s'agit de faire apprécier sa propre famille.

Ce n'est pas un traité de grammaire que je vous adresse ici, ce genre d'ouvrage ne manque pas et, en vérité, je ne saurais avoir la prétention de rien ajouter à tout ce qui a été dit sur ce grave sujet; le *bon langage* d'ailleurs, tel que je l'entends, le bon langage, dis-je, est en quelque sorte et fort souvent presque indépendant de la grammaire; car, s'il n'admet jamais aucune expression, aucune forme que n'autorise et ne consacre celle-ci, du moins en rejette-t-il un grand nombre qu'à la rigueur on pourrait dire françaises, mais qu'il déclare lui de mau-

vais goût. L'élégance du langage n'a pas de règles fixes, elle s'est transmise par tradition et procède souvent d'une manière arbitraire dans ses exclusions et dans ses préférences; elle n'a pas d'autre raison d'être que l'usage, mais de là justement vient son importance; on pourrait la comparer à une sorte de signe maçonnique qui révèle à l'instant à quel monde on appartient. Il est donc bien essentiel de prendre dès l'enfance les plus grandes précautions pour qu'aucune influence étrangère ne détruise l'influence de la famille, et c'est là un des écueils sérieux du contact des enfants avec les domestiques. — Les impressions mauvaises, on l'a souvent remarqué, ont une plus grande influence sur notre esprit que l'exemple du bien; il en résulte que l'enfant est porté à retenir, à imiter ce qui est en opposition avec les leçons qui lui sont données, et que toute l'attention, toute la vigilance d'une mère sage et prudente doit être sans cesse en éveil si elle veut éviter le danger.

La première qualité de la langue parlée et écrite étant la simplicité, il ne suffit pas de s'abstenir des termes vulgaires et impropres, des locutions vicieuses, il faut encore, pour une femme surtout, éviter les mots à effets, les phrases prétentieuses, les expressions savantes, les termes techniques ou d'atelier; ce n'est qu'à ces conditions expresses que l'on possède l'art de la conversation, que l'on parle le langage de la bonne compagnie, et c'est sur cette voie difficile que je vais tâcher de guider votre délicatesse naturelle.

Mais pas plus que je ne veux faire ici un cours de grammaire, je n'oserai davantage prendre sur moi de vous tracer, ma chère enfant, des règles délicates touchant la bienveillance, la condescendance, la charité, le tact parfait, en un mot, qui doit présider à la conversation. Cette étude morale a été faite déjà, et trop bien faite pour que j'y puisse rien ajouter. Et cependant mon livre, je le sens, serait incomplet si je passais sous silence cette importante partie de mon sujet pour n'en considérer que son aspect matériel. Dans cette pensée, j'ai ouvert la Bruyère avec l'intention d'y puiser pour vous quelques bons conseils, quelques maximes utiles; mais comment choisir entre des diamants d'égale valeur?... J'ai lu dans le chapitre intitulé *de la Société et de la Conversation* tous les paragraphes ayant rapport à mon sujet; je les ai relus plusieurs fois un crayon à la main pour marquer les passages les moins utiles, et chaque fois tous m'ont semblé si bien pensés et si bien dits, que mon signe d'exclusion ne m'a paru applicable à aucun.

— Que faire? me suis-je demandé alors, et mon affection pour vous, le vif intérêt que m'inspire votre éducation et le développement de votre esprit, m'ont dicté la réponse. Peu de jeunes filles, me suis-je dit, lisent la Bruyère, et toutes cependant auraient certes grand besoin de lire et de relire les *Caractères* de ce chapitre. Ne serait-ce donc pas un vrai service à leur rendre que de placer en tête de mon propre travail tout ce qui dans ce chapitre peut leur être utile?

Je leur ferai connaître ainsi quelques-unes des plus belles pages inspirées par le génie du dix-septième siècle et je leur communiquerai en même temps le bienfait de l'expérience et du tact d'un homme du monde, également célèbre comme écrivain et comme penseur. Ces motifs exposés, vous ne vous étonnerez pas, ma chère enfant, de ce qu'avant de vous poser aucune règle sur les lois du langage je fasse place à la Bruyère pour qu'il vous guide lui-même à travers les dangers et les écueils de la partie morale de la conversation.

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION [1].

I.

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

II.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

III.

L'on marche sur les mauvais plaisants et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes; un bon plaisant est une pièce rare. A un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage; *il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer*.

(1) Extrait des *Caractères de la Bruyère*.

IV.

Il y a beaucoup d'esprits trop libres; encore plus de méchants ou de satiriques; peu de délicats. Pour badiner avec grâce et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien.

V.

Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre, comme un mal nécessaire, le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments et qui reviennent toujours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe; et *Mélinde*, parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

VI.

L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu l'intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage; mais leur bizarre génie que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensi-

blement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont, et, ce qui est pire, on en souffre.

VII.

Que dites-vous? Comment. Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez. *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige. Dites : il pleut, il neige; vous me trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter; dites : je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phœbus*, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement. Une chose vous manque, c'est l'esprit; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre : je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit; peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

VIII.

Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément et sans craindre de les interrompre, ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle. Ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de Zamet de Ruccelay ou de Conchini, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé et qu'ils traiteraient de monseigneur, s'ils leur parlaient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits : ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement; il y a des choses qu'ils ne diront pas; il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée; c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible; car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

IX.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose; on parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine

comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutu mes; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance rien, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de *Sethon*, ambassadeur de France en cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencé, lorsqu'un des conviés lui dit : « C'est *Sethon* à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

X.

Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir l'occasion d'y placer les siennes.

XI.

Être infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu. Malheur alors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ! Combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer ! Combien de ces

mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien; elle devient un roman entre ses mains; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps; il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez. Que serait-ce de vous et de lui si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration?

XV.

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé; il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit; ils sont comme pétris de phrases et de petits tours d'expression concertés dans leurs gestes et dans tout leur maintien; ils sont *puristes*, et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devrait faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté; ils parlent proprement et ennuyeusement.

XVI.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à admirer, ils veulent plaire, ils cherchent moins à être instruits et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

XVII.

Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs ; nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement.

XVIII.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

XIX.

Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression : c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse.

XX.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles et lui attire toute sorte de confiance.

XXI.

Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire

croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien. — Un homme de bien ne saurait empêcher, par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme dit de soi.

XXIII.

Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos; c'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain; de dire merveille de sa santé devant des infirmes; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublements un homme qui n'a ni rente ni domicile; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour eux, et la comparaison qu'ils font de leur état au vôtre est odieuse.

XXVI.

L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisants*, qui, bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient pour ainsi dire en peu de paroles et ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore qu'ils sont partis et ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinents que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer; ils sont peut-être moins incommodes.

XXVII.

Parler et offenser pour de certaines gens est précisément la même chose : ils sont piquants et amers, leur style est mêlé de fiel et d'absinthe; la raillerie, l'injure, l'insulte, découlent de leurs lèvres comme leur salive. Il leur serait utile d'être nés muets ou stupides; ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de ré-

pliquer avec aigreur; ils attaquent souvent avec insolence; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présents, sur les absents, ils heurtent de front et de côté, comme des béliers. Demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes? De même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles; ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force sans regarder derrière soi.

LIII.

Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement : si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables.

LIV.

Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la répartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

LV.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure et dont nous ne haïssons pas à être raillés; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

LVI.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilége des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

LVII.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

LVIII.

Vous le croyez votre dupe ; s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui ou de vous?

LXX.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

LXIII.

Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille! Les choses de dehors qu'on appelle les événements sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre ; harangues froides et qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter : n'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux?

LXIV.

Le conseil si habile pour les affaires est quelquefois, dans la société, nuisible à celui qui le donne et inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts ou que l'on n'avoue pas ou que l'on estime des vertus ; sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paraissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles.

LXVII.

L'on parle impétueusement dans les entretiens ; souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention

tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont pas de suite.

LXIX.

Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir ou de n'oser dire le nom des rues, des places ou de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus. Elles disent le *Louvre*, la *place Royale;* mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer certains noms, et, s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot et après quelques façons qui les rassurent; en cela moins naturelles que les femmes de la cour qui, ayant besoin dans le discours des *Halles*, du *Châtelet* ou de choses semblables, disent les *Halles*, le *Châtelet*.

LXXVI.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré et parle plus indifféremment.

LXXVII.

Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites; elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

LXXVIII.

Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

LXXIX.

Il n'y a guère qu'une naissance honnête ou qu'une bonne éducation qui rendent les hommes capables de secret.

LXXX.

Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière ; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

LXXVI.

Des gens vous promettent le secret et ils le révèlent eux-mêmes et à leur insu ; ils ne remuent pas les lèvres, on les entend ; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparents : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même. Enfin quelques-uns méprisent votre secret de quelque conséquence qu'il puisse être : *C'est un mystère, un tel m'en a fait part et m'a défendu de le dire,* et ils le disent. — Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

LXXXIII.

Le sage quelquefois évite le monde de peur d'être ennuyé.

I

DE LA POLITESSE DU LANGAGE.

Avant d'entrer en matière, définissons bien ce que nous entendons ici par politesse : « C'est, dit un écrivain distingué, savoir s'oublier soi-même, s'occuper des autres, saisir les occasions de les faire valoir, leur témoigner le désir de les obliger ; leur plaire, leur montrer de la douceur, de la complaisance et des égards ; persuader surtout qu'on ne se compte pour rien, puisqu'il faut paraître surpris et reconnaissant des attentions les plus simples et des compliments les plus communs. » « Il serait bon d'avoir de ces sentiments, ajoute madame la comtesse de B..., après avoir cité ce passage, et l'homme qui les éprouverait serait de tous les hommes le plus poli et certainement le plus aimable ; mais l'exigence de la société se borne à rechercher les apparences de tant de qualités, et c'est ce qui rend inexcusables à ses yeux ceux qui les négligent. » Voilà pourquoi le monde repousse les formes arrogantes et impérieuses et leur substitue en toute occasion les expressions humbles et polies ; voilà pourquoi un homme, une femme bien élevés, ne disent à personne : faites cela... dites-moi... donnez-moi... mais ayez la bonté de faire ceci... de me dire telle chose... de me donner cet objet, etc. ; formules conve-

nables déjà, mais moins polie et élégante, que : auriez-vous la bonté de faire... de dire... de me donner...

Voilà pourquoi encore, même en parlant à des égaux, je *vous prie*, je *vous supplie*, je *vous conjure*, j'ai l'*honneur*, sont toujours convenables et bien placés, tandis qu'avoir le *plaisir* et l'*avantage* ne doivent être employés que dans le cas d'une sorte d'intimité, basée sur une égalité parfaite d'âge et de position, ou d'une supériorité *bien tranchée;* je dis bien tranchée, parce que la supériorité de fortune et même de position s'efface souvent devant l'âge ou toute autre considération qui l'atténue, de telle sorte qu'on ne saurait s'en prévaloir sans accuser en même temps un manque de cœur et de convenance.

En parlant à quelqu'un, vous vous bornerez à dire, *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, sans ajouter jamais ni le nom propre ni le nom de famille; mais, au contraire, si vous parlez à un mari, à une femme, vous aurez grand soin d'ajouter le nom de famille à la dénomination de monsieur ou de madame, qu'on ne doit alors jamais employer tout court. Les mots monsieur, madame et mademoiselle, sans autre désignation, ne se disent que par les domestiques ou en leur parlant de leurs maîtres, parce qu'alors ces mots sont pris dans un sens absolu.

Pour me résumer : je demande à un domestique des nouvelles de *madame*, de *monsieur;* à un mari, en parlant de sa femme, des nouvelles de *madame Durand* ou de *madame Chevalier;* à une femme on dit, en parlant de son mari, *monsieur de Bizi*. Dans le cas où la personne

a droit à un titre, on en fait mention, mais sans supprimer pour cela le nom de famille : *Monsieur le comte de Breteuil, madame la duchesse de Lauzun.*

On ne dit à personne, à moins d'une très-grande intimité : *votre mari*, *votre femme*, *votre fille*, *votre père*, etc... ; mais mademoiselle votre fille, monsieur votre père, madame votre mère, etc... ; on dit *monsieur votre mari*, mais *madame votre femme* ne se dit pas.

Mon époux, *mon épouse*, ne sont admis à aucun titre parmi les gens de bon ton. On dit simplement *ma femme*, *mon mari*, ou avec un peu plus de cérémonie, monsieur ou madame, suivis toujours du nom de famille ; mais mon mari, ma femme, sont préférables, parce qu'ils sont plus simples ; l'exemple, d'ailleurs, nous vient de haut : nos rois ont toujours dit *ma femme*.

En parlant à un homme, gardez-vous de cette locution provinciale *votre dame*, *votre demoiselle*, qui vous ferait passer pour un ouvrier endimanché. On ne dit pas non plus les dames de telle famille, de telle société, mais tout uniment *les femmes*. Une femme d'esprit, de cœur, d'intelligence ; — une fille ou jeune personne modeste, bien élevée. Les mots dames et demoiselles ne s'emploient convenablement que précédés du pronom démonstratif. — Ces dames se sont réunies. — Ces demoiselles organisent une loterie. — Cette dame est malade. — Cette demoiselle est fort bien.

La petite bourgeoisie ne peut s'accoutumer à cette simplicité de langage, et c'est peut-être à cela surtout que

ses membres se font immédiatement reconnaître. Ainsi vous ne ferez jamais comprendre à certaines gens qu'il n'est pas de bon ton de dire : — Combien avez-vous de demoiselles? — J'ai trois demoiselles? Les leçons directes ou indirectes passent pour eux inaperçues; il leur semble si vulgaire de dire des filles. — C'est bon, pensent-ils, pour le peuple. — Celui-ci, à son tour, revendique l'égalité, et le fort de la Halle, le maçon, le jardinier, s'imaginent se donner de l'importance en parlant de *leur dame*, de *leurs demoiselles*.

Prononcez distinctement toutes les syllabes des mots *monsieur*, *madame*, *mademoiselle* : les abréger est de très-mauvais ton, et, s'il a été de mode vers la fin du dernier siècle de jouer à la pastorale en disant m'sieur, ma'ame, mamzelle, ces trivialités sont heureusement tout à fait passées de mode et ne s'excusent que sur les lèvres d'une paysanne. — Si vous ne vous rappelez pas bien exactement le nom de la personne dont vous voulez parler, désignez-la au moyen d'une périphrase telle que celle-ci : — Le monsieur qui vint vous voir le matin pendant que j'étais chez vous... Cette femme si gracieuse qui nous a salués hier en sortant de l'église... Mais gardez-vous de commencer un monsieur, ou madame, auquel, après un instant d'hésitation, vous ajouterez le mot indéfini et peu gracieux, de... *chose*. Non-seulement vous ne devez pas chercher le nom, mais vous ne devez pas le mal prononcer, quelque difficile qu'il puisse être. Pour les noms des étrangers, si vous êtes en rapport avec quel-

qu'un d'entre eux, prenez la peine de les étudier et apprenez à les prononcer tels qu'ils doivent l'être. Tout cela est de la politesse, de la convenance.

Certaines gens croient se donner de l'importance en désignant par leur nom les hommes célèbres, — on ne leur ferait pas dire, par exemple, M. de Lamartine, M. Guizot.— Ils disent tout court : Lamartine, Guizot.— Rien n'est moins convenable. Les grands hommes ne peuvent perdre, que je sache, droit au respect parce qu'ils méritent l'admiration, et se départir pour eux des égards que l'on doit à l'homme le plus vulgaire serait une singulière manière de leur témoigner l'admiration qu'ils inspirent. Les mots *monsieur*, *madame*, sont donc de rigueur pour toute célébrité vivante, même pour les actrices en renom. Les acteurs seuls peuvent faire exception.

On raconte à ce sujet que Voltaire, choqué d'apprendre qu'un jeune homme l'appelait seulement par son nom, et l'entendant dire qu'il aimait le talent de la *Clairon* (célèbre actrice du dix-huitième siècle) lui dit : Monsieur, dans ma jeunesse, j'avais quelquefois affaire dans les bureaux de M. le cardinal de Fleury, premier ministre, et quelquefois aussi j'avais l'honneur d'être reçu par Son Éminence. Dans les bureaux, les commis disaient la *Lecouvreur;* dans son cabinet, le ministre n'a jamais dit que *mademoiselle Lecouvreur*.

On fait un étrange abus des mots *monde*, *salons*, *société*. Voici à cet égard les conseils donnés par le spiri-

conversation familière; mais, pour être correct, je crois qu'il faut ajouter au substantif une qualification qui rende l'explication moins vague. — *Homme du grand monde, du monde élégant.*

« *Avoir du monde* pour *avoir les usages du beau monde*, est une locution essentiellement vicieuse.

« *Aller en société* est un terme digne des commis-voyageurs qui l'emploient.

« *Aller en soirée* n'est pas une expression logique, parce qu'on ne saurait dire *aller en matinée, aller en après-midi*. — Néanmoins l'usage a prévalu, et le mot, tout impropre qu'il est, est adopté et reçu.

« Quelques-uns disent : l'*esprit de société* ; autrement pour le français : le goût, les mœurs, les inclinations des habitués de telle ou telle société ; ce terme est pitoyable. L'*esprit des salons* a pu jadis désigner un genre d'agrément quelconque ; mais ce mot, assurément, n'a plus aucun sens.

« *Une dame du monde.* — Expression de laquais et de perruquier ; autant vaudrait : *un monsieur du monde.*

« Le mot *dame* sous-entend le second terme jusqu'à nouvelle explication.

« *Les salons*, pour le salon, est du plus mauvais goût. Se glorifier d'être reçu dans *les salons de madame X...* c'est prouver par un seul mot qu'on est déplacé dans *un salon* ; si madame X... elle-même parle de *ses salons*, il est, à l'instant, démontré qu'elle n'est point admissible dans la société des femmes qui ont *un salon*.

tuel et savant auteur des *Remarques sur la langue française* (1).

« Quelques personnes disent le *monde des salons* pour désigner les personnes que l'on rencontre dans les salons.

« Ces salons étaient autrefois le lieu de réunion de la bonne compagnie. Aujourd'hui chacun possède un salon grand ou petit, ce qui fait qu'il n'y a plus de salons comme on l'entendait sous l'ancien régime. Le *monde des cuisines*, le *monde des boutiques*, ce sont les cuisiniers et les boutiquiers. Ces locutions ne sont pas admises. Le *monde des salons* n'est pas plus admissible ; on doit laisser ce style à certains écrivains qui ne savent pas ce que c'est qu'un salon.

« Ce qu'on appelle le *grand monde* désigne un très-petit nombre d'individus ; et même, plus il *est grand* ce monde, moins il est peuplé ; ainsi l'épithète de *grand* ajoutée à un substantif qui signifie l'ensemble des choses créées, les astres, et la terre, et les mers, l'univers entier, cette épithète, restreignant le sens de ce collectif général, le réduit à désigner quelques êtres privilégiés, entassés entre quatre murs. — *Aller dans le monde*, c'est fréquenter une des pièces de l'appartement de M. le duc, de M. le marquis ou de M. le financier.

« L'usage a peu de caprices aussi singuliers. Un *homme du monde*, c'est un homme initié à la vie, aux habitudes de la bonne compagnie ; on parle ainsi dans la

(1) Francis Wey.

« Ces distinctions sont d'autant plus importantes, que la manière dont on les observe donne impitoyablement la mesure de l'éducation que l'on a reçue et des personnes que l'on a fréquentées. »

On ne dit pas davantage *les appartements* d'une personne; car l'empereur lui-même n'a qu'un appartement, du moins il n'en occupe qu'un à la fois, puisque ce mot signifie l'ensemble des chambres, des pièces que l'on habite. C'est vouloir viser à l'effet que de dire : Madame X... nous a fait visiter ses appartements... J'ai des appartements très-vastes... C'est tout simplement faire un non-sens et se rendre ridicule.

Comme j'allais vous indiquer les formules à employer avec les grands dignitaires, voici qu'un excellent article non-seulement sur ce sujet, mais encore sur l'origine des titres de noblesse, origine si peu connue de nos jours, me tombe par hasard sous les yeux, et je crois ne pouvoir mieux faire que de citer de nouveau M. Francis Wey :

« La véritable et primitive noblesse, dit-il, n'usa ni de noms terriens ni de particules.

« Les conquérants de la race des Francs, qui sont les nobles réels de notre patrie, s'appelaient Clovis, Mérovée, Dagobert; les gentilshommes de leur cour se nommaient tout simplement Eckbert, Ebroïn, Eudes, Raoul. Deux chefs nommés Hugues, issus de Robert le Fort et de son fils Robert, sont la tige de nos rois, improprement nommés *capétiens;* car le mot *Capet* (*Hugo Caput*) n'était

qu'un surnom. Le premier des Montmorency avait nom Burkart.

« La féodalité divisa les Gaules en quelques grandes provinces, dont les rois donnèrent le commandement à des chefs diversement désignés : des *ducs* (duces), qui conduisaient les armées et administraient les plus grands districts; des *comtes* (comites); des *marquis* (marchiones), commis à la garde des marches ou frontières. Lorsqu'ils étaient à la cour ou à la guerre, les *vidames*, les *vicomtes* (vice-domini, vice-comites), gouvernaient à leur place.

« Telle est l'origine de la noblesse titrée. Quant à la faveur de la féodalité, ces fonctionnaires se rendirent indépendants et seigneurs de la terre, ils en prirent le nom. De là les ducs de Bourgogne, les comtes de Champagne, etc.

« Plus tard survint la noblesse à brevet. En faveur de certains services, le roi érigeait en baronnie, en comté, en marquisat le patrimoine d'un officier, qui recevait ainsi un titre nouveau, avec de nouvelles prérogatives.

« Bientôt les rois vendirent la noblesse et rendirent seigneuriales des terres aux habitants desquelles les franchises communales avaient conféré le titre de bourgeois. Ces biens, devenus terres de marque, et dont les propriétaires prirent le nom, sont l'origine de la noblesse de robe. Ces anoblis ne s'intitulaient pas, comme aujourd'hui, M. d'Auteuil, M. de Blamont, etc.; ils si-

gnaient Jean, Laurent ou Martin, seigneur ou sire de Blamont, d'Auteuil, etc.

« La coutume de désigner les nobles par le nom de leur fief a commencé, ainsi que l'usage des armoiries, vers le temps des croisades. Les barons se distinguèrent en Orient par le nom de leurs manoirs et s'appelèrent mutuellement Joinville, Coucy, Nevers, Neublan, etc.

« Cette habitude devint générale quand on créa la noblesse non titrée, dont l'abus fut porté au comble durant le dix-huitième siècle. Les uns achetaient le droit de prendre le nom du village d'où ils sortaient, les autres accrochaient une particule à leur nom roturier, qu'il fût ou non celui d'un village, d'un hameau, d'un champ ou d'un marais. Était-on *Martin*, on devenait de la *Martinière; Jeannot* décrassé était M. de la *Jeannotière*. Certains se donnaient moins de peine et se créaient *de Mairat*, *de Jean*, etc.

« Les titres sont devenus enfin, et voici le dernier degré de l'anoblissement, de pures qualifications honorifiques données par le souverain et auxquelles on n'ajouta pas la particule : *comte Boucher*, *marquis Lambert*, *chevalier Gluck*.

« Ces distinctions ne laissent pas que d'être très-honorables pour ceux qui les ont méritées; mais elles n'ont rien de commun avec l'ancienne et originelle institution des classes nobles, auxquelles ces deux dernières catégories n'appartiennent plus.

« De ces divers événements il résulte :

« 1° Que le mot *seigneur* est aujourd'hui hors d'usage parmi les hommes; on ne l'emploie que pour désigner les princes d'autrefois et Dieu, qui les a balayés de la terre. Qui dirait : *Une réunion de jeunes seigneurs*, pour désigner des jeunes gens nobles d'aujourd'hui, ne parlerait plus français. On ne pourrait même qualifier de seigneurs les princes de la maison régnante, parce qu'ils ne le sont pas, qu'ils ne possèdent aucun fief et que leurs titres sont purement honorifiques. Du reste, on remarquera que ce mot seigneur est tombé en désuétude depuis qu'il ne représente plus rien. A tout instant, dans les anciennes histoires, on lit : Trois jeunes *seigneurs* du voisinage... un jeune *seigneur* qui passait par là... ce qu'on n'écrirait plus de nos jours; mais *grand seigneur* se dit encore. Le peuple se servit de cette locution lorsqu'il commençait à s'attaquer aux classes privilégiées. On n'use de ce mot aujourd'hui que par ironie; il est loin d'être respectueux.

« On ne donne plus le titre de *monseigneur* qu'aux évêques, en signe de respect pour notre sainte religion; qu'aux membres de la famille royale, quand on leur adresse la parole; qu'aux ministres, quand on croit les flatter par cette marque de déférence.

« ...... Quand on s'adresse à un ministre, à un prince, à un souverain, rien n'est plus malaisé, si la lettre, si le rapport sont un peu longs, que d'arranger ses phrases d'une manière à la fois nette et convenable en usant de la seconde personne. Ce pronom *vous*, revenant sans

cesse, donne à l'épître une allure à la fois familière et guindée. Si l'on y fait entrer quelques représentations, le *vous* leur donne à l'instant une apparence d'accusation ou de reproche; on ne sait comment s'y prendre. Les titres d'Excellence, d'Altesse, de Majesté, de Grandeur et d'Éminence (pour les évêques et les cardinaux) sont un puissant auxiliaire; ils permettent de parler à la troisième personne, ce qui communique au style une aisance naturelle, tout en laissant la pensée libre de s'énoncer plus ferme, plus hardie, à la faveur de la dorure des titres.

« Revenons au titre de *monseigneur* : on le donne aux princes en leur adressant la parole [1]. On se subordonne à eux, on rend hommage à leur position. Rien de plus convenable.

« Mais, quand on s'entretient de ces personnages éminents, lorsqu'on cesse de s'adresser à eux-mêmes, il me paraît qu'on les désigne sous le titre de *Monsieur* le duc de..., *Monsieur* le comte de..., ou simplement le prince de...; mais il est de bon usage d'employer *Monsieur* avec le titre particulier.

« Dire tout simplement Monsieur de..., sans employer le titre de prince, serait leste et incongru.

« J'observe, j'enregistre, j'explique; mais je n'exprime

(1) Aux princes appartenant à une maison régnante seulement; à ceux pour lesquels le mot prince est un simple titre honorifique on dit tout simplement *prince*, et à leur femme *madame*, et plus intimement *princesse*.

aucune opinion et ne préconise aucune coutume particulière.

« Ces usages, au surplus, ne sont point particuliers à notre siècle. On a, depuis l'établissement des lois de l'étiquette sous les Médicis, qualifié de *Monsieur* le frère du roi qui n'est pas destiné à occuper le trône. Les grands vassaux des souverains du quinzième siècle et les monarques mêmes se contentaient du titre de Monsieur. Avant que Louis XIV eût mis l'étiquette à la turque, l'héritier présomptif de la couronne, qui d'ordinaire n'avait pas d'apanage particulier, et qu'on appelle tout simplement l'*Infant* en Espagne, était désigné chez nous sous le titre peu pompeux de *Monsieur* le Dauphin.

« 2° Il résulte encore de l'abrégé historique placé à la tête de cet article que, comme les noms des anoblis ont été formés à l'imitation de ceux des possesseurs de terres seigneuriales, on doit les soumettre à la même règle que ces noms en ce qui concerne la particule *de*. Cette règle, la voici :

« La particule doit accompagner le nom quand il est précédé d'un titre quelconque ou d'un prénom; elle doit aussi y être jointe dans tous les cas, quand le nom commence par une voyelle. Exemple : Louis *de* Bourbon, le comte *de* Clermont et M. *de* Penthièvre rencontrèrent un jour *d'*Aumont, capitaine des gardes, etc.

« Mais quand le nom propre ne suit aucun prénom, n'est précédé d'aucun titre, et qu'il ne commence pas par une voyelle, la particule se retranche. Exemple : *Cinq-*

Mars, *Bassompierre* et *Montmorency* l'accompagnaient.

« Il y a une exception concernant le nom de la famille *de Thou*. L'euphonie exige qu'on laisse la particule.

« Lorsque la particule est *du* et non *de*, on ne la supprime jamais.

« Ainsi, quand on signe son nom tout court, ou qu'on parle d'un ami, sans le qualifier, il faut supprimer *de* sous peine de manquer à l'usage. — Ne dites pas : on me nomme *de Virieux*, mais *Virieux* ; si vous tenez à faire connaître votre qualité, dites : on me nomme *Charles*, *Louis* ou *Jean de Virieux*, ou bien je suis *monsieur de Virieux* (1). »

La manière de qualifier les domestiques et les étrangers offre à beaucoup de gens une certaine difficulté ; on craint d'être trop poli en leur disant : monsieur, mademoiselle; on a peur de se compromettre en les remerciant et en employant des formules bienveillantes, et on s'expose en général plus volontiers à se montrer hautain et arrogant. Que ce défaut, ma chère enfant, ne soit pas le vôtre ; souvenez-vous bien que la politesse, lorsqu'elle ne dégénère pas en adulation, en basses flatteries, n'est jamais ridicule et inconvenante. — Ne craignez donc pas de dire à une femme de chambre, à un domestique : — Faites, *je vous prie*, telle chose. — *Veuillez* me donner tel objet, — et ne pensez pas compromettre votre dignité en les remerciant d'un service

(1) *Remarques sur la langue française*, t. I, pag. 374 et suivantes.

rendu. — Vous appellerez vos domestiques, *à vous*, par leur nom de baptême. Vous pourrez étendre cette familiarité à ceux de vos proches parents ou de vos amis intimes, mais ne vous le permettez jamais chez des étrangers. Les mots *monsieur*, *mademoiselle*, doivent s'employer alors; mais il est mieux de les éviter et de ne donner aucune autre désignation que le simple pronom *vous*.

Bien que l'étiquette, à cet égard, se soit un peu modifiée depuis le dix-septième siècle, et que l'on ne *se lève* plus de son siége maintenant pour faire honneur à la femme de chambre d'une autre femme, cependant je crois que, sauf cette observation, vous lirez avec autant d'utilité que de plaisir, l'entretien de madame de Maintenon avec les demoiselles de Saint-Cyr, à ce sujet, que vous trouverez à la fin de ce volume.

— *La simplicité dans le langage est*, dit-on, *le caractère de distinction d'une bonne éducation et d'un esprit juste et délicat*. On a toujours remarqué, en effet, que la simplicité de langage était en raison même de la position que l'on occupe dans le monde. Ainsi nous avons vu que, dès le dix-septième siècle, la Bruyère faisait observer que les femmes de la cour disaient : *J'ai traversé les Halles*, tandis que les bourgeoises cherchaient des périphrases pour éviter de nommer de semblables lieux. Madame de Maintenon s'élève fréquemment dans ses lettres et ses entretiens avec ses chères filles de Saint-Cyr contre cette fausse recherche. Elle blâme également la pruderie ridicule qui porte à s'ef-

faroucher de certains mots qui n'ont en soi rien de mauvais et établit une parfaite distinction entre les termes grossiers et les termes inconvenants (1)...

Ne mettez donc pas d'affectation à éviter les mots honnêtes et reçus; mais ne tombez pas dans l'excès contraire, et, sous prétexte d'être simple dans le langage, ne faites pas comme ces personnes qui se figurent être franches, parce qu'elles sont brutales et grossières. N'abusez pas de la simplicité pour allier des expressions triviales à des choses distinguées et respectables. — Ainsi, par exemple, n'employez pas d'images, de comparaison qui réveillent la pensée d'une chose vulgaire et encore moins dégoûtante. Ne dites pas, en parlant d'un *chevalier de l'ordre du Saint-Esprit,* qu'il était *cordon bleu,* titre que n'a le droit d'ambitionner qu'un cuisinier habile. — Ne dites pas qu'un personnage porte *un crachat,* c'est *décorations* ou *plaques* d'ordre qu'il faut dire. — N'ayez jamais recours à des proverbes comme celui-ci : — Il a craché en l'air, et cela lui est retombé sur la tête, — et autres expressions du même genre.

Certaines gens mettent une singulière recherche dans la manière de donner ordre aux domestiques d'éclairer le soir. — Ils n'osent dire, et ils ont raison : *Apportez de la lumière,* expression qui ne serait ni juste ni française, car ce n'est pas la lumière qu'on apporte, mais l'objet qui la produit. *Allumez les chandelles* leur semble bas

(1) Voir l'Appendice à la fin de ce volume.

et vulgaire, et d'ailleurs qui est-ce qui brûle aujourd'hui de la chandelle ? Alors on a recours à ce mot *pompeux : apportez les flambeaux*, terme impropre et affecté. — La seule forme à employer est la désignation pure et simple de l'objet au moyen duquel on s'éclaire. — Dites donc avec Louis XVI : Allumez les chandelles, si vous brûlez du suif ; n'avez-vous pas d'ailleurs conservé le mot chandelier ? — Demandez les bougies ou les lampes, si vous brûlez de la cire ou de l'huile.

Une prétention qui rend quelques personnes insupportables, consiste dans l'emploi fréquent de certains dictons et dans l'habitude d'exprimer les choses les plus simples au moyen de périphrases ou de mots dont on force le sens. Ainsi, fait remarquer madame la comtesse de Bradi, « il y a des villes où l'on ne dit pas : Asseyez-vous ; mais : *Voilà un fauteuil qui vous tend les bras.* — Je vais me coucher semblerait ignoble ; on y substitue : *Je vais me jeter dans les bras de Morphée.* — Jamais au piquet on ne se contente de dire : Vous êtes capot. On vous répète : *Vous emporterez une capote,* c'est bon quand il pleut. Seulement si le temps est beau, votre adversaire ajoute : Vous ne vous en servirez pas aujourd'hui... Un député qui a fait souvent imprimer ses discours, ajoute le même auteur, ne disait-il pas devant moi et constamment : *Jésu tort.* — Assurément il savait qu'on dit *j'ai eu ;* mais, *jésu* faisant un peu d'effet, il ne disait jamais autrement. — A la bouillotte il n'annonçait six piques qu'en ajoutant : *Qui s'y frotte s'y pique ;* et la ré-

pétition de la devise qu'avait adoptée le duc René et que conserve la ville de Nancy le rendait insupportable. Je me suis souvent rencontrée avec un homme de finances millionnaire qui, lorsqu'on lui demande à table s'il mangera d'un mets, répond en envoyant son assiette : *Pas extrêmement beaucoup fort.* Il ne s'est jamais lassé de faire cette réponse et ne la varie point. J'ai connu un préfet qui portait un des plus beaux noms de France, qui, en écrivant au ministre, voulait mettre en tête de sa lettre *Excellence.* — Enfin une grande dame s'est désolée devant moi de ce qu'un homme aussi bien né que M. de Laval disait toujours, *Laure et Patracque*, au lieu de dire *Laure et Plutarque.* »

En transcrivant ici ce passage, j'ai voulu, ma chère enfant, non-seulement vous faire comprendre ce que j'entends par locutions prétentieuses et de mauvais goût; mais encore vous prouver que, dans le contact que vous pourrez avoir avec les gens de la meilleure compagnie, vous devez vous tenir en garde et ne vous laisser aller à imiter ce que vous verrez et ce que vous entendrez que lorsque vous serez suffisamment renseignée sur l'*éducation* personnelle des gens les *mieux nés*.

Encore quelques exemples d'une affectation vulgaire dans le langage. Hier, en vaggon, une femme fort bien mise, en parlant des environs de Paris, disait : « Oh ! quant à Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, je connais tout cela comme *mon intérieur!* » — J'ai tressailli, et les beaux atours ne m'ont plus fait illusion, sinon sur la

qualité réelle de l'élégante femme, du moins sur la portée de son esprit. Un vieux monsieur avait l'habitude, après la plupart de ses phrases, d'ajouter : « *Et voilà pourquoi ma fille n'est pas muette.* » Un autre avait ouï dire que le mot *économiser* n'était pas de bon français, et il croyait faire merveille en faisant à chaque occasion tomber la conversation sur l'économie, afin d'y placer avec emphase le mot *économer* qui n'a jamais été peut-être employé que par lui. Une jeune fille assez pédante répétait à tout propos *un cuiller*. Une autre ne parlait que de l'*astre des nuits*, de l'*être suprême*, de la *puissance créatrice*, des *forces motrices*, du mouvement *ascensionnel*, expressions pour le moins ambitieuses, lorsqu'elles n'étaient pas employées à contre-sens.

Ces derniers exemples me portent à vous faire observer qu'on pèche contre la simplicité de langage et par l'habitude d'expressions familières et triviales, et d'une manière tout opposée, par l'emploi de termes trop recherchés.

Dans cette dernière catégorie, je vais vous signaler quelques-uns des principaux écueils.

Quelques précieux prétendent que les viandes *incuites* ont plus de *tendreté*... Si l'on vous consulte sur l'emploi de ces deux mots, répondez naïvement qu'ils ne sont pas français, et ajoutez que, le fussent-ils, vous n'auriez garde de vous singulariser en les employant.

Ne pensez pas donner plus d'élégance à votre langage en employant *amaigrir* pour *maigrir*. — Vous changeriez le sens de votre pensée, voilà tout. — *Maigrir*, c'est

devenir maigre; *amaigrir*, c'est rendre maigre.—Une *personne maigrit.—L'usage de certains aliments amaigrit.*

Si la fantaise vous prend de jouer à la savante en employant de grands mots, prenez garde d'en bien connaître la valeur. — Par exemple, comme l'*abstention* d'une personne qui refuse de goûter d'une crème semble d'un bon effet... Malheureusement ce mot n'est pas français... dans ce sens du moins, car il ne se dit qu'en termes de procédure.

Le bon sens vous dira combien il est absurde de viser à l'effet en alliant les mots *franc, vrai, pur,* qui réveillent de nobles et de grandes idées, à des épithètes injurieuses, et vous vous garderez soigneusement d'expressions du genre de celles-ci : *un franc scélérat,* — *un vrai fourbe,— un franc hypocrite,— un pur intrigant.* — Vraiment on ne saurait accoupler des idées aussi disparates, la scélératesse, la fourberie, l'hypocrisie, l'intrigue, n'ont certes nul besoin d'épithètes pour nous paraître suffisamment odieuses.

« Un des traits caractéristiques de la littérature de notre époque, dit M. Francis Wey, c'est l'abus des expressions excessives. Autrefois un ingrat se contentait de *déchirer les cœurs,* un fourbe de *faire taire* la conscience, etc.

« Bagatelles : aujourd'hui nous *broyons* les cœurs, nous *bâillonnons,* nous *étranglons,* nous *égorgeons* la conscience...

« Au temps passé, l'on se contentait, pour qualifier la

beauté d'une étoffe, d'un gilet, d'un petit chien, des adjectifs *joli*, *charmant*, etc... aujourd'hui le gilet est *adorable*, l'étoffe *sublime*, *inouïe*, *délicieuse*, *exquise*, *ravissante*, *prodigieuse*, *incroyable*, *surhumaine*, *divine*. Ces mots sont devenus fort ordinaires.

« Mais le plus fréquemment employé peut-être, c'est l'adjectif *fabuleux*.

« Il remplace *beau*, *grand*, *surprenant*, *inattendu*, *rare*, etc... On en fait un usage... *fabuleux*.

« *Phénoménal*, qui aspire à remplacer *prodigieux*, *miraculeux*, ou tout simplement *extraordinaire*, est un véritable barbarisme. » Et cependant il a parfois du succès... mais un succès que je n'envie pas pour vous.

Ébouriffant, *étourdissant*, *mirobolant*, sont des exclamations d'assez mauvais goût que je vous engage à laisser aux badauds qui les trouvent *merveilleuses*.

Ces expressions forcées, que la mode fait accueillir un instant, mais que le bon goût repousse toujours, ne tardent pas à devenir vulgaires, après avoir été, dès le début, ridicules; c'est donc, dans tous les cas, faire preuve de tact que de s'en abstenir.

L'habile écrivain que nous avons plusieurs fois cité fait parfaitement apprécier leur peu de durée dans les remarques suivantes sur le mot *délirant*.

« Comme le temps fait justice, dit-il, des modes ridicules! Il y a huit ou dix ans (1), le mot délirant s'em-

(1) Ceci était écrit en 1845.

ployait exclamativement, sans cesse, au lieu d'*admirable*, de *charmant*, de *sublime*, et de tous ces adjectifs dont on use presque comme des interjections.

« — Comment trouvez-vous ce chapeau? — Je le trouve *délirant*.

« Ce mot, qui succédait à délicieux était bien plus grotesque que son devancier. En effet, *délirant* signifie qu'on est en délire, et il est plus difficile encore de se figurer un chapeau en délire que de se figurer que l'admiration, dont il est l'objet, puisse causer du délice.

« *Délirant* ne peut être joint à un nom de choses, et il n'est jamais synonyme d'admirable. »

J'ajoute qu'en dépit de la vogue que des gens d'une *certaine condition* lui avaient donnée, vogue qui avait trouvé, disons-le, quelques prosélytes dans ce qu'on appelle le monde élégant, ce mot, pas plus qu'aucun du même genre, n'a jamais trouvé place dans le vocabulaire d'un homme ou d'une femme de tact et de bon ton.

Mais il ne s'agit pas seulement d'être régulier sur le choix et le sens des mots, et de bannir de son langage, avec le même soin, la trivialité et la recherche, il faut encore, dans la bonne compagnie, mesurer les inflexions de la voix et garder autant de simplicité dans la prononciation que dans l'expression.

Avant d'entrer dans le détail de quelques défauts à éviter à ce sujet, un mot sur la voix elle-même ne saurait être inutile.

Uue grosse voix est, dit-on, le signe distinctif d'une

femme commune; dans tous les cas, rien ne cause une impression plus désagréable que d'entendre une voix enrouée ou criarde sortir des lèvres d'une jeune et jolie femme. Le contraste est si choquant; il y a une telle différence entre ce qu'on entend et ce qu'on attendait, qu'on est désenchanté sur l'heure. — Il semble que la femme dont la voix est rude et criarde ne puisse être douce et bienveillante. — Je dirai plus : on a peine à croire à sa bonne éducation, et, malgré son élégance et ses manières, on est porté à la comparer, dans son esprit, à une femme de la Halle.

Certes cette sévérité serait souverainement injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle y est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfance par les soins d'une bonne éducation.

Demosthènes n'avait-il pas assoupli sa voix, et de *rebelle* qu'elle était, ne l'avait-il pas pliée à toute l'harmonie de la langue grecque ! Or, pourquoi le désir de plaire à ceux qui nous entourent ne donnerait-il pas à une jeune fille cette persévérance que l'ambition communiqua au grand orateur?

Une jeune fille affectée de cette infirmité, — c'en est une véritable chez une femme, et l'on pourrait presque dire une infirmité morale, puisque l'influence, la per-

suasion de ses conseils, en dépendent trop souvent, — une jeune fille affligée de cette infirmité oubliera donc qu'elle est presque toujours facile à corriger, et elle s'étudiera à acquérir un parler doux, posé, intelligible, sans éclats de voix et sans minauderies et affectation. — Ces qualités fondamentales bien acquises, elle veillera sur sa prononciation, afin de conserver toute la pureté, toute la beauté de notre langue ; elle évitera, entre tous les écueils, les *liaisons affectées.*

Ici encore je devrais vous donner pour règle mes propres opinions, et j'ai recours au savant auteur des *Remarques sur la langue française.*

« On compte en notre langue, dit-il, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent leur homme de bas lieu et peu familier aux bons usages.

« Demandez quelle heure il est à un homme, qui vous répond : — Il est *onze heures*-z-un quart, ou onze *heures-z-*et demie ; vous en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation, et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie ; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vaugelas, dit qu'on doit prononcer *un vin excellent, un dessin admirable*, sans faire sentir l'*n*.

« . . . . L'abbé d'Olivet, soixante et dix ans plus tard, professait les mêmes opinions. « La prononciation

« de la conversation souffre une infinité d'hiatus; pourvu « qu'ils ne soient pas trop rudes, ils contribuent à don« ner au discours un air naturel. Aussi la conversation « des personnes qui ont vécu dans le grand monde est« elle remplie d'hiatus volontaires, qui sont tellement « autorisés par l'usage, que, si l'on parlait autrement, « elle serait d'un pédant. Parmi ces personnes, *folâtrer « et rire*, *aimer à jouer*, se prononcent *folâtré et rire*, « *aimé à jouer*. » — A quelques lignes de là, l'auteur des *Remarques sur Racine* enseigne qu'on doit prononcer *avan-hier* et non *avant-hier*.

« Un grand défaut, continue M. Francis Wey, et de bien mauvais goût, est de faire entendre l'*r* à la fin de *monsieur*. C'était autrefois et surtout dans les provinces, une habitude propre à quelques personnes, qui écrivaient ce mot en le décomposant *mon-sieur*, et le prononçaient de même. C'est ainsi que faisait le vieux maître de classe qui a appris successivement à lire à mon aïeul, à Charles Nodier, à mon père et à moi. Il avait vu trois générations d'écoliers, et il serait aujourd'hui centenaire. Bien qu'il affectât dans son parler beaucoup de recherches, il évitait les liaisons, suivant le précepte de l'abbé d'Olivet; mais il décomposait tous les mots décomposables et prononçait certaines lettres finales à son dur, telles que l'*x* et l'*s* à la fin d'*appas*, de *faux*, de *vers*. Il avait également conservé une manière affectée d'articuler certains mots que les précieux du temps de Louis XV avaient mis à la mode, et il prononçait *citoyens*,

moyens, comme s'ils eussent été écrits, *cito-iens mo-iens*, séparant les deux sons de l'*o* et de l'*i*, au lieu de les fondre comme dans le mot foi. Je me souviens d'avoir entendu le général Lafayette s'exprimer de la même façon et d'avoir ouï dire que Louis XVIII prononçait de même.

« Mais, M. de Lafayette, qui possédait sans mélange les traditions de l'ancienne cour, supprimait les liaisons avec opiniâtreté, et n'avait en général d'autres recherches que celle d'une simplicité excessive. — Son exemple a un certain poids, car c'était l'homme du monde qui entendait le mieux le style, le ton et l'aimable abandon que la causerie demande. »

J'ajoute une simple recommandation à ces conseils : — Évitez autant que possible ces *liaisons dangereuses* dont il est ici question; mais cependant que cette réserve ne vous entraîne pas dans un extrême qui serait blâmable et se changerait aisément en affectation.

Une remarque sur les mots *desirer*, *desir*, *demanger*, me semble trouver ici naturellement sa place ; ces mots doivent s'écrire et se prononcer *de* et jamais *dé*, car si *de* dans désirer, par exemple, reçoit un accent, *dé* est nécessairement préposition ayant une valeur privative ou explicite, mais représentant toujours la préposition latine *de*. Le radical du mot sera alors *irer*, vieux mot français dérivé de *ira*, et qui toujours a été synonyme de *mettre en colère*. — Ce vocable, ainsi composé, a été usité dans la langue d'oïl sous l'acception d'*apaiser*, de

calmer, de *dé-irriter* ou *irer*. — On disait alors, dans ce sens, *désirer*.

« C'est commettre une faute non moins sensible, mais plus retentissante que de dire ou d'écrire *démanger*, — *démangeaison*. — *Démanger*, c'est faire l'opposé de manger. Les personnes qui s'expriment convenablement disent une *demangeaison*, le front me *demange*, » etc.

Plusieurs grammairiens ont créé une difficulté ou plutôt des exceptions au sujet de la différence de prononciation des mots Hollande et Hongrie.

Ainsi, disent-ils, on dit toile, fromage *d'Hollande* et non *de Hollande*. — Eau de la *reine d'Hongrie*, et non *de Hongrie*. « Ce mauvais usage a pu être introduit par le commerce; mais il a toujours répugné aux gens de bon lieu, et l'Académie laisse libre d'aspirer en ce cas ou de ne pas aspirer l'*h*, suivant le caprice ou le bon goût naturel de chacun. » Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il est mieux de dire *de Hollande* que *d'Hollande*, et, puisqu'on dit la reine de Hongrie, il serait absurde de faire une exception pour un cosmétique qui porte son nom.

Les mêmes auteurs, sans plus de raison, veulent qu'on supprime la prononciation de l'*s* final dans le mot *mœurs*. — Conseil dont nous n'engageons pas davantage nos lectrices de tenir compte, non plus que de l'avis qui porterait à accentuer le *t* dans les mots *aspect*, *circonspect*, *respect* et *lacet*. Évidemment une semblable prononciation, de plus qu'elle serait singulièrement

affectée, pourrait même avec quelque raison passer pour incorrecte.— Bien mieux il est de bon goût d'éluder le *t* et d'appuyer plutôt sur le *c*, lorsque ces mots donnent à lieu une liaison. En poésie, par exemple, on dira *son aspeck imprevu l'étonne et le confond*, et non son *son aspecte imprévu*, etc., ce qui ferait un vers faux.

III.

DES TERMES D'ATELIER. — DES EXPRESSIONS TECHNIQUES.

Vous devez, ma chère enfant, être femme d'intérieur, couturière, cuisinière au besoin, et rien de ce qui se rattache aux diverses occupations des femmes ne doit vous être étranger. Je ne prétends donc pas que vous affectiez de ne pas comprendre ce que peut vouloir dire un terme *technique*. — Pardonnez-moi d'accoler un mot si savant à des choses si usuelles, — un terme technique en fait de cuisine, par exemple. — A quoi vous servirait votre intelligence d'ailleurs, si vous ne compreniez ceux que vous ne connaîtriez pas, en portant votre attention sur le sens qu'ils peuvent avoir? Mais ce que je dirai, c'est que vous devez avoir assez de tact et d'esprit pour ne pas permettre que vos qualités domestiques *déteignent* sur vos habitudes de femme du monde, de façon à leur donner des allures vulgaires. — Je ne vous dirai pas : Soyez femme élégante *avant* tout, mais bien restez femme

élégante *malgré* tout! c'est-à-dire, occupez-vous de votre intérieur, aimez et soignez les détails de votre ménage, c'est là l'empire véritable de la femme, et je ne sache pas que nos reines, qui, autrefois, filaient les vêtements de leur mari et soignaient leurs enfants, eussent moins de véritable dignité que les grandes dames de nos jours. Tout ce qui est du *ménage*, et je répète à dessein ce mot, afin de vous deshabituer du ridicule respect humain qui vous le rend trivial et ridicule, — tout ce qui est du ménage rentre dans le domaine de la femme, et, quelque riche qu'elle soit, elle ne peut et ne doit le dédaigner, ne fût-ce qu'en prévision de ce que peut amener un bouleversement social ou un revirement de fortune; et certes, s'il fallait renoncer à être femme d'intérieur pour mériter le titre de femme comme il faut, de femme du monde, je vous conseillerais, sans hésiter, de renoncer à ce dernier. Mais, grâce à Dieu, l'un n'est pas incompatible avec l'autre, et la même femme peut être excellente ménagère dans sa cuisine et femme fort élégante dans un salon. — Seulement, je l'en supplie, qu'elle ne transporte pas dans ce dernier le récit de ses talents dans le premier, et surtout qu'elle n'y aille chercher aucune de ses expressions.

Rien, en effet, n'est plus absurde, plus fatigant, qu'une femme entrant dans des détails incessants sur son intérieur, et madame de Genlis, se vantant d'écumer elle-même son pot-au-feu, ou épluchant ses légumes devant ses visiteurs, est assurément, malgré tout son es-

prit, l'être le plus insupportable de la terre. Ne parlez donc jamais de vos occupations, pas même de vos dîners ni de votre manière de gouverner votre maison. Ce sont de ces choses pour lesquelles on vous jugera à l'œuvre, s'il y a lieu, mais dont vos paroles ne pourraient donner qu'une fort ennuyeuse idée.

Quant à l'élégance du langage, je ne vous engagerai pas à chercher à réformer vos domestiques sous ce rapport; libre à votre cuisinière de dire le *pot-au-feu* pour le bœuf, — une *volaille* pour une poule, une dinde, etc... un *bifteck aux pommes* pour aux pommes de terre, — des viandes à l'*étouffée* pour à l'*étuvée;* mais j'insisterai pour que vous vous gardiez avec soin de faire entrer dans votre conversation ces locutions fautives.

Libre à votre sommelier d'offrir à vos convives du *Bordeaux*, du *Champagne*, du *Malaga*, du *Xerès*, pourvu que vous n'oubliiez pas que vous ne devez vous-même jamais supprimer le mot *vin*, inséparablement lié à la désignation du crû pour toute personne qui sait parler et qui sait vivre. — Quelle raison y aurait-il, en effet, si on acceptait cette formule, pour ne pas dire aussi du *Lyon* ou de l'*Aix* en parlant du célèbre saucisson de ces deux villes, ou du *Bayonne*, du *Mayence*, pour indiquer des jambons fameux?

Quant au langage d'atelier, je laisse à un de nos plus spirituels critiques le soin de vous convaincre.

« Il y a un mot, dit-il, qui m'a impatienté tout l'hiver: il fait froid, je vais mettre *mon talma*...

« Les femmes ont tort d'adopter ainsi ces dénominations pour deux bonnes raisons, et les voici :

« La première, c'est qu'il est d'un goût médiocre d'être aussi bien au courant de la langue spéciale des couturières.

« Il me semble entendre certaines gens qui trouvent élégant, dans les boutiques où l'on mange, d'adopter une langue faite par ces *messieurs frisés* qui servent à table.

« Ainsi on disait autrefois : — *La carte à payer;* c'était une expression très-claire et très-bonne.

« Il est arrivé que, entre le garçon qui sert et la femme qui se tient au comptoir, cela a dû prendre un nom. En effet, la « *dame de comptoir* » inscrit à mesure chaque mets que l'on sert. — Quand vous demandez « la carte à payer, » elle n'a pas, elle, à faire cette carte, mais simplement l'addition. — Donc, pour elle et pour le garçon, ce n'est pas la carte à payer, mais simplement l'addition qu'il faut faire; et il était très-logique que la chose se passât ainsi. — Vous dites au garçon : « Garçon, ma carte, ou la carte à payer. »

« Le garçon à la dame du comptoir : « Madame, faites l'addition, s'il vous plaît, pour que je puisse donner à monsieur sa carte à payer; » et ce n'était certes pas une raison pour que vous prissiez l'habitude de demander l'addition.

« La seconde raison pour laquelle les femmes feraient bien de dire tout simplement mon manteau, au lieu de mon *talma*, ou tout autre nom qu'il plaira aux coutu-

rières d'inventer, — est celle-ci : une femme qui se pique d'être à la mode ne doit pas avoir besoin de constater que son manteau est fait à la dernière mode, si on porte les manteaux à la Talma, il va sans dire que le manteau d'une femme à la mode est un manteau « à la Talma. » Il est très-humble de l'affirmer.

« Il y avait encore une troisième raison que je n'avais pas annoncée, parce qu'elle est un peu subtile; mais cependant elle est très-réelle pour la personne qui serait sensible à la logique du langage.

« Si vous entrez chez un chapelier, vous demanderez un chapeau de castor ou un chapeau de soie, un chapeau noir ou un chapeau gris ; mais vous ne direz pas à un homme qui reste devant vous la tête dévouverte : « Mon-« sieur, mettez votre chapeau de soie, ou mettez votre « chapeau noir; » de même que vous ne direz pas : « Je « vous demanderai la permission de mettre mon cha-« peau de castor ou mon chapeau gris, » parce que, dans « le premier cas, il s'agit d'une marque de déférence, dans le second d'une crainte de froid, et que, dans l'un et dans l'autre cas, la couleur, la matière, la forme du chapeau, n'y ont que faire.

« Ainsi, dites si vous voulez à votre couturière : « Fai-« tes-moi un manteau à la Talma ; » mais ne me dites pas à moi : « Donnez-moi mon Talma ; » ce n'est ni élégant, ni distingué, ni tout à fait français. »

Il va sans dire qu'une foule de mots rentrent dans cette catégorie ; le langage d'un salon ne doit jamais

rappeler l'antichambre ou l'atelier, et tout ce qui ressemble à un terme technique de couturière ou de femme de chambre doit en être soigneusement banni. — C'est ainsi, par exemple, qu'une femme comme il faut ne parle jamais de la *confection* d'un chapeau ou d'une robe ; elle ne trouve pas un objet de lingerie bien *confectionné* ; mais elle *fait faire* un chapeau, une robe, et elle trouve un bonnet, un col, *bien cousus;* un mantelet est d'une *bonne forme* et non d'une *bonne coupe*, etc. Une coiffure est de bon goût, mais elle n'a pas de CACHET. Toutes ces observations, vous dites-vous, peut-être, ma chère enfant, portent sur des riens. — Vous avez raison, ce ne sont que d'imperceptibles nuances ; mais, ne vous y trompez pas, plus elles sont légères, plus elles prennent d'importance ; car la fidélité à en tenir compte devient alors la marque infaillible de la véritable éducation, le manque de savoir-vivre se trahissant plus souvent par des oublis, des nuances fugitives du langage et de la tenue que par de gros manquements aux choses essentielles.

Les expressions techniques, consacrées aux arts, aux sciences, à l'industrie, sont fatigantes à entendre, même lorsque les hommes qui les emploient sont des artistes, des savants, et qu'ils les emploient naturellement et sans prétention. Échangées en présence de femmes et d'étrangers aux spécialités auxquelles elles ont trait, elles dénotent toujours un manque de tact, attendu que la première condition du langage de la bonne société est d'être parfaitement compréhensible pour tout le monde. — Mais,

sur les lèvres d'une femme, c'est pis encore; le ridicule s'en mêle, et il semble que cette affectation à donner une haute idée de ses connaissances et de son esprit ne puisse appartenir qu'à une intelligence étroite et vulgaire.

Une femme peut avoir des notions de géométrie et d'algèbre ; rien de mieux, si son esprit est à la hauteur de ces sciences abstraites; mais ce qui lui est formellement interdit, c'est de le donner à deviner dans son langage. La *femme savante*, dans la pure acception de ce mot, est chose rare, mais respectable : ses devoirs et sa modestie n'en souffrent pas ; la *femme savante*, dans le sens où Molière a entendu cette désignation, c'est-à-dire la *pédante*, est l'être le plus absurde et le plus anormal qui existe.

Gardez-vous donc, ma chère enfant, de cette manie commune à tant de femmes, et surtout à tant de jeunes filles, de faire étalage de grands mots, qu'elles saisissent au vol, parfois même sans en comprendre la signification précise; vous vous feriez moquer de vous.

Ne dites pas, par exemple, *annihiler* pour *détruire, supprimer*; — un *mouvement de rotation*, pour exprimer l'action de *tourner*; — la *colonne vertébrale* pour le *dos*, les *reins*. — Ne cherchez pas à prouver une chose par *A* plus *B*. — Ne parlez pas d'*excentrique* et de *concentrique*. — N'appelez pas une *boule* un *sphéroïde*. — Ne vous plaignez pas de *spasmes*, de douleurs *spasmodiques*; n'est-il pas plus simple de dire qu'on a mal aux

nerfs? — Dans la conversation, un chien est *enragé*; il n'est *hydrophobe* que pour les savants. — Ne redoutez pas une *pléthore* pour un ami, mais bien une *attaque d'apoplexie*. — Si vous avez mal à la gorge, ne parlez pas de *larynx*, d'*angine*...

Je laisse à votre bon goût de compléter, à l'occasion, votre expérience sur les expressions semblables que vous devez éviter pour vous-même, mais que néanmoins votre bienveillance naturelle vous portera à excuser dans les autres.

III.

LOCUTIONS A ÉVITER.

Après vous avoir démontré, autant qu'il a été possible, quelles sont les règles et les nuances à observer pour acquérir le langage de la bonne compagnie, je crois devoir compléter ce trop rapide examen par le recueil de toutes les locutions fautives ou vulgaires qui me sont connues, avec leur corrigé en regard.

Le monde, nous l'avons dit déjà, pardonnerait plus volontiers peut-être une faute contre la grammaire qu'une faute contre le bon goût; — une personne manque d'instruction, c'est un malheur pour elle, c'est le résultat de circonstances fâcheuses, un manque d'intelligence au pis aller; mais cela n'implique nullement

une naissance ou des habitudes vulgaires; tandis que l'emploi d'une *seule* expression triviale détruit en un instant tout le prestige de l'élégance et des bonnes manières, qui ne semblent dès lors que des qualités d'emprunt.

Vous aurez donc grand soin d'éviter les locutions suivantes ou autres du même genre; vous ne direz pas, par exemple : LES JAMBES ME RENTRENT DANS LE CORPS; — JE SUIS ÉREINTÉE, pour exprimer une grande lassitude.

Vous ne connaîtrez personne qui *roule carrosse*, mais vous parlerez de gens riches, ayant voiture. — FAIRE BISQUER, FAIRE RAGER quelqu'un ne se dit pas. — On contrarie, on taquine, à la rigueur même, et, bien que ce soit déjà très-familier, on fait enrager quelqu'un.

DIEU ME PARDONNE ! — PAROLE D'HONNEUR, — SUR MON HONNEUR, — AUSSI VRAI QUE J'EXISTE, — JE VOUS LE JURE, et autres affirmations du même genre, sont à la fois repoussées par la bonne compagnie et l'habitude de la vérité.

SANS ME VANTER, — CE N'EST PAS L'EMBARRAS, — EN SOMME, — SOMME TOUTE, — ABORDONS LA QUESTION, — VENONS AU FAIT, — JE METS EN FAIT, — JE POSE EN FAIT, — SELON MOI, et leurs analogues sont aussi fatigants dans la conversation dont ils ralentissent et interrompent la marche, qu'ils sont de mauvais goût.

DIT-IL, — DIT-ELLE, — DIS-JE, revenant se placer à chaque instant dans un récit, porte sur les nerfs et atténue tout le mérite, tout le charme, tout l'intérêt de la chose

racontée ; on se croit dans un corps de garde en présence d'un loustic de régiment.

JE VIENDRAI QUAND VOUS, pour dire *en même temps que vous*, est une expression locale, particulière à certaines provinces, mais repoussée partout par les gens qui se piquent de parler français.

TANT QU'A MOI pour QUANT A MOI, — J'AI EVU pour J'AI EU, sont dans le même cas. — Cette dernière locution a pour origine l'ancienne orthographe qui employait *v* pour *u*.

Vous n'invitez personne A LA FORTUNE DU POT ni à MANGER VOTRE SOUPE, mais vous priez un ami *sans cérémonie*, vous l'engagez à *dîner chez vous*.

On *fait du bruit*, *du tapage*, *des folies*, mais on NE FAIT PAS LES CENT COUPS, pas plus qu'un homme sage ne PEUT FAIRE DES MORALES; il *donne des leçons* ou *fait de la morale*.

La chaise de votre voisin peut être sur votre robe, mais vous ne sauriez prétendre QU'ELLE EST SUR VOUS. —Vous ne direz pas davantage qu'une chose est de BON ou de MAUVAIS GENRE, le mot *genre* ne pouvant et ne devant jamais être pris dans le sens de mode et de goût. — C'est de *bon goût*, *mauvais goût* qu'il faut dire.

Un homme a des écus sur lui, quand il a garni sa bourse avant de sortir ; mais prétendre qu'UN HOMME A DES ÉCUS, pour exprimer qu'il est riche, c'est parler le langage des gens sans éducation. Il en est de même de dire, en offrant du tabac : EN USEZ-VOUS? — ou de répondre : j'Y VAIS DE SUITE au lieu de *tout de suite*.

Employer EXCUSEZ, — DEMANDER EXCUSE, pour *pardon*,

demander pardon, est excessivement trivial pour la première formule, et en outre un non sens pour la seconde. —Ce serait *je vous excuse* qu'il faudrait dire, si l'on tenait au mot d'excuse répudié dans ce sens par le bon langage; car JE VOUS DEMANDE EXCUSE, signifie : vous avez eu tort avec moi, et j'exige que vous vous en excusiez. Assurément ce n'est pas ainsi que l'entendent les bonnes personnes qui vous adressent ces paroles, après vous avoir fait attendre, vous avoir écrasé les pieds, ou vous avoir fait déplacer. C'est : *je vous demande pardon* qu'elles veulent dire. — Sachez-leur gré de l'intention, mais ne vous exprimez pas comme elles.

FAITES EXCUSE, dit à une personne qui se trompe, est du même goût.

Ne dites pas d'un homme pauvre : IL EST PEU FORTUNÉ, car fortuné ne signifie pas riche, mais heureux, et tel homme qui possède des millions peut parfaitement être classé au rang des infortunés, s'il est frappé par quelques-uns des nombreux malheurs que n'écartent pas les richesses.

Vous *traversez la rivière* en passant d'une de ses rives sur l'autre, mais vous ne sauriez TRAVERSER UN PONT, si ce n'est en allant simplement d'un de ses parapets à l'autre. Vous direz donc *passer un pont*.

Un objet n'est pas BLANC COMME UN LAIT, MOELLEUX COMME UN SATIN, mais blanc et moelleux comme *du lait, du satin*.

Vous ne MANGEREZ PAS UN FRUIT, *vous mangerez des fruits en général*, ou *une pêche, une poire*, etc... On ne

mange pas UN RAISIN, mais DU *raisin*, UNE *grappe de raisin*.

Dire UN LOUIS D'OR, — UN NAPOLÉON D'OR, c'est faire un pléonasme et donner à penser qu'on ignore qu'il n'y a pas de *Louis* et de *Napoléon* d'argent ou de cuivre. Quelques personnes s'appuient sur ce qu'autrefois on disait des *écus d'or;* mais qu'elles se souviennent qu'il y avait en même temps des *écus d'argent*, ce qui rendait nécessaire la désignation du métal.

Quelques puristes croient faire merveille en affectant de dire PINCER DE LA HARPE, TOUCHER DU PIANO ; cette recherche n'est pas de bon goût ; c'est une distinction d'artiste qui n'est pas adoptée dans un salon, où l'on doit dire simplement *jouer*, de quelque instrument que l'on parle.

Le même raffinement de langage, au sujet de *rappeler* et de *malgré*, conduit en certain cas à une faute réelle contre la grammaire; car il est bon de ne pas oublier qu'il n'y a pas de règles sans exceptions, et appliquer les premières sans étudier les secondes, c'est s'exposer à faire fausse route. Ainsi on a dit que le verbe RAPPELER ne devait jamais être suivi de la particule *de*, et vous croyez redresser une erreur de langage en disant : je ME RAPPELLE AVOIR ÉTÉ, tandis que vos voisins qui viennent de dire : je *me rappelle d'avoir été* ont parfaitement parlé. Car « la particule *de*, prohibée devant les substantifs, les pronoms, etc... est de rigueur devant l'infinitif avoir, comme nous l'enseignent les écrits des maîtres. » Il en est de même de MALGRÉ QUE, qui, prohibé par la grammaire et le bon goût, se conserve devant le participe passé du

verbe avoir précédé de *en : Malgré que nous en eussions, malgré qu'il en ait.*

Défiez-vous soigneusement, du reste, du travers commun à beaucoup de jeunes gens ou de jeunes filles à peine échappés aux bancs de leurs classes et qui se figurent en savoir plus que tous ceux qui les entourent; soyez au contraire convaincue, à moins que vous ne soyez appelée à vivre avec des gens sans éducation, que l'expérience est bonne conseillère, et qu'avec toute l'intention possible on en sait assurément *moins*, touchant la pratique, que des hommes, des femmes ayant vécu longtemps dans la bonne compagnie. N'oubliez pas que c'est bien moins dans les livres que dans les salons que se sont conservés les principes purs du bon langage. — Les livres ne font que trop souvent des pédants, la conversation seule peut former un causeur élégant et spirituel. Un mot justifie cette opinion; on appelle *traditions* du bon langage toutes les nuances fines et délicates que je cherche à vous faire apprécier. — Un frondeur qui n'est pas bien sûr de lui, et qui ose s'aventurer à donner des leçons indirectes, court risque de ressembler à un jardinier qui, chez mon père, croyait faire merveille en nous répondant avec emphase, lorsque ma sœur et moi nous nous amusions, en vrais enfants, à lui demander quelques renseignements sur la semence ou la culture des haricots. — *Oui, mesdemoiselles, les-z-haricots sont semés* ou *seront bientôt mûrs.*

Défiez-vous des expressions du genre de celles-ci : un

HOMME AVANCÉ pour un homme qui a des lumières plus grandes et des opinions plus larges que ses contemporains. — *J'ai reçu cette nouvelle par le* CANAL de M. X... pour dire par son entremise. — *Mettre un sujet, une proposition* SUR LE TAPIS, et en général toutes les comparaisons qui présentent une idée fausse.

Rien ne saurait être plus trivial que des locutions du genre de celles-ci.

METTRE EN PLAN pour mettre en gage. — LAISSER EN PLAN pour laisser en suspens. — SE GENDARMER contre quelqu'un, contre quelque chose, pour exprimer une résistance. — Un DESSOUS DE CARTES, pour perfidie, tromperie. — A L'EFFET, à moins que ce ne soit dans un sens analogue à *l'exécution*, à *l'accomplissement de*. — Un HOMME COUTUMIER DU FAIT, pour exprimer l'habitude, la récidive, peut être un bon terme de procédure, mais serait singulièrement familier et trivial dans un discours. — PAR CONTRE pour *au contraire* est du plus mauvais langage.— PAR MANIÈRE D'ACQUIT est devenu tout à fait trivial. — A TOUT BOUT DE CHAMP. M. Francis Wey s'exprime ainsi sur cette expression : « Quand une locution n'est pas élégante, elle ne devient supportable que dans les cas où elle est d'une grande justesse. Ainsi l'on dira d'un homme qui court à travers la campagne et s'arrête à chaque instant, QU'IL S'ARRÊTE A TOUT BOUT DE CHAMP. Encore ne parlera-t-on pas ainsi dans un style un peu élevé.

« Mais cette façon de parler ne saurait être, en aucune

circonstance, synonyme de très-fréquemment. Une femme qui pleure à plusieurs reprises, qui pleure facilement, ne *pleure pas à tout bout de champ.* »

POUR L'HEURE. Cette façon de parler, disait Vaugelas, est bonne, mais basse, et ne doit plus être employée dans le beau style, où il faut dire POUR LORS. — Mais cette dernière locution a eu le sort de sa devancière ; elle est devenue triviale et vulgaire depuis Vaugelas; bien mieux, elle a cessé d'être française, et a été remplacée par *alors*. Les gens de petite condition l'ont seuls conservé, et les échos d'un salon seraient bien étonnés s'ils en étaient frappés.

REMPLIR LE BUT, LES VŒUX, L'INTÉRÊT, LE SOIN, locutions ridicules, parce que l'idée qu'elles énoncent est essentiellement fausse. — *Remplir un but* est inexplicable, dit l'auteur des remarques sur la langue française. — *Remplir l'objet* est affreux.

ÊTRE EN FONDS POUR est une figure empruntée au jargon mercantile que n'approuvera jamais le goût délicat de la bonne compagnie.

ESCOMPTER L'AVENIR, LA RENOMMÉE, n'obtiendra pas davantage son suffrage; car, si le monde élégant, entraîné par l'amour des spéculations, veut bien descendre à prendre l'argot de la Bourse quand il est question des intérêts qui s'y rattachent, du moins aura-t-il le bon goût de ne pas mêler un reflet d'agiotage et d'usure à ces poétiques et grandes idées d'avenir, de gloire, de renommée. — On ne dira pas davantage AVOIR L'ASSU-

RANCE QUE; mais on laissera cette singulière expression aux horlogers suisses du canton de Neufchâtel, qui en sont les créateurs.

CI-DEVANT, EX. L'emploi de ces deux mots offrant quelques difficultés, non pas seulement de grammaire et de convenances, mais de bienséance, je crois devoir, ma chère enfant, y arrêter quelques instants votre atten-ttion, et pour cela je ne saurais mieux faire que de citer en entier la remarque que fait à ce sujet le savant auteur au jugement de qui j'ai déjà eu recours si souvent.

« CI-DEVANT est, dit-il, une expression adverbiale ancienne et consacrée, mais familière; elle équivaut à *précédemment*.

« Lorsqu'on l'emploie successivement pour qualifier une personne, on fait usage d'*un mot révolutionnaire* qui sent encore l'esprit de parti : *les ci-devant nobles*, un *ci-devant*.

« On use parfois de ce terme en guise d'*auparavant*, ce qui est *trivial* et d'un *genre plat*.

« Un écrivain distingué, mais qui souvent tombe dans les recherches, écrit : « ..... Le manuscrit modiquement « payé continuait, comme *ci-devant*, de dormir dans le « tiroir. »

« *Auparavant* aurait eu plus d'élégance.

« La Révolution a un peu compromis cette locution-là.

« On en peut dire autant du mot EX, HORS DE. — Ex-ministre, ex-député.

« Avant 93, personne ne se faisait scrupule d parler de la sorte, car cette préposition *francisée* offre plus d'exactitude que l'adjectif *ancien*, qui pourrait en tenir lieu. — Un homme qui n'est plus ministre depuis vingt-quatre heures n'est pas réellement un *ancien ministre*.

« Cependant, comme dans les troubles politiques, la particule EX, dans ce genre d'acception, a revêtu une signification âpre et ironique, — *ex-roi, ex-nobles, ex-prêtres*, etc., il lui en est resté quelque chose de dur et incivil.

« En effet, chaque parti désigne ses partisans destitués ou démissionnaires sous le titre d'*anciens* officiers, d'*anciens* conseillers d'État, etc. ; tandis que les gens de l'opinion hostile ne manquent jamais de dire et d'écrire EX-officiers, EX-conseillers, EX-pair de France. Il n'est donc pas inutile de rappeler à ceux qui se piquent d'urbanité et qui étudient la valeur des mots que ces deux termes ne s'emploient pas indifféremment l'un pour l'autre.

« ANCIEN est inoffensif; EX, qui était autrefois synonyme de *hors de* (préposition fort énergique déjà), semble avoir acquis un sens plus significatif encore. »

IV.

CERTAINS MOTS CHANGENT DE VALEUR SELON LA CONSTRUCTION DE LA PROPOSITION.

Il semble tout d'abord que ces deux expressions — **aller en cour** et **aller à la cour** aient une égale signification. La différence néanmoins est grande. *Aller en cour* ne se dit qu'en parlant d'un tribunal. — *Aller en cour d'appel*, *en cour de cassation.* — *Aller à la cour* signifie *être admis à la cour d'un monarque.* — Un portefaix peut *aller en cour d'appel,* car la justice est sur le même pied pour tous les hommes; un homme du grand monde peut seul *aller à la cour.*

La différence est plus importante encore, sans être plus grande, entre **faire la cour** et **faire sa cour à quelqu'un.** Le premier est pris en mauvaise part, et une femme qui se respecte ne le prononce jamais; le second, au contraire, est de fort bon goût. — Un homme comme il faut s'empresse de *faire sa cour* aux femmes qu'il connaît et qu'il rencontre dans un salon, c'est-à-dire il leur présente ses hommages, les entoure de respect et d'attention. — Un homme, présenté à un grand personnage, à un monarque, à un prince, est admis à *lui faire sa cour*... De là le mot *courtisan*, si sou-

vent pris maintenant en mauvaise acception, mais qui, dans le principe, était un titre honorable.

Pendant que j'en suis à cette différence qu'une légère modification dans le précédent ou le complément d'un mot peut donner à la valeur de ce mot, je crois devoir vous faire observer que :

Président à la cour et **président de la cour** n'ont pas la même acception. — Un *président à la cour* est un président de chambre ; le premier président d'une cour impériale a seul le droit au titre de *président de la cour*.

Prêt à et **près de** ont une valeur différente. Être *prêt à mourir*, c'est avoir sa conscience et ses affaires en ordre, de façon à pouvoir s'en aller d'un jour à l'autre. Être *près de mourir*, c'est toucher d'une manière inévitable à sa dernière heure. — *Un bon chrétien est toujours* prêt à *mourir*.— *Un criminel en route pour l'échafaud est* près de *mourir*. — *Il faut gouverner sa vie de telle sorte qu'on soit* prêt à *la quitter lorsqu'elle sera* près de *nous fuir* (1). » De ces exemples, il résulte que *prêt à* peut se traduire par le verbe *être prêt*, et *près de* par le verbe *approcher*.

De mode, à la mode. — Un objet *à la mode* l'est par circonstance, parce que la vogue s'est attachée à lui ; un objet *de mode* est tel par nature ; inventé par les caprices de la fantaisie, et pour satisfaire aux besoins

(1) M. Francis Wey.

du moment, il ne saurait présenter l'idée de la durée et du sérieux. « Quand on dit qu'une chose est *à la mode*, on énonce un fait simple; si l'on dit qu'elle est de mode, on porte en même temps un jugement sur la valeur, sur la durée probable de cette chose. Les idées de mode sont des choses vides et capricieuses qui manquent de solidité. Ce qui est *à la mode* est adopté par elle ; ce qui est *de mode* est fait pour la mode. »

Sur le bord, sur les bords. On se promène sur *le bord* d'une rivière, d'un fleuve et non sur *les bords*, car on ne saurait marcher sur les deux rives à la fois ; mais, en remontant un fleuve en bateau à vapeur, on admire *ses bords*. — En partant du même principe, on doit éviter le pluriel dans les mots sur *les routes*, dans *les rues*, sur *les quais*, en parlant d'une personne qui se promène et que l'on rencontre.

Servir à rien, servir de rien. — Quelques personnes regardent la seconde de ces expressions comme incorrecte, c'est à tort. Elles sont bonnes toutes les deux, mais chacune a sa valeur spéciale. Un objet ne sert de rien, quand il est d'une inutilité absolue. — *On garde un vieux cheval qui ne* sert plus de rien. — *Il faut agir avec promptitude; vos pleurs, vos regrets ne* servent de rien. — « *Rien ne* sert de *courir; il faut partir à point.* » — *Ce qui ne* sert à rien *dans une circonstance peut devenir profitable dans une autre occasion.* — « *Ce livre ne vous* sert à rien, *prêtez-le moi.* » *De quoi* serviront *ces vanités mondaines quand il faudra*

paraître devant Dieu? — « *Savez-vous à quoi* servent *ces constructions, etc...* » — « *Hélas ! ma belle dame, quand je vous accorderais sa grâce, mon indulgence ne* servirait de rien. » (Voltaire.)

Observer, faire observer. — *Observer une chose, observer quelqu'un*, porter son attention sur cette chose, sur cette personne. — Mais, dans le sens de faire remarquer à quelqu'un, on ne dit pas *observer à*, mais faire *observer à*.

Juger, juger de. — « *Juger* quelqu'un, c'est le condamner ou l'absoudre; *juger de quelqu'un*, c'est se faire, à propos d'une personne, une opinion plus ou moins absolue, plus ou moins fondée. — *Un magistrat* juge *une cause; un avocat à qui l'on expose la matière d'un procès* juge de *la cause et des chances de succès qu'elle offre au défenseur et au client.* — Il semble que *juger*, employé activement, a un sens voisin de décider et que *juger de* a plus d'analogie avec conjecturer. »

Insulter, insulter à. — Lorsque *insulter* signifie manquer aux égards qui sont dus à une chose respectable, on dit *insulter* à un ami ; l'on dira *insulter à la royauté, insulter au clergé, insulter au malheur,* parce que royauté, clergé, malheur, sont des substantifs métaphysiques et les noms de choses ; mais on dira, quoique dans le même sens, *insulter la patrie, insulter les princes.*

En défense, pour la défense. — « *En défense* équivaut à *sur la défense.* — *Pour la défense* re-

vient à *afin de défendre.* — *A l'aspect de l'ennemi on se mit* en défense. — *Je risquerai ma vie pour la* défense *de vos droits.* »

C'est une belle femme. — Cette femme est belle, n'ont pas la même signification. Placés avant le substantif, *belle, beau*, impliquent une idée de développement de taille. — Une belle femme *est une grande femme bien proportionnée.* — Un bel arbre *est un arbre bien touffu.* — Tandis que, placé après, il reveille une idée de beauté. — La femme qui est belle n'est pas nécessairement grande.

Un honnête homme, un homme honnête. — Dans le premier cas, *honnête* est synonyme de probe, consciencieux. — *Fiez-vous à ce marchand, il a l'air brusque, mais il est* honnête homme. — Dans le second cas, *honnête* reprend sa valeur propre qui est *poli*, bien élevé. — « *Défiez-vous de cet* homme si honnête, *qui vous salue humblement, qui mêle un compliment à chaque phrase ; c'est un escroc de profession.* »

Un galant homme, un homme galant. — *Un galant homme* est un homme rompu aux usages de la bonne compagnie, et qui joint à un ton parfait des qualités morales reconnues. — On dit à un homme respectable qu'on le tient pour *un galant homme.* — La dénomination d'*homme galant* ne saurait, au contraire, être un compliment que pour un fat ou un étourdi, puisqu'il signifie ou à peu près, léger, coureur d'aventures. — Rapprochée du mot femme, cette

épithète, toujours prise en mauvaise part, est la plus cruelle des insultes.

Rappeler, se rappeler. — On *rappelle* quelqu'un que l'on fait revenir une seconde fois. — On *rappelle* un fait que les assistants avaient oublié ; mais on *se rappelle* de ce que l'on avait oublié soi-même. — *Permettez-moi de* rappeler *vos serments....* — *Je veux* rappeler *la mémoire de cette femme célèbre....* — *Je vous ai* rappelé *trois fois sans que vous m'ayez entendu.* — *Je me* rappelle *parfaitement cette femme.* — Nous avons dit déjà que ni *rappeler* ni *se rappeler* ne pouvaient être suivis de la particule *de*, excepté devant l'infinitif *avoir*.

Être en train, être en train de. — *Être en train* est une manière de parler fort convenable. — *Quand il* est en train, *rien ne l'arrête.*

« *Être en train de*, pour signifier *être occupé à*, est une locution empruntée aux revendeuses de légumes des halles et aux paysans du pays de Chartres.

« Cet arrêt toutefois supporte deux exceptions : *être en train de rire*, *être en train de rêver*. L'usage l'a voulu de la sorte.

« Mais pour *en train de causer*, *en train de se promener*, *de faire des visites*, ce sont de pitoyables expressions.... L'expression devient grotesque quand elle se rapporte à un nom de chose inanimée ; il faut alors la laisser aux cuisinières, qui disent : *mon pot* est en train *d'écumer*. — Cette locution choque les provinciaux au-

tant que les idiotismes de l'Auvergne ou de la Comté choquent les oreilles parisiennes. »

J'ai insisté d'une façon particulière sur cette fâcheuse expression, parce que j'ai remarqué qu'elle tend de plus en plus à se glisser dans le langage des gens comme il faut.

Matière, matières. — Quand le mot matière équivaut à *cause*, *prétexte*, *occasion*, il ne prend pas d'article, et on peut l'employer au pluriel. — *Il n'y a pas là* matières *à pleurer*. —Dans tout autre cas, c'est-à-dire pris dans l'acception de *matériaux*, *éléments*, il rentre dans la règle ordinaire des substantifs.

Nouveau, nouvelle, avant ou après le substantif. — L'adjectif *nouveau*, placé avant le substantif, éveille l'idée de certains objets analogues à ceux que va désigner le substantif; il exprime un rapport d'ordre, de succession, de nombre.

Placé après le substantif, il équivaut à *récent*, ou spécifie une chose inconnue jusque-là dans l'espèce.

On va chercher dans une bibliothèque de *nouveaux* livres; on reçoit de chez un auteur un *livre nouveau*. — Une *nouvelle faute*, c'est une dernière faute ajoutée à des fautes antérieures; une *faute nouvelle*, c'est une faute dans un genre nouveau.

V.

LOCUTIONS FAUTIVES. — TERMES IMPROPRES.

But. On ne *remplit* pas un *but*, on l'*atteint*.

Claudication. — Action de boiter.

Couvis. — Œufs *couvis*, à demi gâtés, et non *couvés*.

A pure perte n'est pas français; c'est *en pure perte* qu'il faut dire.

Stentor. — Quelques personnes disent, pour indiquer une voix très-forte, *une voix de Centaure*. — C'est de *Stentor* qu'il faut dire.

Taie d'oreiller et non *tête* ou *toile* d'oreiller.

Thésauriser et non *trésoriser*.

Appui tutélaire (pléonasme). — Le premier de ces mots signifie *aide, secours;* le second, qui *tient sous sa protection*. Le rapprochement de ces deux mots est donc un double emploi et par conséquent produit une locution vicieuse.

Peindre sous des couleurs est contre la logique. — On peint *avec* et non *sous* des couleurs.

Être colère contre quelqu'un. — On est *en colère* contre une personne, contre une chose. — Mais *colère*, sans la préposition *en*, signifie non l'action, mais l'état. — Un homme est colère, emporté par caractère.

C'est à tort que quelques grammairiens prétendent que *brutal* et *vénal* n'ont pas de pluriel au masculin ; on dit très-bien des hommes *brutaux*, des offices *vénaux*. D'autres prétendent que *trivial* peut faire *triviaux*; *fatal, fatals; glacial, glacials; final, finals;* mais les juges compétents en cette matière ne se sont pas encore prononcés. — « Dans le doute, abstenons-nous; telle est, en lexicologie, la devise du sage. » Quant à *décimal*, douteux, il y a peu d'années encore, l'usage l'a consacré; on peut, on doit dire *décimaux*. — Les nombres *décimaux*.

Indépendamment que n'est jamais français. — On dit *indépendamment de... des... du...* — Dire la *force* RÉPRIMANTE est une faute grave ; on dit *répressive*.

Pouvoir peut-être (pléonasme). — Il est certain que ce qui *peut* être se *pourra*. Autant vaudrait articuler cette vérité profonde, que ce qui *peut être.... peut être*.

Plein de cœur implique une idée fausse. — « On peut être plein d'*esprit*, d'*imagination*, parce que ces qualités toutes métaphysiques ne résident pas en un point du corps ; mais *plein de cœur* est aussi faux et ridicule que pourrait l'être plein de *foie* ou de *cervelle*. »

On ne part pas A LA CAMPAGNE, EN VOYAGE, on part *pour la campagne, pour un voyage*. — C'est parler aussi improprement que ces gens qui disent aller EN ALGER pour aller *en Algérie*.

Saigner du nez, saigner au nez. — Quel-

ques grammairiens ont établi une distinction entre ces deux locutions. — D'après eux, *saigner du nez* se dirait d'une hémorrhagie par le nez, et *saigner au nez* signifierait répandre le sang par une partie extérieure du nez. — Cette distinction, de l'avis d'hommes parfaitement compétents, est pour le moins puérile, et *saigner du nez* est la seule locution qui doive être admise.

Et puis, ainsi donc, or donc. — Vous vous garderez de ces expressions, qui ne sont ni élégantes ni même françaises.

Coursier, cheval. — Le premier de ces mots est un terme poétique qui ne s'emploie guère dans la conversation, où il semble prétentieux. — Dans tous les cas, on ne saurait l'employer que comme équivalent de cheval de bataille ou de course, et jamais dans le sens d'attelage. — *Un char traîné par de rapides* coursiers éveille une idée entièrement fausse.

Navire, vaisseau. — « Le second de ces mots, dit un écrivain distingué, que nous avons plusieurs fois cité déjà, ne convient pas quand on veut désigner un bâtiment de guerre, un bâtiment de l'État. L'usage a marqué cette différence, et les capitaines de *vaisseau* sont médiocrement satisfaits quand on leur donne le titre de capitaine de *navire*, qualification exclusivement propre aux commandants des bâtiments marchands.

« On dira donc un *navire* de soixante tonneaux, un *vaisseau* de quatre-vingt-dix canons. Une frégate, un brick de guerre, une gabarre même, ne sont pas des na-

vires, ce sont des *vaisseaux*, ou mieux des *bâtiments*. »

Se méfier, se défier. — Le même auteur dont je viens de vous indiquer l'opinion va encore vous renseigner au sujet de ces deux mots que beaucoup de personnes croient être entièrement synonymes.

« Quand on a acquis de l'expérience à ses dépens, on se *défie* des hommes, de leurs actions et des motifs qui les dirigent.

« Lorsque par nature on est peu confiant, on se *méfie* de tout le monde. Cette *méfiance* est le fait d'un esprit timide et d'un caractère ombrageux. — Par conséquent, la *méfiance* a pour objet les personnes plutôt que les choses, tandis que la *défiance* s'applique aux choses comme aux personnes. — *Un roi, par exemple, peut* se méfier *de ses peuples lorsqu'il est né* méfiant; *mais il* se défie *de leur fidélité, tout confiant qu'il est, quand, ainsi que Louis XVI, il a éprouvé ce qu'est leur fidélité.* »

Au revoir, à revoir. — J'ai entendu des gens parlant en général un fort bon français, dire habituellement comme terme d'adieu, *à revoir*, sans songer que l'expression pût même être douteuse. C'est cependant une faute grave, un véritable solécisme; on doit dire *au revoir*. Et encore cette locution, bien que parfaitement française, ne doit-elle pas être employée trop fréquemment, sous peine de devenir vulgaire.

Biographie, bibliographie. — Beaucoup de personnes confondent ces deux termes, dont l'acception cependant est bien tranchée. Il suffit, pour s'en con-

vaincre, d'ouvrir un dictionnaire à ces deux articles. — *Biographie*, histoire de la vie d'un particulier. — Ouvrage composé de vies particulières. — *Biographie universelle*, sciences, écrits relatifs à ce genre d'ouvrages. — *S'adonner à la* biographie. — *La* biographie *m'intéresse plus que l'histoire*. — *Bibliographie*, science de celui qui est versé dans la connaissance des livres, des éditions, qui forme des catalogues. — *Articles bibliographiques*, études, analyses, comptes rendus d'un ou de plusieurs livres. — L'étymologie seule de ces mots en marque les différences. — *Bibliographie*. Le radical *biblio* signifie livre, et la terminaison bien connue dans notre langue, *graphie*, *je décris*, *j'écris*; tandis que *biographie* renferme le radical *bio*, mot grec qui signifie *vie*, joint à la même terminaison.

Conséquent, conséquence. — Ces deux mots, n'ayant pas la même acception, ne doivent jamais être confondus, sous peine, pour la personne qui les emploierait l'un pour l'autre, de se voir placer au niveau des marchandes de la halle. — Un homme *conséquent* est celui dont les principes sont d'accord avec sa conduite. — Un homme de *conséquence* est un homme bien placé dans la hiérarchie sociale par sa fortune ou sa position. — Une chose ne peut être *conséquente*, par la même raison qu'elle ne peut être *inconséquente*; mais elle peut être de *conséquence* si elle est importante.

Toilette, parure, mise. — Le dernier de ces mots ne peut être employé dans aucun cas comme sy-

nonyme des deux premiers, par la raison bien simple que les grammairiens ne l'admettent pas comme substantif. Dire : *C'est une* mise *de bon goût*, c'est donc faire un barbarisme; mais une femme peut être bien *mise*, *mise* avec goût.

Puissant, puissante, ne peuvent et ne doivent jamais être employés dans le sens de gros, gras. — Un homme *puissant*, une femme *puissante*, sont des expressions qui appartiennent au vocabulaire des rues.

Fenêtre, croisée. — Ces deux expressions sont françaises; mais, par un caprice du goût, la première seule est admise dans le langage élégant, qui a de même repoussé le mot *carreau* pour adopter exclusivement *vitre*. Vous ne direz donc pas : *Cette* croisée *a des* carreaux *de couleur;* mais : *Cette* fenêtre *a des* vitres *de couleur*. — En revanche, un vitrier ou un menuisier dira neuf fois sur dix, une *croisée* et un *carreau*.

Carré pour *vestibule, palier*. — Ce terme, assez usité à Paris, est vulgaire et de mauvais ton. — On sème des pois dans un *carré* de jardin, mais on laisse son parapluie sur le *palier* d'un appartement.

On a un *domestique*, des *domestiques*, mais on ne dit pas que l'on a UNE DOMESTIQUE, en parlant d'une femme de service. — Ce mot ne s'appliquant qu'à l'ensemble des gens employés à nous servir ou à un domestique homme, dire une *domestique* est une façon de parler toute provinciale qui dénote que l'on appartient à une

famille où on n'a pas l'habitude d'avoir des *domestiques.* Une femme de service se désigne par la nature de ses fonctions : une *cuisinière*, une *femme de chambre*, une *bonne.*

Gageure, **pari**. — Le premier mot, bien que de très-bon français, est devenu assez vulgaire pour que les gens qui se piquent de beau langage lui préfèrent *pari*. — De même pour le verbe *parier*, qui s'emploie de préférence à *gager.*

S'épater, s'étaler, pour *tomber*, *s'étendre*, sont d'un trivial grotesque, et cependant une femme d'esprit assure avoir entendu une des plus charmantes femmes de la bonne société raconter comment elle avait *failli* s'épater *en descendant de voiture*, et moi je me souviens d'avoir ouï dire à une jeune femme, bien élevée cependant, que, *le pied lui ayant glissé*, *elle s'était* étalée *de tout son long.* — Certainement ces deux expressions si choquantes étaient un reste des impressions reçues pendant l'enfance, dans ce contact avec les domestiques, dont j'ai cherché, dans les premiers feuillets de ce livre, à démontrer le danger.

Mortifié *pour être fâché.* — **Mortification**, — **mystification**. —Vous pourrez entendre, même dans le monde, quelques femmes vous affirmer qu'elles ont été *très-mortifiées* de ne pas se trouver chez elles lors de votre visite. *Mortifié*, signifiant *humilié*, est évidemment ici un non sens ridicule. Dans le peuple on fait encore un autre abus de ce mot, on le confond

avec *mystifier* dont la signification est toute différente.

Fixer quelqu'un, pour *regarder quelqu'un.* — Cette locution est tellement répandue dans certaines provinces, qu'elle y est devenue d'un emploi presque général même dans la meilleure compagnie. Elle n'est pas moins essentiellement fautive et impropre. *Fixer* ne saurait avoir d'autre sens qu'attacher, rendre solide; ce serait tout au plus *fixer* son regard sur quelqu'un qu'il faudrait dire.

Vis-à-vis ne s'emploie pas au figuré; on ne dira donc pas : Ses procédés *vis-à-vis* de vous, mais : Ses procédés envers vous, à votre égard.—*Une maison est* vis-à-vis *d'une autre, mais ne lui fait pas* vis-à-vis.

Point, pas. — « *Point* exprime la négation d'une manière absolue; *pas* l'exprime avec moins de force. On n'espère *pas* l'accomplissement des choses peu vraisemblables; on n'espère *point* la réalisation d'une chose impossible.

« On conclura de cette observation que *pas* est préférable à *point* devant des mots qui marquent des degrés de comparaison ou de quantités, tels que : *meilleur, moindre, fort, si, beaucoup,* etc...

« Par une raison analogue, *pas* convient mieux que *point,* devant les noms ou adjectifs de nombre. Qui dirait : *Il n'y a* point *une étoile au ciel,* parlerait mal, c'est *pas* qu'il faut dire.

« Ainsi : *Ne le quittez* point *d'une minute,* est incorrect. »

Se détruire, se suicider. — *Se détruire* ne saurait se dire pour *se tuer*, ce n'est ni français ni exact, puisque la foi nous apprend que, notre âme étant immortelle, la mort ne la *détruit* pas. Autant presque vaudrait le dicton des gamins de Paris : — *Je me périrai*. — Quant à la seconde de ces deux locutions, elle renferme le plus étrange des pléonasmes. L'homme qui commet un suicide est un *suicide*, il s'est tué lui-même; donc si vous dites : Il s'est *suicidé*, vous ne parlerez avec justesse qu'autant que cet homme s'est tué deux fois.

Entours, alentours. — *Entours* n'est pas français. — D'après certains grammairiens *alentours*, ne le serait pas non plus; on devrait écrire *à l'entour*. — Cependant il est reçu de dire *les alentours* d'un château, d'une maison, et même au figuré *les alentours* en parlant à une personne des gens qui vivent autour d'elle.

Sottises pour *injures* ne se dit dans aucun cas. — *Sottise* implique un manque de tact, d'esprit. — *Injure* est le résultat d'un état de colère et de violence qui se manifeste d'une façon grossière et personnelle.

Farce, farceur. — Une représentation théâtrale, si elle est d'un comique trivial, s'appelle une *farce*, et l'on peut dire dans le meilleur langage que sur les théâtres populaires, arlequin et paillasse, font des *farces*. — Mais étendre ce mot à des hommes et à des choses qui n'appartiennent point à la vie des baladins est une

façon de parler extrêmement triviale. — Vous vous garderez donc d'appeler *farces* des plaisanteries, des charges de société, pour si comiques qu'elles soient, et vous ne donnerez à personne, pas même dans la plus grande intimité, l'épithète de *farceur*.

Voici une petite liste de mots à éviter, parce qu'ils sont on ne peut plus vulgaires. — Je crois pouvoir vous les indiquer sans commentaire, sûre que je suis que leur trivialité vous frappera à première vue.

Ne dites pas BÉTA pour *bête;* — RATELIER, DENTURE pour *dents;* — DOUCEURS, CHATTERIES pour *friandises;* — FENDANT pour *tranchant, présomptueux;* — MACHINE pour *chose;* — SUR pour *aigre, acide;* — SOUL pour *ivre;* — UNE BONNE TROTTE pour une *longue course;* — ÉDUQUER pour *élever;* — EMBÊTER, EMBÊTANT, pour *ennuyer, ennuyeux;* — AVEINDRE pour *atteindre;* — ENDÊVER pour *impatienter;* — CRAQUER, BLAGUER pour *exagérer, mentir;* — BLAGUEUR, HABLEUR pour *menteur, bavard;* — BOUGONNER pour *gronder, murmurer;* — BAFFRER pour *manger avidement;* — FAIRE BISQUER, FAIRE RAGER pour *contrarier, impatienter;* — ÊTRE ÉREINTÉ pour *être fatigué.* — Enfin, pour terminer cette nomenclature qui m'est fournie par un excellent ouvrage sur les bonnes manières, « ne dites pas qu'un homme, qu'une femme a de l'USAGE, car on se demandera *de quoi?* et, sans doute, vous voulez dire l'*usage du monde.* — — Songez qu'un ORGANE, un ORGANE ENCHANTEUR ne peut signifier une belle voix, une voix douce et harmo-

nieuse; car nous avons l'organe de l'*ouïe*, celui de la *vue*, etc. Ne désignez pas comme ROSE une écharpe, un ruban; ces objets sont COULEUR DE ROSE. Ne dites pas qu'une femme a DU TEINT, DE LA PEAU; on a toujours l'un et l'autre. Dites que ce teint a de l'éclat, que cette peau est blanche; mais ne croyez pas louer une personne en lui accordant ce que tout le monde possède. »

Si vous doutez du genre d'un substantif, — et cela peut arriver pour ceux qui commencent par une voyelle et entraînent par suite l'élision de l'article, — ne vous exposez pas à faire rire à vos dépens, mais ayez soin de consulter votre dictionnaire qui vous apprendra, par exemple,

Que l'on dit : UNE BELLE IMAGE, — UNE GRANDE ARMOIRE (et non ORMOIRE, comme cela n'est que trop fréquent dans quelques pays), — DE LA BONNE HUILE, — UNE AIDE VENUE A TEMPS, etc., etc.

La prononciation trompe aussi pour beaucoup d'autres mots; ainsi, de ce que l'on dit : IL EST ARGUÉ, en faisant sentir la liaison, beaucoup de personnes transforment le verbe réfléchi *s'arguer* en *se targuer* et disent : IL SE TARGUE, vous vous targuez, au lieu de : IL S'ARGUE, VOUS VOUS ARGUEZ, oubliant que ce mot a le même radical que le substantif ARGUEMENT.

D'autres personnes, au lieu de *il s'est agi*, disent IL A S'AGI.

Cette **eau de fleur d'orange** *est délicieuse*, entendez-vous dire à certaines femmes qui ne diraient

pas cependant des *fleurs de poire*, des *fleurs d'abricot*, mais qui, accoutumées à parler sans réflexion, ne font pas attention qu'il est tout aussi incorrect et trivial de dire *fleur d'orange*, et cependant l'orange ne porte pas plus de fleurs que tout autre fruit. C'est *fleur d'oranger, de poirier, de pommier* qu'on doit dire.

Fleur de pêcher, fleur de pêche.—L'un et l'autre se disent. *Fleur de pêcher*, c'est la fleur de l'arbre. — *Fleur de pêche* est le nom d'une couleur qui offrent les teintes changeantes du pêcher *revêtu de sa fleur*, terme qui exprime, en parlant de certains fruits, tels que le raisin, la prune, la pêche, le duvet velouté que le fruit porte sur l'arbre, et qu'il perd au toucher.

De temps à autre n'est pas français; c'est de *temps en temps* qu'il faut dire.

Général, universel. — Une chose *générale* est commune à un grand nombre de personnes, une chose *universelle* s'étend à tout.—*L'église catholique est* universelle. — *Un bon gouvernement se préoccupe du bonheur* général.

Cossu, opulent. — Le premier de ces mots est trivial, et ne s'emploie jamais dans le monde élégant.— Le mot *opulent* est de meilleur goût; mais il doit être rarement employé et ne désigner réellement qu'une *véritable opulence*.

Réunir, unir. — On *unit* une chose à une autre. — On *réunit* deux objets.

Cette femme unit *la douceur à la bonté*. — *Cette*

femme réunit *en elle les grâces et la distinction des manières.*

Hier matin, demain soir, hier au soir. — On dit en très-bon langage *demain matin*, *demain soir, hier matin;* on ne saurait même dire différemment, car *hier au matin, demain au soir*, seraient lourds et hors d'usage; et cependant, par une singulière bizarrerie, on doit dire *hier au soir*, et non *hier soir.*

Arriver à bon port. — Locution familière que vous ne devez jamais employer avec des personnes qui ont droit à votre respect.

Vêtu, habillé. — Ces mots ne sont pas synonymes. — Tous les hommes sont *vêtus*, mais celui-là seul est *habillé* qui a porté quelques soins à sa toilette. — *Ainsi l'ouvrier*, vêtu *d'une blouse toute la semaine*, s'habille *le dimanche.* De cette distinction, il résulte qu'on peut être *bien vêtu* et *mal habillé* tout ensemble et au rebours. Tel, en effet, est fort *bien habillé* et à la dernière mode, qui grelotte à l'entrée de l'hiver, dans un costume trop léger. Ce pauvre élégant est alors fort *mal vêtu.* »

A travers, au travers. — La première de ces prépositions doit être suivie toujours d'un complément direct. — *Il s'est élancé* à travers *champs.* — La seconde, au contraire, exige la préposition *de.* — *Nous l'avons vu passer* au travers d'*un nuage.* — *La balle siffle* à travers *les airs et passe* au travers du *corps de l'oiseau qu'elle atteint.*

Capable, susceptible. — « *Capable* signifie

qui est en état de faire et se dit des personnes; *susceptible* signifie qui peut recevoir et se dit des choses. » — *Une maison* susceptible *d'embellissement.* — *Un homme* capable *d'occuper tel emploi.* — Un homme *susceptible* signifierait un homme *variable, pointilleux.*

Poussiéreux n'est pas français; on dit *poudreux.*

Plier, ployer, sont à peu près synonymes et peuvent se dire indifféremment, si ce n'est cependant que, pour nos oreilles délicates, *ployer* implique plus que *plier* l'idée d'un effort. — *Le vent qui fait* plier *l'arbrisseau fera* ployer *les branches d'un chêne.* — *Je suis parvenu à faire* ployer *ce fer.* — *J'ai passé la matinée à* plier *du linge.*

Percluse, percluе. — Le premier de ces mots est seul français.

Accident, incident. — *Accident, événement fortuit, inattendu* et d'une importance limitée ou secondaire. — S'il est question d'un fait d'une importance majeure, ce n'est plus un accident, cela devient un *désastre,* une *catastrophe,* un *malheur.* — *Incident.* On appelle ainsi un épisode détaillé d'un événement plus important. — *Ce fut un des* incidents *de notre voyage.* — Pour confondre ces deux mots, ainsi que le font certaines personnes, il faut manquer entièrement de réflexion et de bon sens.

Éminent, imminent. — Un péril *éminent* est

un *très-grand* péril. — Un péril *imminent* est un péril inévitable et rapproché.

Imposer, en imposer. — *Imposer* désigne l'impression de respect produite par un homme *imposant.* — *En imposer* signifie *mentir, tromper.* — *Il ne faut pas se laisser intimider par ceux qui s'étudient à* imposer *avec de grands airs de probité, afin d'*en imposer *plus aisément.*

Dont pour d'**où**. — De même que l'on dit : *Le village* où *je vais,* on dit : *Le village d'*où *je viens.* — Entre d'*où* et *dont* il y a cette différence, que le premier de ces mots conserve de l'analogie avec *où,* adverbe de lieu, tandis que *dont* est purement relatif. Ainsi l'on écrira : *L'homme* dont *je parle* et *le lieu d'*où *il arrive.*

Imiter l'exemple. — On imite, ou mieux on copie un modèle d'écriture ou autrement dit *une exemple;* mais on n'*imite pas un exemple,* on le *suit,* on en profite, et alors *ce qu'on imite* ce n'est pas l'exemple, mais bien la personne qui l'a donné.

Auteur, écrivain. — Ces deux mots ne sont pas synonymes. — Un bon *auteur* est celui dont les ouvrages, considérés sous le rapport de l'invention, du plan, de l'aspect, de l'originalité, sont satisfaisants; mais on peut réunir ces qualités diverses et n'être pas *écrivain.* Cette dernière qualité est relative au style, à la correction, aux subtilités de la forme.

« Boileau, cet admirable poëte qui réunit l'une et

l'autre faculté, fournit un bel exemple de cette distinction :

> « Sans la langue, en un mot, l'*auteur* le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant *écrivain.* »

Immense, nombreux, innombrable. — *Nombreux, immense,* indiquent une idée de grandeur, mais compréhensible, qui peut se mesurer. — *Innombrable* se dit d'une quantité qu'on ne peut apprécier. — *Une armée* nombreuse. — *Le champ* immense *de la pensée.* — *Les étoiles* innombrables *semées dans l'espace.* — Une armée *innombrable,* une population *innombrable,* sont autant d'idées fausses ; car, du moins chez les nations civilisées, il est toujours possible d'en reconnaître le nombre.

Carrosse, voiture, équipage. — « On raconte, dit l'auteur des *Remarques sur la langue française,* certaine anecdote à propos de la femme d'un préfet qui, parvenue à cette position, quoique née dans une classe inférieure, avait gardé les allures de sa première condition. Comme elle prenait possession de l'hôtel de la préfecture après un voyage de quatre cents lieues. — Vous devez être bien fatiguée, lui dirent quelques personnes. — *Fatiguée, répondit la dame ; hé tiens ! je suis venue en* carrosse.

« L'auteur de ce conte, si toutefois ce n'est point une histoire, a fait un excellent usage du mot *carrosse.* En général les *gens du bel air se font honneur de n'employer*

que des termes fort simples; ils disent une voiture et s'abstiennent même de spécifier le genre de voiture dont il s'agit. Un maquignon dira : *Mon coupé, mon landau, ma calèche, mon wisky*; sa femme sonnant un domestique pour avoir de la lumière, dira *Qu'on apporte* les flambeaux. — A la cour de Louis XIV on disait : *Apportez* les chandelles....

« Revenons à *carrosse :* sous le grand règne, on n'avait guère plus respect qu'aujourd'hui pour ce mot-là. Peut-être Molière a-t-il contribué à le rendre ridicule.

« Et quand je vois ce beau *carrosse*
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays
Et fait pompeusement triompher... »

« Ainsi parle Trissotin, pédant qui ne voit pas la cour et récite des vers dérisoires.

« .... Aujourd'hui les gens du plus bas étage sont les seuls qui parlent de leur *carrosse* ou de celui des autres; ce mot ne se dit qu'en plaisanterie ou dans une acception ironique. » Après avoir lu cette opinion si nettement formulée, j'espère, mon enfant, que vous ne croirez pas aux grands airs de certaines femmes qui affectent de cacher leur origine vulgaire en cherchant à ressusciter ce qu'elles croient être les expressions et les habitudes de nos grand'-mères. — Vous saurez ce qu'elles ignorent, c'est que déjà, sous l'ancienne cour, on ne disait plus *mon carrosse*, et qu'il n'y a de bon

ton que *ma voiture ;* le mot *équipage* ne se dit non plus que dans un certain monde dont vous n'êtes pas jalouses, j'imagine, de copier les manières.

Tenir gré, savoir gré. — C'est une faute grossière que de dire : *Je vous tiens gré;* c'est : *Je vous sais gré* qu'il faut dire.

Le, la, devant les noms propres italiens. « Nous mettons quelquefois l'article *le* devant le nom des Italiens célèbres; mais nous pratiquons maladroitement cette habitude ultramontaine. *Le, la,* se placent devant les surnoms, devant les noms empruntés au pays natal ou de fief; enfin, et par extension, devant les noms de famille.

« Dans ce dernier cas, l'article *le* (*il*) indique une illustration quelconque. *Il Bronzino*, *le Bronzin*, cela signifie celui qui, dans la famille des *Bronzin*, est le *Bronzin* par excellence, celui dont on s'entretient dans le monde. Ainsi dit-on *le Tasse*, *l'Arioste*, *la Grisi*, *la Persiani*.

« Mais il faut observer que ces articles *le, la*, ne doivent jamais précéder un prénom. Cela est contre l'usage de l'idiôme italien et contre toute raison.

« Donc vous direz *le Tasse*, parce que *Tasso* est un nom de maison; mais vous ne devez pas dire *le Dante*. Dante est le prénom; il procède, à ce qu'on prétend, de *Durante*. La famille de Dante se nommait *Alligheri*.

« Cette remarque est applicable à tous les noms propres des personnages italiens. »

Vers, *préposition de temps*, doit toujours être suivi

de l'article. Ainsi on dit : *Je viendrai* vers *les six heures, et non* vers *six heures*. — *Il arrivera* vers *le midi, et jamais* vers *midi*. — *Vers*, préposition de lieu, n'offre aucune difficulté.

C'est, ce sont. — Le verbe *être*, précédé de *ce*, s'accorde avec ce pronom, sauf à la troisième personne du pluriel. Ainsi on dira *c'est nous*, mais on ne peut dire *c'est eux*, il faut absolument alors le pluriel, *ce sont eux*.

Croire quelqu'un, croire à quelqu'un. — Dans le premier cas, on indique qu'on ajoute foi à la personne que l'on entend ; par la seconde expression, on entend croire à l'existence de quelqu'un. — *Cette jeune personne ne veut pas* croire *les gens sensés qui lui disent de ne pas* croire aux *revenants*.

Débâcle, débâclement. — On appelle *débâcle* la rupture des glaces sur un fleuve, une rivière, et *débâclement* le bruit produit par la *débâcle*.

Décider, décider de. — *Décider d'une chose*, c'est en disputer. — Décider *du sort d'un pays conquis*. — *Décider une chose*, c'est la résoudre, la terminer. — *J'ai* décidé *que vous ne partiriez pas*.

Loi, décret, ordonnance. — La *loi* est absolue. — Le *décret* a besoin d'une sanction pour faire loi. — L'*ordonnance* est un simple *règlement* ou un *décret* selon l'autorité de laquelle elle émane.

Transfuge, déserteur. — Le *transfuge* est celui qui a abandonné le parti auquel il appartenait pour passer dans un parti opposé. — Le *déserteur* est un sol-

dat, un fonctionnaire, un homme, en un mot, appartenant à l'État, qui abandonne son poste.

Abandon, abandonnement.— *Abandon* est l'état dans lequel on est délaissé. — *Abandonnement* est l'action par laquelle on abandonne son bien à quelqu'un.

Abolir, abroger. — *Abolir* se dit des coutumes, des usages. — *Abroger* se dit des lois.

Acculer, éculer. — *Acculer*, c'est pousser quelqu'un dans un endroit sans issue. — *Éculer*, faire plier quelque chose par derrière. — *Ce général a* acculé *l'ennemi au pied de la montagne.* — *Cette petite fille a* éculé *ses souliers neufs.*

Actions, œuvres. — Les *bonnes œuvres* seules ont pour principe la charité envers le prochain. — Les *bonnes actions* sont produites par une vertu quelconque. — « *Toutes les bonnes* œuvres *sont des bonnes* actions. — *Mais toute bonne* action *n'est pas une bonne* œuvre. »

Proverbes, adages. — Le *proverbe* est une sentence populaire, un mot familier et plein de sens. — L'*adage* est un proverbe piquant et plein d'esprit.

Aéromètre, aréomètre. — Le premier est un instrument qui pèse la raréfaction ou la condensation de l'air ; le second est destiné à peser les liquides.

Effiler, affiler. — *Effiler*, défaire un tissu fil à fil. — *Affiler*, donner le fil à un tranchant.

Irruption, éruption. — *Irruption*, envahissement soudain et imprévu d'un territoire ennemi. —

L'irruption des Allemands dans nos provinces de l'Est fut aussi désastreuse qu'inattendue. — *Éruption*, sortie prompte et avec effort. — Évacuation soudaine. — L'éruption *de ce volcan a enseveli sous la lave brûlante tous les terrains qui s'étendent à l'orient depuis les montagnes jusqu'à la mer.* — *Pendant* l'éruption *de la rougeole, il faut prendre les plus grandes précautions.*

Évier, lévier. — Le premier seul est français; c'est ainsi qu'on nomme la pierre à laver la vaisselle et à jeter les eaux, qui se trouve dans une cuisine. *Lévier*, dans ce ens, est un barbarisme à l'usage des cuisinières.

Bannissement, exil. — On *bannit* un criminel. — On *exile* un ennemi politique. Le *bannissement* est donc une peine infamante, tandis que l'*exil* est presque toujours la suite d'un noble dévouement et presque un titre de gloire.

Faim, appétit. — La *faim* réveille une idée de besoin, de souffrance; l'*appétit* est au contraire une certaine excitation à manger. — On redoute la *faim* et l'on désire l'*appétit*.

Fourché, fourchu. — *Fourchu* ne se dit que de ce qui est fait en forme de fourche. — *Un arbre, un menton* fourchu. — Dans tous les autres cas, c'est *fourché* qu'il faut dire. — *Un pied, un cheval* fourché.

Froideur, froidure. — Le premier se dit au figuré, le second au propre. — *La* froideur *de ses manières,* — *la* froidure *est arrivée.* — Ce dernier mot, quoique très-bon français, est peu usité.

Vérité, sincérité, franchise. — La *vérité* est dans le discours. — On parle en toute *vérité.* — La *sincérité* est dans les sentiments. — La *franchise* dans le caractère. — Un fourbe peut une fois par hasard être vrai et sincère, il ne saurait être *franc.*

« **Gages, appointements, honoraires, émoluments**, ne doivent pas être confondus. *Gages* est le salaire des domestiques. — *Appointements* se dit du traitement d'un fonctionnaire public. — (Les militaires emploient les mots solde et paye.) On emploie les mots *honoraires* et *émoluments* pour désigner ce qui est dû aux maîtres qui enseignent, aux médecins, aux avocats, aux notaires, etc... »

Écrouler, ébouler. — Les murailles peuvent seules *s'écrouler*, les terres *s'éboulent.*

Infraction, effraction. — *Infraction*, violation de la règle, de la loi, des usages. — *Parler d'une voix éclatante est une* infraction *aux lois de la bonne compagnie.* — Effraction , bris d'une croisée, d'une porte, d'un meuble pour la consommation d'un vol.— *Ce crime est d'autant plus grave, qu'il a eu lieu avec* effraction.

Disciple, élève, écolier.—*Disciple*, celui qui suit la doctrine d'un savant, d'un chef religieux.—*Élève*, qui prend des leçons de la bouche du maître.—*Écolier*, qui étudie dans une maison d'enseignement.

Devise, emblème. — La *devise* est une pensée, une maxime que l'on adopte et que l'on prend pour règle de conduite.—*Gloire et patrie, telle est ma* devise.

— Un *emblème* est une allégorie à laquelle on attache un sens religieux, moral, politique, etc... — *La violette est l'*emblème *de la modestie. Les ducs de Lorraine avaient pour* emblème *un chardon avec cette* devise : *Qui s'y frotte s'y pique.*

Immersion, émersion. — Le premier se dit de l'action de plonger dans l'eau. — Le second, en terme d'astronomie, signifie l'action de reparaître après avoir disparu, par suite d'une éclipse ou derrière un nurage.

Ennoblir, anoblir. — Des lettres patentes *anoblissent* un homme ; ses grandes actions, ses talents, ses vertus, l'*ennoblissent*. — *Anoblir* est donc la formalité nécessaire pour donner des titres de noblesse. — *Ennoblir*, c'est rendre illustre.

Contagieux, épidémique.—Une maladie qui se communique par le contact est *contagieuse*. — Celle qui existe en quelque sorte dans l'air est *épidémique*.— *Le choléra, la peste, sont des* épidémies. — *Les éruptions sont souvent* contagieuses.

Apurer, épurer. — On *apure* un compte, c'est-à-dire on le vérifie, on le corrige. — On *épure* certaines denrées, ce qui veut dire qu'on en enlève les parties étrangères et impures.

Aigle est masculin quand il est question de l'oiseau qui porte ce nom, ou au figuré d'un homme de grand talent. — Mais, pris dans le sens d'enseigne, de drapeau, il est féminin. *L'aigle impériale.*

Angora, angola.—Un chat d'*Angora* ou simple-

ment un *angora*. — Un nègre de la province d'*Angola* est désigné sous le nom d'*Angola*.

Auprès de, au prix de. — « Ces deux locutions ont ceci de commun qu'elles servent l'une et l'autre à faire une comparaison, et ceci de particulier que *au prix de* paraît devoir être préféré lorsqu'on compare les objets auxquels est attaché un prix réel ou métaphorique. — *Le cuivre est vil* au prix de *l'or*. — *La richesse n'est rien* au prix de *la vertu*. L'on doit, au contraire, préférer *auprès de*, lorsque, pour comparer deux objets, on les place à côté l'un de l'autre, au propre ou au figuré. — *Cette femme si brune est blanche* auprès d'*une négresse*. — *La terre n'est qu'un point* auprès du *reste de l'univers*.

Bataille, combat, escarmouche. — *Bataille*, engagement général entre deux armées. — *Combat*, engagement partiel entre des corps d'armée. — *Escarmouche*, petit engagement sur les flancs de l'armée ou entre des détachements isolés.

Beaucoup, de beaucoup. — Il s'en faut *beaucoup* indique une grande différence. Il s'en faut *de beaucoup* marque une différence de nombre, de quantité. — *Il s'en faut* de beaucoup *que mon compte y soit*. — *Il s'en faut* beaucoup *que vous soyez si malade que moi*.

Béni, bénit. — *Béni*, qui a reçu une bénédiction. — *Cette maison est* bénie. — *Bénit*, qui est consacré à Dieu. — *Eau* bénite, *pain* bénit.

Almanach, calendrier. — Le *calendrier* ne

contient que la simple indication du mois, des jours de fête ; l'*almanach*, en plus de ces indications, contient des observations astronomiques.

Aveuglement, aveuglément, cécité. — Le premier marque le trouble, l'obscurcissement de la raison. — *Son* aveuglement *ne se dissipera que lorsqu'il sera perdu.* — Le second signifie, de confiance, sans examen. — *Je vous suivrai* aveuglément, *fût-ce même au bout du monde.* — *Cécité* se dit de l'état d'un aveugle.

Cénobite, anachorète. — Le premier est un religieux vivant en communauté. — Le second se dit d'un ermite, d'un solitaire.

Couvent, monastère. — *Couvent*, maison religieuse non cloîtrée. — *Monastère*, couvent cloîtré. — *Le* couvent des *Pères dominicains.* — *Le* monastère *des Dames de la Visitation.*

Chorographie, chorégraphie. — Le premier se dit de la description d'un pays, d'une province, d'une région. — Le second est l'art de noter les pas, les mouvements, les figures d'une danse.

Conjoncture, conjecture. — *Conjoncture*, circonstance, occasion. — *Conjecture*, supposition.

Consommé, consumé. — *Consumé*, dévoré par le feu. — *Consommé*, employé, usé. — Le bois se *consume* au feu et l'on en *consomme* telle ou telle quantité par an.

Couleur, coloris. — La *couleur* est la teinte par-

ticulière à chaque objet. — Le *coloris* résulte de la qualité et de la force de la couleur.

Débiteur, créancier. — Le premier est celui qui doit; le second est celui à qui il est dû. On appelle, en terme de commerce, *créditer*, inscrire celui auquel on doit; *débiter*, inscrire celui qui doit.

Funèbre. — Triste, sombre. — FUNÉRAIRE, qui a rapport à la mort, aux funérailles.

Gastrite, et non *gastrique*, désigne une maladie d'estomac très-commune.

Membré, membru. — Le premier ne se dit que précédé du mot bien ou en terme de blason; le second exprime des membres gros et forts. — *Cet enfant est bien* membré, il est bien proportionné. — *Cet homme est* membru.

Oiseleur, oiselier. — L'*oiselier* vend, élève des oiseaux; l'*oiseleur* les prend.

Imperméable, impénétrable. — Un corps est *imperméable* lorsqu'il ne laisse pénétrer au travers de ses pores aucun liquide; il est *impénétrable* si la place qu'il occupe ne peut contenir un autre corps sans que celui-ci se déplace. — L'opposé de ces deux mots, avec la même différence entre eux, est *perméable* et *pénétrable*.

Statistique, statique. — On appelle *statistique* une partie de l'économie politique qui considère un État, une contrée sous ses rapports agricoles, industriels, commerciaux, etc...., qui en fait connaître en détail et au juste la situation, la population. — La

statique est une partie de la mécanique qui a pour objet l'équilibre des corps solides.

Finir, discontinuer, cesser. — *Finir*, c'est achever une chose commencée; la *discontinuer*, c'est la suspendre pour la reprendre ensuite; la *cesser*, c'est l'abandonner sans qu'elle soit achevée.

Gaudronner, goudronner, godronner. — Ces trois mots, que beaucoup de personnes confondent, sont tous les trois français, mais avec un sens entièrement distinct. — *Gaudronner* est un terme d'atelier qui signifie tourner des têtes d'épingles avec un rouet. — *Godronner* s'applique à l'action de mouler l'or, l'argent, et se dit par extension des plis que l'on fait à une pièce de linge pour imiter ces moulures. — Godronnez, *je vous prie, cette serviette, avant de la poser au milieu de la table.* — Enfin *goudronner*, qui est le seul de ces mots qui s'emploie usuellement, s'applique à l'action de recouvrir de goudron, afin de les rendre imperméables, les objets destinés à la marine, aux bâtiments, à l'emballage, etc. — *Toile, papier* goudronné.

Ombreux, ombrageux. — *Ombreux* se dit de toutes choses qui donnent ou reçoivent de l'ombre. — *Allée* ombreuse. — *Ombrageux* s'emploie au figuré en parlant des personnes *à qui tout fait ombre*, c'est-à-dire qui ont peur de tout, qui se méfient de tout le monde. —*Caractère* ombrageux, *cheval* ombrageux.

Habileté, habilité. — *Habileté* signifie *talent, savoir, science.* — *Cet homme jouit d'une réputation*

*d'*habileté *qu'il mérite*. — *Habilité* (qui ne s'emploie guère qu'en terme de jurisprudence) signifie, *aptitude, qualités requises*. — *Son* habilité *à plaider*.

Grand, grandiose, grandesse. — Ce dernier ne se dit qu'en parlant de la qualité d'un grand d'Espagne. — *Grand* indique des dimensions étendues; un *grand* appartement, une *grande* ville. — *Grandiose* s'applique à ce qui frappe l'imagination par un double caractère de grandeur et de noblesse. — *L'aspect* grandiose *des pyramides*.

Gros, épais, massif. — Un objet est *gros* par la dimension de sa circonférence; il est *épais* par l'une de ses dimensions; enfin il est *massif* lorsqu'il est épais et pesant. — *Un* gros *arbre*. — *Un carton* épais. — *Une poutre* massive. — On dit d'un métal ou d'un bois qu'ils sont *massifs* lorsque leur bloc est formé d'une seule pièce. — *Un fauteuil en acajou* massif, qui n'est pas plaqué. — *Un bracelet en argent* massif, dont le dedans n'est ni creux, ni formé d'une autre matière.

Heurter à, heurter de. — La préposition *de* ne peut en aucune occasion se joindre au verbe *heurter*; la première de ces deux locutions est donc seule admissible.

Idem, item. — *Idem* signifie *la même chose*; *item* signifie *de plus*.

Suggestion, sujétion. — Le premier mot signifie *persuasion*. — *En agissant ainsi, j'ai cédé aux* suggestions *de ma sœur*; le second implique la dépendance

et une sorte de soumission forcée. — *La* sujétion *dans laquelle je vis ne me permet pas de prendre l'initiative.*

Temporaire, temporel. — C'est par la plus singulière des confusions que quelques personnes emploient le premier de ces mots dans le sens du second. — *Temporaire* ne peut signifier autre chose que *momentané.* — *Une loi* temporaire, *une mesure* temporaire, c'est-à-dire prises en considération des besoins du moment et qui disparaîtront avec les circonstances qui les ont amenées. — *Temporel,* chose périssable ayant trait aux intérêts matériels de ce monde.—*Le pouvoir temporel,* celui qui règle les choses terrestres, se dit par opposition au *pouvoir spirituel,* qui s'occupe de la vie et du salut des âmes.

Tourangeau.— Nom, sous lequel on désigne un habitant de la Touraine, fait au féminin *Tourangelle.*

Illisible. — Écriture qui ne peut se lire parce que les caractères sont mal formés ou effacés. — *Cette lettre est* illisible. — *Inlisible,* dont le mauvais style ne souffre pas la lecture. — *Cet ouvrage est* inlisible.

Infester, infecter. — Le premier signifie *piller, ravager ;* le second, *donner une mauvaise odeur.* — *L'armée ennemie a* infesté *les environs de la ville.*— *Pendant les ravages de cet affreux fléau, les morts étaient si nombreux, que l'air en était tout* infecté.

Matinal, qui s'est levé matin. — *Matineux,* qui a l'habitude de se lever matin. — *Un homme qui se lève tous les jours à quatre heures du matin est, on ne sau-*

rait le contester, très-matineux; *mais celui qui ne voit lever disparaître l'étoile* matinière *que lorsqu'une partie de plaisir l'y excite, celui-là ne mérite certes pas le titre de* matinal.

Profession, métier. — *Profession,* carrière que l'on suit, emploi que l'on occupe. — *Métier,* profession d'un état manuel. — *Il a embrassé la noble* profession *des armes.* — *Puisque vous voulez faire apprendre un état manuel à votre fils, que ne choisissez-vous le* métier *de tailleur.*

Métail, métal.—Quelques personnes croient que le premier de ces mots n'est que la corruption du second; elles se trompent: un *métal* est un minéral ne contenant d'alliage ou de mélange que tout juste ce qu'il faut pour le rendre malléable. — Un *métail* est une composition formée de plusieurs métaux. — *L'or est un* métal. — *Le chrysocale est un* métail.

Évoquer, invoquer.— *On évoque* un esprit, un spectre et, par extension, un souvenir, c'est-à-dire, on en appelle à eux, ou même on les appelle eux-mêmes. — *C'est ainsi que l'âme de Samuel* évoquée *par la magicienne d'Endor apparaît à Saül épouvanté.* — *Invoquer* signifie *implorer.* — *Dans un péril extrême, il invoqua l'aide du ciel.*

Lecteur, liseur. — *Lecteur, lectrice,* se disent de toute personne qui fait la lecture en présence d'autres personnes. *Liseur, liseuse,* grands amateurs de lecture.

Hérétique, hérésiarque. — *Hérétique,* ce-

lui qui croit et professe l'erreur. — *Hérésiarque*, chef de secte, qui se sépare de l'Église et introduit ainsi l'hérésie dans le christianisme. — *Il y avait eu malheureusement déjà plus d'un empereur* hérétique; *mais jamais aucun d'eux, avant Léon l'Isaurien, n'avait été hérésiarque.*

Légiste, législateur. — La différence, entre ces deux mots, est la même qu'entre les précédents. — Le *législateur* fait les lois. — Le *légiste* les enseigne après les avoir étudiées.

Sectaire, sectateur. — Un *sectaire* est le partisan déclaré, le soutien et le défenseur d'une secte. — Le *sectateur* est celui qui en embrasse et en suit les enseignements et la croyance.

Liteau, raie de couleur placée à une certaine distance de chacune des deux extrémités d'une serviette ou d'une nappe. — **Linteau.** — Terme de menuiserie et d'architecture. — Pièce de bois placée en travers d'une croisée ou d'une porte, pour soutenir le mur au-dessus. Pièces de serrurerie.

Locution. — Expression, terme, phrase que l'on emploie. — *Des locutions vicieuses*, *des* locutions *choisies*. — **Élocution.** — Manière de s'énoncer. — *Il est doué d'une* élocution *brillante, facile*. — **Circonlocution.** — *Détours, périphrases* qui embarrassent la pensée et gênent la marche du style. — *Au lieu d'aller droit au but, il emploie des* circonlocutions *qui fatiguent ses auditeurs, et marquent le peu de netteté de*

sa pensée ou le manque de franchise de son caractère. — **Allocution.**—Discours adressé à quelqu'un.—*Il crut devoir imposer à l'illustre voyageur la fatigue d'une éloquente mais trop longue* allocution.

Quiproquo, malentendu. — Un *quiproquo* consiste à prendre une chose pour une autre. — Un *malentendu* vient de qu'on comprend mal. Un sourd qui n'entend pas distinctement répond à une question sur son père en parlant de son chien ; c'est un *quiproquo*. — Un ami à qui l'on donne rendez-vous à une heure, n'arrive qu'à deux heures, parce qu'il a mal compris; c'est un *malentendu*.

Médicinal, qui *sert* à la médecine.—**Médical**, qui *appartient* exclusivement à la médecine. — *La centaurée est une plante* médicinale. — *Un service* médical *a été organisé pour chaque corps d'armée,* — *Je ne suis pas étonnée que vous ne connaissiez pas l'usage de cette lame recourbée; c'est un instrument* médical.

Mousseux, moussu. — Le vin de Champagne est un vin *mousseux*, c'est-à-dire, un vin *qui mousse.* — Ce tronc d'arbre est *moussu*, c'est-à-dire *couvert de mousse.*

Nominativement, nommément. — Ce dernier signifie désigné par son nom. *Nommément* est synonyme de particulièrement, personnellement. — *Plusieurs personnes ont été designées,* nommément *le général Damrémont.* — *Elle a été* nominativement *désignée* (désignée par son nom).

Palatin, paladin. — Un *palatin* est un gouverneur de province.—Aujourd'hui c'est un titre honorifique en usage dans le Nord, notamment en Pologne. — *Paladin.* — Dans les anciens romans de chevalerie, un des principaux seigneurs qui suivaient Charlemagne à la guerre, et, par extension, un chevalier errant qui allait cherchant des aventures et l'occasion de signaler sa vaillance.

Pandour, paour. — Un *pandour* est un soldat hongrois. — Un *paour* se dit par corruption du mot allemand *bauër* (*paysan*), d'un homme lourd, grossier.

Pétale, pédale. — Un *pétale* est une des pièces qui composent la corolle d'une fleur.— Une *pédale* est un tuyau d'orgue, ou encore une sorte de touche, dans le piano et la harpe, qu'on fait mouvoir avec le pied.

Pis, pire. — *Pis*, adverbe comparatif de mal, le superlatif est *le pis.* — *Pire,* adjectif comparatif de mauvais; au superlatif on dit *le pire.*—On dira donc : *Tant pis.* — *Il va de mal en* pis.— *Qui choisit prend souvent* le pire.

Poireau, porreau.—Ces deux mots sont également admis ; on doit choisir celui des deux qui est le plus employé dans le pays que l'on habite.

Venin, poison. — *Poison* indique une substance propre à contenir du venin. Le *venin* est la substance qui attaque le principe de la vie. — *La ciguë est un* poison; *son suc en est le* venin.

Venimeux, vénéneux. — *Venimeux* ne se dit

que des animaux : *Certaines araignées sont* venimeuses. — *Vénéneux* exprime la même propriété appliquée aux végétaux : *La ciguë est une plante* vénéneuse.

Portail, portique. — *Portail* se dit de la principale porte d'une église ou d'un temple, et, par extension, s'applique à la façade entière d'une église; c'est ainsi qu'on l'entend, quand on dit le *portail* de Saint-Gervais, de Notre-Dame. Un *portique* est une galerie couverte dont le comble est soutenu par des colonnes ou arcades. Au figuré on dit *le Portique, la doctrine du Portique,* pour désigner *la secte, la doctrine de Zénon.*

Presbyte, myope. — Une personne qui a la vue basse est *myope*; celle, au contraire, qui y voit de loin est *presbyte.*

Défense, prohibition. — *Prohibition* vient de prohiber, et se dit en parlant de telles ou telles marchandises qu'il est défendu d'introduire dans un pays, dans une ville. — *Défense* se dit de tout ce qui n'est pas permis.

Prier à dîner, prier de dîner, inviter à dîner. — On *prie de dîner* sans apprêts. — On *prie à dîner* avec moins de familiarité. — On *invite à dîner* avec cérémonie.

Prolongation, prorogation. — *Prolonger,* c'est faire durer plus longtemps : *La* prolongation *de votre séjour parmi nous nous comble de joie.* — On appelle *proroger,* prolonger au delà du temps prescrit. — *La* prorogation *des chambres est décidée.*

Recouvrir, recouvrer, ne doivent pas se confondre; l'un veut dire *couvrir de nouveau*, l'autre *rentrer en possession*. — Vous direz donc : *j'ai recouvert cette pelotte d'une nouvelle étoffe*, et *j'ai recouvré la somme que j'avais crue perdue.*

Réforme, réformation. — La *réformation* est l'action de réformer. La *réforme* en est l'effet.

Région, contrée, pays. — *Région* se dit d'une portion de terre considérée relativement à son élévation au-dessus de la mer. — *Contrée* se dit d'un pays par rapport à l'équateur. — *Pays*, lorsqu'on s'occupe du climat, du site, des habitants.

Pays, patrie. — La *patrie* est le sol entier de la nation à laquelle on appartient. — Le *pays* désigne la partie de ce sol où l'on est né. — *Un Français a la France pour* patrie. — *Un Tourangeau dira que Tours est son* pays.

Repartir, répartir. — Un simple accent sur l'*é* établit toute la différence qui existe entre l'infinitif de ces deux verbes, dont l'acception ne peut pas être confondue. — *Repartir* signifie *partir de nouveau* et se conjugue sur *partir*. — *Répartir* signifie *partager, diviser*, et se conjugue sur *finir*.

Rôt, rôti. — Le *rôt* est le service des mets *rôtis*. — *Rôti* est la viande rôtie.

Sain, salubre, salutaire. — Une chose *saine* ne nuit pas. — Une chose *salubre* fait du bien. — Enfin on dit qu'une chose est *salutaire* quand elle sauve de

quelque mal, de quelque danger. — *Une nourriture saine et abondante jointe à l'air salubre des montagnes seront plus salutaires à cet enfant que les précautions excessives qui ont entouré ses premières années.*

Sérénade, aubade, signifient tous les deux un concert donné en plein air en l'honneur de quelqu'un, avec cette différence que la *sérénade* a lieu le soir, la nuit, et l'*aubade* au point du jour.

Semer, ensemencer. — On dit *semer* en parlant des grains; *ensemencer* en parlant du terrain qui les reçoit. — On *sème* du froment, de l'orge, des haricots; on *ensemence* un champ, un jardin.

Sébile, sibylle.— Une *sébile* est un petit vase de bois dans lequel un mendiant recueille l'aumône qui lui est destinée. — *Chaque matin cet aveugle vient s'installer près du pont avec son chien et sa sébile.* — Une *sibylle* est une prophétesse de l'antiquité. — *Parmi tous les êtres doués du don de prévoir l'avenir, la* sibylle *de Cumes était la plus justement célèbre.*

Dialogue, colloque, soliloque, monologue. — Un *dialogue* est un échange de pensées entre deux personnes. — Un *colloque*, entre plusieurs personnes. — Dans le *soliloque* et le *monologue* un homme s'adresse la parole à lui-même.

Réfléchir, penser, songer. — L'homme qui se recueille et médite *réfléchit;* celui qui compare deux idées *pense;* enfin celui qui cherche à se souvenir des impressions et des faits passés *songe.*

Strass, strase. — *Strass*, imitation du diamant. — *Un bracelet, une parure de* strass. — *Strase*, bourre de soie, papier grossier et épais qui enveloppe la rame de papier.

Anxiété, angoisses, transes. — *Anxiété*, grande inquiétude, peine d'esprit. — *Angoisses*, anxiété violente. — *Transes*, grande appréhension d'un mal, d'un danger qu'on croit prochain.

Valet, laquais. — Le *valet* est un homme de service. — Le *laquais* (plus généralement nommé aujourd'hui *valet de pied*) est un homme de suite. (L'un est pour l'utilité, l'autre pour l'ostentation.) Un fermier a des *valets*; un homme riche et haut placé a seul des *laquais*.

A la ville, en ville. — Un homme qui habite la campagne et qui est allé dans la ville la plus prochaine est *à la ville*. — Un homme qui est sorti de chez lui pour se promener ou vaquer à ses affaires est *en ville*.

Larron, fripon, filou, voleur. — Le *larron* dérobe en cachette. — Le *fripon* trompe et s'empare de l'objet qu'il convoite par ruse et finesse. — Le *filou* escamote adroitement. — Le *voleur* va plus droit à son but et emploie tous les moyens, même l'audace et la violence.

Abaissement, bassesse, abjection. — L'*Abaissement* est une humiliation passagère; la *bassesse* est une disposition ou une action incompatible avec l'honneur. — *Un homme peut avoir un moment d'*abaissement *si l'envie ou la haine triomphent; mais sa*

grande âme est incapable d'une bassesse. — L'*abjection* est la dépravation morale produite par la bassesse.

Abaisser, rabaisser, ravaler, avilir. — *Abaisser* signifie *diminuer*, *mettre plus bas*, mais avec modération. — On *abaisse* le prix d'une facture; un blâme peut *abaisser* les prétentions de l'orgueil. — *Rabaisser* signifie *abaisser davantage* et indique une idée d'humiliation. — *On a* rabaissé *les prétentions de cet intrigant ambitieux.* — *Ravaler*, abaissement profond. — *Cet homme, par sa légèreté,* ravale *les titres que lui ont légués ses pères.* — *Avilir*, ravaler jusqu'à l'état le plus abject. — *Il s'est* avili *en s'abandonnant à ses passions et aux vices auxquels elles l'ont poussé.*

Abattement, découragement, accablement. — Une maladie *abat* momentanément; si elle se prolonge, elle *accable*, c'est-à-dire elle produit une sorte d'anéantissement; enfin, si l'âme n'a pas l'énergie de dominer ce double état, il en résulte un état de langueur et d'inaction absolues; cet état constitue ce qu'on appelle *découragement.*

Abrégé, extrait, sommaire. — L'*abrégé* est la réduction d'un ouvrage. — L'*extrait* se compose de quelques-unes de ses parties reproduites textuellement. — Le *sommaire* est un abrégé très-succinct ayant seulement pour but de faire connaître ce que contient l'ouvrage. — *Cette notice est un* abrégé *de l'important ouvrage du même auteur, et, si ce n'étaient les nombreux*

extraits *qu'il y a joints, on pourrait dire que ce petit volume n'est que le* sommaire *du grand ouvrage.*

A l'abri, à couvert. — On se met *à couvert* de tout ce qui peut nuire sans toucher. — *Une ombrelle met* à couvert *du soleil.* — *La fortune met* à couvert *de bien des inquiétudes.* — On se met *à l'abri* de ce qui peut atteindre, *de la pluie, des balles, des pierres.*

Impérieux, absolu. — L'homme *impérieux* commande avec orgueil, avec hauteur, et ne souffre pas d'opposition. — L'homme *absolu* ordonne avec calme et sang-froid, mais avec une assurance en sa propre autorité qui ne permet pas l'hésitation.

Académie, université. — L'*université* enseigne les sciences, les belles-lettres; l'*académie* les cultive, les perfectionne.

Accompagner, escorter. — On *accompagne* par politesse, par bienséance. — On *escorte* pour garantir la sûreté. — Nombreuse *compagnie*, forte *escorte.*

Acre, âpre. — Une chose est âcre quand elle est aigre, piquante par sa nature. — *Le tabac a une saveur* âcre. — *Apre* se dit d'un fruit qui n'est pas en parfaite maturité. — *Les pommes vertes sont* âpres. — *Le coing est toujours* âcre.

Acreté, acrimonie. — Le premier se dit des choses âcres, le second de l'inégalité de l'humeur. — *Ces groseilles ont de l'*âcreté. — *Il a mis une trop grande* acrimonie *dans cette querelle.*

Epithète, adjectif. — L'*adjectif* complète le

sens de la proposition. — L'*épithète* sert à l'agrément, à la force des discours. — L'*adjectif* appartient à la grammaire et à la logique. — L'*épithète* appartient à la poésie et à l'éloquence.

Louangeur, flatteur, adulateur, flagorneur. — Le *louangeur* loue pour louer, le *flatteur* pour plaire; l'*adulateur* met dans la flatterie de la fausseté, le *flagorneur* loue à chaque instant et avec maladresse.

Affectation, afféterie. — On a de l'*affectation* quand on exagère un sentiment, une pensée; on a de l'*afféterie* quand on minaude, quand on prend des poses, un ton affecté. L'*affectation* peut quelquefois s'allier avec ce qu'on appelle de l'esprit; l'*afféterie* est toujours une marque de petitesse d'esprit et de sottise.

Affliction, chagrin, peine, douleur. — Une peine de cœur est une *affliction*; une peine matérielle est un motif de *chagrin*. Le malheur d'autrui nous *peine*, et une perte irréparable entraîne une grande *douleur*; ainsi on est *affligé* de la maladie d'un père, la mort produit une vive *douleur*; la perte d'un procès cause du *chagrin*, et les inquiétudes d'une amie nous *peinent* vivement.

Affreux, horrible, effroyable, épouvantable. — Une chose *affreuse* inspire le dégoût; l'*horrible* excite l'aversion; l'*effroyable* fait peur; l'*épouvantable* cause l'étonnement, la terreur.

Agrandir, augmenter. — On *agrandit* un objet en augmentant son étendue, son volume; on l'*aug-*

mente en lui donnant plus d'importance, plus de développement. — *Cet homme a singulièrement* agrandi *sa maison depuis que sa fortune est* augmentée *de plus de moitié.*

Gracieux, agréable. — *Gracieux* se dit de ce qui flatte les sens ou l'amour-propre : une tournure *gracieuse; agréable* s'applique à ce qui convient au goût et à l'esprit : une humeur *agréable*, un enfant *agréable*.

Aimer mieux, aimer plus. — Le premier marque une préférence d'option; le second indique une préférence de choix et de goût.

Ancêtres, aïeux, pères. — *Le* siècle *de nos* pères *a touché au nôtre; nos* aïeux *les ont devancés, nos* ancêtres *sont plus reculés encore de nous.*

Détruire, anéantir. — Il peut rester des vestiges d'une chose *détruite;* une chose *anéantie* ne laisse plus de traces; elle rentre *dans le néant.*

Supposé, apocryphe. — Une chose *supposée* est fausse; un acte *apocryphe* n'est pas authentique, mais n'est pas nécessairement faux.

Étudier, apprendre. — *Étudier*, c'est travailler à s'instruire; *apprendre*, c'est tirer profit de son application à l'étude. — *J'étudie mes leçons afin de les* apprendre.

S'approprier, s'arroger, s'attribuer. — *S'approprier, prendre pour soi*, se dit particulièrement de tout ce qui peut constituer une propriété matérielle; *s'arroger* est aussi se rendre propre, mais avec hau-

teur, avec insolence; *s'attribuer* une chose, *se l'adjuger*, se dit des talents, de toutes les dispositions de l'âme ou de l'esprit. L'homme avide *s'approprie;* l'homme vain *s'arroge*; l'homme jaloux *s'attribue* une intention; on *s'arroge* des titres, on *s'approprie* un champ.

Armoiries, armes. — *Armoiries*, terme de blason, se dit de l'écusson ou attributs distinctifs des familles nobles; on peut le remplacer par le mot *armes* lorsqu'il s'agit de telles armoiries particulières. — *Il a fait sculpter ses* armes *au-dessus de l'entrée de son château*. — *Les* armes *de France*.

Parfum, aromate. — L'*aromate* est le corps qui contient le *parfum;* le *parfum* est la vapeur, l'odeur elle-même. Ainsi l'encens, lorsqu'on le place dans l'encensoir, est un *aromate*; mais sa fumée, et par conséquent son odeur, est *un parfum*. — Ce dernier mot peut s'employer pour *aromate*, tandis que celui-ci ne saurait jamais remplacer *parfum*.

Vue, aspect. — Le premier se dit de la personne qui voit; le second, de l'objet qui est en vue. — *De cette colline on a une magnifique* vue. — *L'*aspect *de ce paysage ravit, enchante*.

Sujétion, assujettissement. — Le premier exprime un état momentané; le second, un état continuel dérivant de la position elle-même. — *Cette maladie entraîne une ennuyeuse* sujétion. — *Les bienséances astreignent l'homme du monde à un* assujettissement *continuel*.

Astronomie. — Science qui s'occupe du cours et

du mouvement des astres. — **Astrologie.** — Science occulte qui prétend rattacher le cours de la vie humaine à l'influence des astres.

Matérialiste, athée, théiste. — L'*athée* prétend croire qu'il n'y a point de Dieu; — le *matérialiste* voit Dieu dans la matière, ou comme intelligente et active, ou comme identifiée à Dieu qui en est l'âme. Dans le premier cas il est *athée*, dans le second il est presque *théiste*.

Traction, attraction. — *Traction* se dit d'un mouvement imprimé par la tension d'une corde, etc... L'*attraction* est l'action exercée par un corps qui attire à lui sans intermédiaire. — L'attraction *du fer par l'aimant*, et au figuré : — L'attraction *de deux cœurs, de deux âmes*. — La traction *d'un bateau par des chevaux de hallage, — d'un chariot par des bœufs*.

Babillard, bavard. — Le *babillard* parle par légèreté; il dit des riens qui peuvent amuser et plaire. — Le *bavard* parle continuellement, avec prétention; il fatigue et déplaît toujours.

Hésiter, balancer. — *Hésiter* marque l'indécision. *Balancer* implique une idée de réflexion, de calcul. On *hésite* à entreprendre une chose pour laquelle on n'est pas bien décidé. — On *balance* sur la manière dont on s'y prendra pour entamer une affaire difficile.

Beau, joli. — Le *beau* est grand, noble, imposant, régulier. — Le *joli* est délicat, mignon, agréable. — Le

beau s'adresse à l'âme. — Le *joli* parle aux sens ; le *beau* étonne, entraîne ; le *joli* séduit, amuse.

Bissac, besace. — Bien que ces deux mots désignent le même objet, un sac de toile, cependant ils ont une signification bien tranchée. — Le *bissac* est porté par l'ouvrier, par le paysan, tandis que la *besace* ne se dit exclusivement qu'en parlant d'un mendiant. — *Ce paysan qui vient de vous vendre un* bissac *de marrons, en a rempli ce matin la* besace *d'un pauvre aveugle.*

Bevue, méprise, erreur. — La *bevue* provient d'un défaut de réflexion : — *En parlant ainsi, j'ai fait une* bévue. — La *méprise* est amenée par un défaut de connaissance : — *En prenant cet orge pour du froment, il a fait une singulière* méprise. — L'*erreur* vient d'un défaut d'attention : — *Recommencez cette addition, vous avez fait une* erreur.

Bonheur, chance. — Le *bonheur* se dit de tout événement avantageux. — La *chance* indique l'intervention visible de la Providence. — On a de la *chance* en tout, lorsque tous les événements tournent à bien autour de soi. — *Au jeu, la* chance *est favorable.* — *La* chance *tourne.* — Quelques personnes, surtout dans un certain monde parisien, font un abus de ce mot, et cette double expression : *Quelle* chance ! et *avoir* ou *n'avoir pas de* chance, est, par suite, devenue tellement triviale et vulgaire, qu'une personne qui se pique de bien parler ne saurait se la permettre, bien qu'elle soit rigoureusement française.

Cabane, hutte, chaumière. — « Le pauvre habite une *cabane*, il ne saurait guère y être heureux. — Le sauvage habite une *hutte*. — Le laboureur une *chaumière*. — Le bonheur y habite souvent avec lui. — L'insouciance animale réside dans la *hutte* du sauvage; la misère et la résignation se fixent dans la *cabane* du pauvre. » — On appelle encore *huttes* des cabanes provisoires élevées par les bergers dans les champs, ou par les pêcheurs sur les bords de la mer.

Candeur, naïveté, ingénuité. — « La *candeur* est pure comme la couleur blanche qui est son image; la *naïveté*, fille de la simple nature, est parente de la niaiserie; l'*ingénuité*, sœur de la brusque franchise, mais plus douce qu'elle, est plus indiscrète, parce qu'elle est plus innocente, elle est dans l'âme; la *naïveté* dans le ton et le style; la *candeur* dans l'une et les autres. — Un enfant a de la *candeur*; une jeune fille de l'*ingénuité*, le vieillard même peut être *naïf*. — L'*ingénuité*, la *naïveté*, peuvent se dire uniquement pour de l'effronterie.— « *La réponse est* naïve, *l'aveu est* ingénu, » dira-t-on d'un coupable qui ne rougit pas de ses fautes.

Carnassier, carnivore.— Le lion est *carnassier*, c'est-à-dire, il vit *exclusivement* de chair. — L'homme est *carnivore*, c'est-à-dire, il mange de la chair; mais il n'en fait pas son unique aliment.

Célébrité, gloire, illustration. — La *célébrité* s'obtient par tout acte remarquable, soit en bien, soit en mal. — Un assassin qui fait parler de lui devient

célèbre par ses crimes, tandis que la *gloire* et l'*illustration* ne peuvent être produites que par des actes et des sentiments nobles, généreux.

Charmille, charmoie. — La *charmille* est une allée ou un bosquet formé de charmes et soigneusement taillé. — Une *charmoie* est une partie de terrain plantée de charmes, une sorte de bois.

Ville, cité. — Une *ville* est une réunion de *maisons*, d'*habitants*. — Une *cité* est le peuple d'une contrée, habitant une ville et ses environs; elle a ses citoyens, ses priviléges, son administration.

Se fier, se confier. — On se *confie* dans ce qui concerne sa personne, sa santé. — On se *fie* en ce qui se rapporte à ses intérêts, à un secret. — *Je me* fie *à votre prudence.* — *Puisque vous voulez bien lui servir de guide, je vous* confie *mon fils.*

Caustique, satirique, mordant. — « L'homme naturellement *satirique* aperçoit les défauts, les ridicules; s'il se contente de piquer l'amour-propre, en les reprenant, il n'est que *caustique;* il est *mordant,* s'il enfonce le trait et fait une blessure à l'honneur. — L'esprit *satirique* se joue avec malice et gaieté; le *caustique* est taquin, il a de l'humeur; le *mordant* est méchant, il a de la haine. »

Proche, contigu. — Deux choses sont *contiguës*, quand elles se touchent; elles sont *proches*, quand un très-petit intervalle les sépare. — Deux chambres qui ont une porte de communication sont *contiguës.* —

Deux chambres, ouvrant l'une près de l'autre, sur le même palier, sont *proches*.

Continuité se dit de l'étendue. — **Continuation**, de la durée. — La *continuité* d'une allée. — La *continuation* d'une amitié, d'un travail.

Conviction, persuasion. — La *conviction* est l'effet de l'évidence ; on est *convaincu* par le raisonnement. — La *persuasion* est l'effet de pensées morales qui peuvent tromper; on se laisse persuader par l'éloquence. La *conviction* parle à l'esprit, la *persuasion* au cœur.

Correction, exactitude. — On dit la *correction* du style, du langage. — L'*exactitude* du récit, des détails. — L'une tombe sur les mots, les phrases ; l'autre, sur les faits et les choses.

Cosmogonie, cosmographie, cosmologie. — La première est la science de la formation de l'univers ; la seconde s'occupe de la terre dans ses parties ; enfin la troisième examine les résultats des faits, et tâche de découvrir les lois générales par lesquelles l'univers est gouverné.

Appréhension, crainte, peur. — L'*appréhension* est le commencement de la *crainte*. — La *crainte* devient de la *peur*. — L'air préoccupé d'un homme sujet à des accès de fureur nous donne de l'*appréhension*, sa parole brève et saccadée produit la *crainte*, à laquelle succède la *peur*, lorsque éclate sa violence.

Critique, censure. — La *critique* n'est pas tou-

jours de la *censure*. — On *censure* une chose mauvaise et répréhensible; on *critique* les meilleurs ouvrages.

Décence, bienséance, convenance. — Vous serez mis avec *décence* toutes les fois que vous serez vêtu modestement; avec *bienséance* lorsque vous vous laisserez guider par les exigences de votre position; avec *convenance* lorsque votre costume sera en harmonie avec la saison et les circonstances.

Délateur, dénonciateur. — Le premier réveille une idée plus basse plus vile que le second ; l'idée d'espionnerie. Le *dénonciateur*, en effet, se borne à manifester la connaissance d'un délit qu'il a pu connaître par hasard, tandis que le *délateur* dénonce après avoir cherché à découvrir.

Loger, demeurer. — On *loge* dans une maison, dans un hôtel; on *demeure* dans une ville, dans un village, dans une rue. — *Je* demeure *à Paris, et je* loge *à l'hôtel du Louvre.* — *Je* demeure *rue de Sèvres, je* loge *chez mon oncle.*

Infamant, diffamant, diffamatoire. — Une chose *infamante* attire le déshonneur. — Une chose *diffamante* provoque le mépris. — On appelle *diffamatoire* un discours qui nuit à la réputation d'autrui.

Dire, parler. — Il suffit de prononcer des paroles pour parler. Ainsi un petit enfant, un perroquet, *parlent*; on ne pourrait affirmer qu'ils *disent* quelque chose, attendu que le mot *dire* implique le raisonnement,

l'intelligence, l'idée. — « *Dieu est un être dont on* parle *sans en pouvoir rien* dire ! » (Saint Augustin.)

Discord, discorde. — La *discorde* est un état de trouble, de dissension. — Le *discord* rompt l'accord. — La *discorde* est en quelque sorte le résultat du *discord*.

Discrétion, réserve. — La *discrétion* parle ou agit avec prudence, dans la juste mesure de ce que permettent le tact et la délicatesse. — La *réserve* va plus loin, elle s'abstient.

Quotidien, journalier, diurne. — Ce qui est *diurne* revient chaque jour et en occupe toute la durée ; ce qui est *quotidien* revient chaque jour sans en occuper toute la durée ; ce qui est *journalier* se répète comme les jours, mais varie de même, et peut en occuper ou n'en pas occuper la durée. — On dit : *Le mouvement* diurne *de la terre.* — *La promenade* quotidienne *de ce vieux monsieur.* — *Les besoins* journaliers *de l'homme.*

Ébahi, ébaubi, émerveillé, stupéfait. — On est *ébahi*, quand l'étonnement et la stupeur donnent un air d'ignorance naïve. — On est *ébaubi*, lorsque cette surprise déconcerte et entraîne un sentiment de doute, d'indécision. — On est *émerveillé* par une surprise qui charme. — On est *stupéfait*, quand la surprise est tout à fait inattendue et rend immobile.

Esprit, raison, bon sens, jugement, entendement, conception, intelligence, génie. — L'*esprit* est fin et délicat; il saisit les rap-

ports plus ou moins éloignés entre les objets ordinaires; la *raison* est sage et modérée, elle ne sort point des règles; le *bon sens* est droit et sûr, il juge sainement des choses communes; le *jugement* est solide et clairvoyant, il fait discerner, distinguer; la *conception* est nette et prompte, elle épargne les explications, donne l'aptitude pour les sciences et les arts; l'*intelligence* est habile et pénétrante, prompte aux divers emplois; le *génie* est heureux et fécond : il saisit les rapports les plus éloignés entre les objets, particulièrement les plus grands.— *La bêtise est l'opposé de l'*esprit. —*La folie, de la* raison. — *La sottise, du* bon sens. — *L'étourderie, la légèreté, du* jugement. — *L'imbécilité, de l'*entendement. — *L'ineptie, de la* conception. — *L'incapacité, de l'*intelligence. — *La stupidité, du* génie.

Événement, accident, aventure. — On appelle *événement* chaque circonstance particulière de la vie journalière. — Un *accident* est un événement fâcheux. — Une *aventure* est ce qui arrive inopinément à une personne en bien ou en mal. — Une arrivée, un départ est un *événement*. — Une chute est un *accident*. — Enfin une rencontre de voleurs ou une entrevue inattendue, avec des amis que le hasard envoie près de vous, constitue une *aventure*.

Manufacture, fabrique. — Une *manufacture* implique une idée d'importance plus grande qu'une *fabrique*, et se dit surtout lorsqu'il est question de la fabrication d'objets d'un usage moins ordinaire, —

une *manufacture* de tapis, de glaces, — une *fabrique* de savon, de bas.

Famille, maison. — « La *famille* est plus de bourgeoisie, *maison* est plus de qualité. — On dit être d'*honnête famille* et de *bonne maison*. — *Les* familles *se font remarquer par les alliances, les* maisons *par les titres.* »

Famine, disette. — La *disette* est le manque d'aliments. — La *famine* est amenée par la disette. — *Après plusieurs années de* disette, *la* famine *devint telle qu'on vit, assure-t-on, des mères dévorer leurs enfants.*

Funeste est le propre, la suite du malheur, du vice, du crime. — **Fatal** est le résultat de ce qu'on appelle la destinée, c'est-à-dire, d'un événement sur lequel la volonté ou la conduite n'ont pas exercé d'action. — *Qui bannira de ma pensée la* fatale *journée où je le vis pour la première fois, et surtout les* funestes *entretiens qui suivirent ?*

Dédain, fierté. — Le *dédain* s'appuie sur le mépris, la *fierté* est produite par la conscience de sa propre valeur. On peut être *fier* et bienveillant, poli, tandis que le *dédain* ne saurait s'allier aux qualités.

Le foudre, la foudre. — La *foudre*, tout le monde le sait, est un trait électrique qui part d'une nuée et frappe la terre. — Par analogie, on appelle un *foudre* de guerre, mais en employant le masculin, un héros remarquable par l'impétuosité et la puissance de ses attaques. — *Foudre*, toujours au masculin, se dit aussi d'un

immense tonneau où l'on tient dans les grands celliers les vins et les spiritueux.

Frivole, futile. — Une chose *frivole* manque de solidité, d'utilité; une chose *futile*, de consistance. — « *L'homme* frivole *s'occupe sérieusement de petites choses, l'homme* futile *parle et agit inconsidérément.*

Garde et gardien. — Un *gardien* est un simple préposé à la conservation d'une chose. — Le *garde* conserve et administre. — *Cet homme a été nommé* garde *des bois de la couronne; son père est un des* gardiens *du Louvre.*

Historiographe, historien. — L'*historiographe* recherche les documents, prépare les matériaux; l'*historien* les met en œuvre.

Homme de sens, homme de bon sens. — L'*homme de sens* à un jugement droit, sensé, joint des connaissances qui lui permettent de raisonner. — L'*homme de bon sens* possède une rectitude naturelle qui lui permet de juger des événements ordinaires de la vie et de s'en tirer avec avantage.

Homme vrai, homme franc. — L'*homme vrai* est incapable d'altérer sa pensée. — L'*homme franc* va plus loin, il ne sait pas la dissimuler.

Être d'humeur indique un état habituel, une disposition naturelle. — **Être en humeur** présente l'idée d'un état présent, mais provisoire. — Cet homme *est en belle humeur*, c'est-à-dire, *en ce moment* son hu-

meur est bonne. — Cette jeune fille *est d'une humeur* douce et égale, tel est son caractère.

Ingrat envers, ingrat à. — On est *ingrat envers* les personnes, *ingrat envers* un bienfaiteur, *envers* un père. — *Une chose* est ingrate à *une autre*. — *Un terrain* ingrat à *la culture*. — *Un esprit* ingrat à *l'étude*.

Légèrement, avec légèreté. — Être vêtu *légèrement*, très-peu vêtu. — Agir *légèrement*, sans réflexion. — **A la légère**, ne se dit que dans le sens figuré et se prend en mauvaise part. Agir *à la légère*, — parler *à la légère*, inconsidérément.

Franc, loyal. — Bien que ces mots soient synonymes, on peut les employer réunis sans s'exposer à un pléonasme, attendu la nuance bien tranchée entre les idées qu'ils réveillent. *Franc* signifie *droit* et *ouvert*. — A ces qualités l'homme *loyal* ajoute la générosité, la confiance, la noblesse de caractère.

Maison, hôtel, palais, château. — La classe moyenne habite des *maisons*. — Les grands habitent des *hôtels*. — Les princes, des *palais*; enfin les habitations des gens riches, situées à la campagne, au milieu de leurs terres, portent le nom de *château*. Autrefois l'architecture seule établissait la différence; aujourd'hui on la base sur le rang et la fortune.

Mal parler réveille une idée de médisance. — *Mal parler* de quelqu'un, c'est donc en dire du mal. —

Parler mal dénote un manque d'instruction et d'éducation, c'est mal employer les expressions d'une langue, avoir une prononciation vicieuse.

Manœuvre, manouvrier. — Le premier est l'homme de peine qui sert un autre ouvrier : — *Le maçon ne travaille pas sans un* manœuvre. Le second se dit de tout homme de peine travaillant au compte d'un entrepreneur.

Néologie, néologisme. — La *néologie* désigne les termes nouveaux, leur invention, leur application. — Le *néologisme* est l'abus de la *néologie.*

Obéissance, soumission. — La première est une conséquence de la seconde. — Celle-ci est dans la volonté, l'autre dans l'action. — *Celui qui se* soumet *à Dieu* obéit *à sa volonté.*

Oisif, oiseux. — *Oisif*, c'est être inoccupé dans le moment dont il est question.—*Oiseux*, c'est être inoccupé, soit par habitude, soit par goût, soit par incapacité. — *Dans la morte saison, les ouvriers sont* oisifs. — *Les gens nonchalants mènent une existence* oiseuse.

Outil, instrument. — L'*outil* est une machine maniable, dont les arts simples se servent pour faire des travaux communs ; l'*instrument* est une machine ingénieuse, dont les arts plus relevés et les sciences se servent pour faire leurs opérations. — Les *outils* d'un menuisier, des *instruments* de mathématiques.

Pendant que, tandis que. — *Pendant que* désigne l'époque, — *tandis que* indique des rapports mo-

raux et fait sentir les contraires. « Pendant que *l'innocence dort, le crime veille,* tandis que *l'innocence dort en paix, le crime ne vit que dans le tourment.* »

Plein, rempli. — Le premier a rapport à la capacité du vaisseau; le second à ce que contient la capacité. — *Aux noces de Cana, les vases ayant été* remplis *d'eau, se trouvèrent* pleins *de vin.*

Poster, aposter. — Une troupe, une sentinelle, placée dans un lieu désigné, y est *postée.* — Des brigands en embuscade, des espions, sont *apostés.* Le premier se dit donc dans le cas d'un service honorable. — L'autre ne se prend qu'en mauvaise part.

Rancidité, rancissure. — La *rancidité* est la qualité des corps rances; la *rancissure* est l'effet éprouvé par le corps ranci. La *rancidité* est dans les principes qui vicient, la *rancissure* dans les parties viciées. — *On détruit la* rancidité, *on ôte la* rancissure.

Rébellion, révolte, insurrection, émeute, sédition. — Le premier marque la désobéissance et le soulèvement; — le second la défection et la perfidie. — L'*insurrection* a lieu lorsqu'un peuple esclave ou conquis se soulève contre le pouvoir qui le domine. — L'*émeute* est une *insurrection* momentanée d'un peuple irrité de quelque acte du gouvernement; elle est accompagnée de clameurs, de menaces, et l'autorité la domine aisément. — Mais, si un chef habile survient et lui imprime de l'unité et de l'ensem-

ble, elle prend le nom de *sédition* , et il est à craindre qu'elle ne se transforme en *révolte.*

Récolter, **recueillir**. — « *Récolter*, c'est *recueillir* suivant les procédés de l'économie rurale, tandis qu'on *recueille* des raretés, des suffrages, des nouvelles. — On *recueille* ce qui s'arrache, comme les fruits en général, les racines; on *récolte* ce qui se coupe, les blés, les foins. »

De sang-froid, de sens froid; de sang rassis, de sens rassis. — La première et la dernière de ces locutions sont les deux seules que l'on doive admettre, attendu que *sens froid* et *sang rassis* ne signifient rien, tandis qu'au contraire le *sang* s'échauffe et se calme selon les impressions qui agissent sur lui, et les *sens*, après avoir été vivement agités, rentrent dans leur assiette ordinaire.

Soi, lui, soi-même, lui-même. — *Lui* se place dans la proposition particulière.— Lorsqu'il s'agit d'une seule personne, *soi* se met dans la proposition générale; lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes, *lui-même* et *soi-même* n'ajoutent à *lui* et à *soi* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation. *Soi* et *soi-même* se disent quelquefois d'une personne déterminée, comme *lui* et *lui-même.* Ces derniers ne s'appliquent jamais qu'à une personne désignée. On dira également: un héros qui tire son lustre de *soi-même* ou de *lui-même.*—Lorsque vous dites qu'un héros emprunte de *lui* son lustre, vous ne désignez que

le fait propre à ce héros ; si vous dites qu'un héros emprunte de *soi* son lustre, vous indiquez un fait commun à tous les héros.

Tenture, **tapisserie**. — La *tenture* est un tissu tendu sur quelque chose. La *tapisserie* recouvre un objet. — La *tenture* s'appelle *tapisserie* quand elle est placée contre un mur.

Termes propres, **propres termes**. — Un *terme propre* est celui que l'usage et la grammaire ont consacré pour rendre exactement une idée. Les *propres termes* sont ceux qui ont été employés par les personnes dont on répète le discours. — « La justesse, dans le langage, demande qu'on emploie les *termes propres.* » La confiance, dans les citations, dépend de la fidélité à rapporter les *propres termes*.

Voilà je crois, ma chère enfant, toutes les remarques que j'avais à vous faire sur les locutions que vous devez éviter, et sur la différence de valeur entre des termes que quelques personnes confondent ou emploient à contre-sens ; il ne me reste, pour compléter cette partie de mon travail, qu'à ajouter ici le nom du cri particulier à chaque animal et celui de leurs parties communes.

PARTIES COMMUNES DES ANIMAUX.

On dit : — **La tête** d'un lion, — d'un cheval, — d'un veau, — d'un mouton, — d'un oiseau, — d'un poisson, — d'une mouche, — d'un serpent, — etc...

La hure d'un sanglier, — d'un brochet, — d'un saumon, — d'un loup.

La bouche d'un cheval, — d'un chameau,— d'un âne, — d'un mulet, — d'un bœuf,— d'un éléphant, et en général de tous les quadrupèdes qui ne sont pas carnivores.

La gueule d'un lion, — d'un tigre, — d'une panthère, — d'un chat, — d'un loup, — d'un chien, et de la plupart des animaux carnivores. — On dit encore **la gueule**, en parlant des poissons ou reptiles voraces; ainsi la gueule d'un brochet, — d'une carpe, — d'une lamproie, — d'un crocodile, — d'un lézard, — d'un serpent, — d'une vipère.

Le bec de tous les oiseaux et volatiles.

Le museau d'un renard, — d'une belette, — d'une fouine, — et de tous les animaux rongeurs.

Le mufle d'un cerf,— d'un taureau,— d'un bœuf, — d'un lion, — d'un tigre et d'un léopard.

Les défenses d'un sanglier et d'un éléphant.

Les bois d'un cerf.

La corne d'un rhinocéros.

Les os d'une baleine et d'une sèche.

Les arêtes de tous les poissons.

Le pied d'un cheval, — d'un bœuf, — d un veau, — d'un cerf, — d'un chameau, — d'un éléphant, — d'un mouton, — d'un cochon, — d'une chèvre, et de tous les animaux chez lesquels le pied se termine par de la corne.

La patte d'un chien, — d'un chat, — d'un lièvre, — d'un lapin, — d'un loup, — d'un lion, — d'un ours, — d'un singe, — d'un rat, — d'une grenouille, — d'un crapaud, — de tous les oiseaux qui ne sont pas des oiseaux de proie, et en général de tous les animaux chez lesquels cette partie n'est pas de corne.

Les serres se disent de la patte de tous les oiseaux de proie.

CRIS DES DIFFÉRENTS ANIMAUX.

L'aigle *trompette.*
L'alouette *grisolle, tirelire.*
L'âne *brait.*
Le buffle *beugle, souffle.*
La caille *margotte, carcaille.*
Le canard *nasille.*
Les chiens *aboient.*
Les petits chiens *jappent.*
La cigale *chante, craquette.*
Le cochon *grogne.*
La colombe et **le ramier** *gémissent.*
Le coq *chante, coqueline.*
Le corbeau *croasse.*
Le crocodile *lamente.*
Le dindon *glougloute.*
L'éléphant *barète.*

Le faon *râle.*

La grenouille *coasse.*

Le hibou *hue.*

L'hirondelle *gazouille.*

La huppe *pupulle.*

Le lapin, le renard, l'épervier, *glapissent.*

Le lion *rugit.*

Le milan *huit.*

Le moineau *pépie.*

La mouche, le bourdon, l'abeille, *bourdonnent.*

Le paon *braille, criaille.*

Le perroquet *cause.*

La pie *jacasse.*

Le pigeon *roucoule.*

La poule *glousse.*

Le petit poulet *piaule.*

Le rossignol *ramage.*

Le sanglier *gromelle.*

Le serpent, le merle et **le loriot** *sifflent.*

Le taureau, le bœuf, la vache, *beuglent, mugissent.*

Le tigre *rauque.*

VI

DU NÉOLOGISME.

Je ne terminerai pas cette partie de mes Conseils sans vous mettre en garde, ma chère enfant, contre un abus beaucoup trop fréquent et toujours dangereux; je veux parler de l'affectation à adopter et employer les mots nouveaux, affectation ridicule et trop souvent même fautive; car, parce qu'un écrivain se croit permis d'*inventer* un nouveau mot et de le publier à son de trompe, il n'en résulte pas du tout que les arbitres de la langue et le bon sens français lui donnent droit de nationalité et lui ouvrent les feuillets du dictionnaire.

« On s'est plaint dans tous les temps, dit l'auteur des *Remarques sur la langue française*, auquel nous avons déjà fait de si nombreux et si précieux emprunts, de l'abus de la *néologie*. Bien des personnes pensent que notre siècle, sous ce rapport, surpasse en fantaisie, en *libéralisme*, les époques antérieures. Il n'en est rien. Les écrivains *philosophico-politiques* par qui fut préparée la Révolution française ont porté sur cette matière l'indépendance jusqu'à la folie.

« Parmi les philologues, il en est qui désapprouvent d'une manière absolue toute création de mots. Les opinions absolues rencontrent rarement la vérité.

« D'autres, et ceux-ci obtiennent plus de créance dans le public, s'imaginent que tout vocable de fabrique nouvelle enrichit les langues, et que, par conséquent, on doit honneur et encouragement à cette industrie.

« Il faut s'entendre sur la valeur de ces présents. Que l'on jette une piastre dans le coffre-fort d'un homme, on l'enrichit à coup sûr; mais, si c'est un caillou qu'on y lance, le résultat est bien différent. Tous ces mots fabriqués ne sont pas d'or, et la plupart sont dus à des gens trop pauvres en fait de linguistique pour qu'ils puissent faire l'aumône à la langue de Corneille, de Pascal, de Bossuet, de Racine, de Chateaubriand et de Lamartine.

« Il est dangereux de donner son approbation aux néologues. Les idées nouvelles qu'ils prétendent ne pouvoir émettre avec les ressources ordinaires sont la plupart du temps des rêveries réchauffées. — Souvent aussi leur embarras provient de ce qu'ils ignorent leur métier, de ce qu'ils ne connaissent pas un assez grand nombre de vocables, et ne savent point exploiter ni grouper à propos ceux qui sont à leur disposition.

« La néologie, toutefois, ne peut être totalement proscrite sans inconséquence et sans qu'on se mette en contradiction avec les lois éternelles du mouvement qui régissent toutes les institutions humaines. Nous admettons quelques mots produits par des néologues modernes. La multitude les impose, et l'usage les consacre.

« Mais ce que nul n'a le droit d'oser, c'est de se con-

stituer néologue, c'est de présenter d'autorité des vocables à l'admiration du public, et de prétendre les lui faire agréer. — Le temps et la coutume sont ici juges souverains sans appel.

« A l'âge où la littérature française est aujourd'hui parvenue, il doit être possible à l'écrivain de peindre toutes les nuances de sa pensée sans sortir du vocabulaire consacré. Le langage qui convient au siècle présent, à ses institutions renouvelées, aux transformations de la littérature, doit être formé. Le nouveau régime est quadragénaire ; à cet âge on ne balbutie plus, on sait le nom des choses.

« On présumerait peut-être que depuis cent ans il n'a pas paru dans le domaine de la poésie, de l'histoire et de la philosophie, une idée que l'on n'aurait pu énoncer avec la langue de Pascal et de Boileau. Les peintres ne sentent pas le besoin de compliquer de plus en plus tous les tons de leur palette. Ce qui suffisait à Titien, à Rubens, à Rembrandt, à Claude Lorrain, nous paraît suffisant pour leurs héritiers. L'abus des petits moyens ne caractérise pas les grands artistes.

« Voltaire, l'écrivain national par excellence du siècle passé (le siècle *français* par excellence, en ce qui concerne le tour et le mode de l'expression de l'esprit), Voltaire a inventé quelques mots, assez mauvais pour la plupart. (Il n'en a survécu que le cinquième ou environ.) Croit-on que ces fantaisies ont beaucoup contribué à sa gloire? dira-t-on que cet artiste si adroit n'aurait pu

faire entendre tout ce qu'il a écrit sans l'aide de quinze à vingt vocables qu'il s'avise de composer?

« S'il en était ainsi, les auteurs les plus admirés, les plus grands penseurs, les maîtres les plus célèbres, seraient les néologues les plus féconds. L'expérience démontre au contraire que les talents de second ordre sont ceux qui cherchent le plus les termes nouveaux. »

Quant à prendre l'initiative pour propager les néologismes et leur donner cours dans le monde, laissez, ma chère enfant, ce soin aux femmes que les types des *Précieuses ridicules* de Molière n'ont point découragées de ce travers; et, s'il vous arrive de trouver dans vos lectures ou d'entendre dans la conversation un mot qui ne soit pas consacré par le dictionnaire, gardez-vous de le retenir pour votre usage.

J'ai cité les paragraphes qui précèdent, non-seulement pour vous renseigner sur la néologie, ses dangers et ses avantages, mais surtout pour vous mettre en état de raisonner en connaissance de cause lorsque cet important sujet sera agité devant vous, chose qui arrivera plus souvent peut-être que vous ne pensez, à une époque où le style prétentieux des romanciers et la lutte entre les *romantiques* et les *classiques* est encore si active, si passionnée.

Voici deux mots ou plutôt deux choses, ROMANTIQUE, CLASSIQUE, dont on fait un étrange abus, et qui ont besoin d'être aussi parfaitement définis que peuvent le permettre l'idéalité et l'extension qu'ils prennent selon la

disposition des esprits. J'ouvre le dictionnaire de Napoléon Landais, et je copie : — « CLASSIQUE, partisan du genre *classique*. — On entend encore par *classiques* les ouvrages de haute littérature conformes aux règles posées par les anciens et les auteurs mêmes de ces ouvrages : les œuvres de *Cicéron*, de *Virgile*, de *Démosthènes*, etc., sont des classiques ; *Boileau est un de nos premiers classiques*. Il se dit, depuis quelques années, des littérateurs qui cherchent à imiter les grands modèles, et spécialement les auteurs du siècle de Louis XIV, qui sont eux-mêmes imitateurs des anciens. — CLASSIQUE ou *ancien* est opposé à ROMANTIQUE ou *novateur;* les *classiques* et les *romantiques*. »

VII

DES PARADOXES.

Beaucoup de gens emploient fréquemment ce mot sans se rendre bien compte de sa signification : pour eux, *paradoxe* est synonyme de *mensonge*, *erreur*, tandis que, dans son vrai sens, il indique tout simplement une proposition contraire à l'opinion commune ; « c'est ainsi que les vérités les plus excellentes ont commencé par être des paradoxes. Le génie qui découvrit que la terre tourne a passé pour paradoxal ; notre foi religieuse est un paradoxe chez les peuples mahométans ou idolâtres. »

Toute idée paradoxale n'est donc pas nécessairement fausse; et la rejeter par le fait seul de son étrangeté apparente serait une injuste prévention, une faiblesse d'esprit ou un orgueilleux préjugé. Mais, de ce qu'il pourrait être imprudent de la repousser par rapport à sa singularité, il n'en résulte nullement que l'on doive l'adopter immédiatement, comme font quelques personnes qui s'imaginent se donner l'apparence d'un esprit profond en feignant de comprendre et de saisir à première vue les propositions les plus paradoxales. Un autre défaut consiste à lâcher la bride à une imagination exaltée en s'enthousiasmant pour tout ce qui sort des sentiers ordinaires, à admirer un paradoxe par le seul fait qu'il est en opposition plus directe et plus hardie avec l'opinion commune.

N'oubliez donc pas que, s'il « appartient à tout esprit audacieux de créer des paradoxes que le temps et la raison justifient ou réprouvent, » il est du devoir de tout esprit sérieux et vraiment éclairé de ne point se laisser éblouir par la manière brillante ou captieuse dont ils sont présentés et d'éviter de s'en faire le propagateur ou le défenseur.

Le paradoxe ne sied pas sur les lèvres d'une femme; créer ou soutenir une opinion nouvelle ne saurait s'accorder avec cette modestie et cette réserve qui constituent l'apanage le plus précieux de notre sexe. Une femme, je vous l'ai répété toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, ne saurait sans de graves inconvénients

viser à se faire remarquer; elle ne peut et ne doit prétendre ni à l'esprit, ni à la science, ni à l'originalité. Par ce motif déjà le paradoxe lui est interdit. De plus, il est rare qu'une femme possède un jugement assez sûr, une instruction assez développée et profonde, pour ne point être exposée à se laisser aisément égarer par la forme; ce n'est pas la vérité cachée qui lui plaît dans le paradoxe, c'est la bizarrerie de la pensée, l'élégance et la hardiesse de la forme; son jugement se fausse, son bon goût s'égare, et elle devient la propagatrice de l'erreur.

Le danger du paradoxe pour les vives imaginations est d'autant plus redoutable, que, de l'avis de nos bons écrivains, il est de nos jours en grand honneur. « On l'emploie comme un facile moyen de faire de l'esprit, d'être remarqué, et, en vérité, la manière dont on le construit demande peu d'imagination... on saisit une vérité bien solide, bien banale, la première venue, et on la renverse. Ainsi qu'on ait à se plaindre en été du mauvais temps :

— « Il faisait, s'écriera-t-on, une de ces froides nuits du mois de juin; » ou bien : « Le froid redouble chaque jour; nous approchons de l'été. »

— « La franchise n'existe plus. » (Paradoxe des hommes blasés.)

« La franchise n'exista jamais. » (Paradoxe des misanthropes.) Le paradoxe peint à grands traits son auteur.

« Nous citerons parmi les paradoxes à grand effet ce-

lui d'un romancier célèbre, sur l'amitié. « C'est un sentiment dont la nature n'a pas besoin, que le cœur a adopté par égoïsme, où l'âme est constamment lésée par l'esprit, » etc...

Pauvre amitié, dont les âmes les plus insensibles ont vanté les bienfaits, que deviens-tu sous cette plume si féconde cependant et qui, dans d'autres passages, a su si bien se contredire elle-même?

Parmi les paradoxes les plus absurdes, M. Francis Wey cite les suivants : — « J'ai lu quelque part, dit-il, — orgueilleux comme la modestie, — l'économie est la mère de tous les vices..... Du temps de Corneille, on désignait OEdipe sous le nom du *criminel innocent*. — De nos jours on a procréé toute une série de paradoxes au profit des assassins sensibles, des galériens vertueux et des sublimes voleurs de grandes routes. Il n'est sorte de folie que l'on n'ait imaginée pour réhabiliter l'infamie... »

Je n'ai pas besoin, j'espère, mon enfant, de vous prémunir contre cette tendance des conversations à la mode. Pour que le mal cesse d'être le mal et puisse recevoir cette sorte de glorification, il faut, comme la plupart des romanciers modernes, avoir abjuré le principe fondamental du Christianisme pour lui substituer le système impie et dégradant des sociétés orientale : la fatalité.

Mais revenons à notre citation : — « C'est avec des paradoxes qu'on gouverne les nations.

« Monarchie républicaine, — paradoxe.

« Le roi règne et ne gouverne pas, — paradoxe fort nuageux.

« Tous les hommes sont égaux entre eux, — paradoxe.

« L'insurrection est le plus saint des devoirs, — paradoxe.

« Une démocratie tempérée, — la démocratie pacifique, — paradoxe.

« ..... Ce mot se prend en mauvaise part quand il est jeté isolément et que l'on dit tout sèchement d'une proposition : C'est un paradoxe.

« ..... Les paradoxes dont l'unique objet, en prenant le contre-pied des vérités les plus simples, est d'abdiquer le sens commun, sont d'un méchant style et d'un goût pitoyable; c'est de la plaisanterie sans esprit... Ces fantaisies sans fin n'ont rien de fin, rien de spirituel; la méthode par laquelle on les obtient est trop niaise, trop vulgaire, pour que l'invention ait le moindre mérite... L'abus de ces façons de parler ôte peu à peu le sentiment de la valeur des expressions, et finit par constituer un jargon tout hérissé de singularités. Leur effet le plus commun est de faire passer la personne qui s'y adonne pour une imagination épuisée et pour un esprit sans justesse.»

Après vous avoir ainsi fait connaître tour à tour les avantages de certains paradoxes, et les dangers et le ridicule d'un bien plus grand nombre, je crois devoir vous prémunir contre tous ceux qui porteraient sur une matière religieuse quelconque.

Tous les moralistes qui se sont occupés de l'éducation, au dix-septième siècle surtout, se sont efforcés de nous mettre en garde contre toute nouveauté de ce genre; et il n'est pas, par exemple, une seule lettre de madame de Maintenon sur l'instruction religieuse où ce danger ne soit signalé.

Défiez-vous donc, mon enfant, de tout ce qui, dans la conduite et la conversation des personnes, soi-disant pieuses, porte le signe de l'exagération ou de la singularité. Certes, si le paradoxe est dangereux dans tout ce qui touche à la vie ordinaire, que doit-ce être quand il est question de la vie de l'âme!... Et de quel droit une femme, toujours ignorante en matière semblable, se croirait-elle autorisée à propager des nouveautés? Un des plus grands, des plus pieux et des plus savants prélats du dix-septième siècle, Fénelon, se laisse séduire par les paradoxes d'une femme enthousiaste et exaltée, et il tombe dans l'erreur..... Penseriez-vous avoir plus de tact, de science et de pénétration que lui?

VIII

DES CALEMBOURS.

Rien de plus fastidieux, de plus mauvais genre que le calembour; rien cependant de plus commun dans le monde que la manie de se croire tout au moins habile

à les comprendre et à les retenir. On sait, on dit soi-même que c'est de mauvais ton, et, à la première occasion, on se fait gloire de se départir de son propre jugement.

Le calembour est d'autant plus condamnable, que, reposant trop souvent sur l'emploi de mots à double sens, il facilite une liberté de langage que réprouvent non-seulement l'usage de la bonne compagnie, mais encore et surtout la délicatesse et la morale. Fuyez donc ce jeu dangereux de l'esprit; faites plus encore, laissez connaître votre opinion à cet égard, afin qu'en votre présence le respect l'arrête sur toutes les lèvres.

Cette manie du calembour dont je parlais tout à l'heure est d'autant plus étrange, que rien n'est plus rare, plus difficile que d'y réussir. Ainsi, à part quelques acteurs comiques et quelques vaudevillistes qui se sont fait dans ce genre une réputation légitime sans doute quant à l'esprit, mais basée sur une licence d'expression ou une vulgarité qui ne permet pas d'appeler leur habileté un art véritable, on ne compte guère dans les traditions du monde élégant qu'un seul homme qui ait excellé dans ce genre. J'ai nommé M. de Bièvre, et ce nom ne peut glisser si vite sous ma plume, qu'il ne me rappelle une anecdote et un mot charmant.

On raconte que Marie-Antoinette, charmée de tout ce qu'elle entendait dire de l'esprit de M. de Bièvre et désireuse d'en juger par elle-même, insista un jour auprès de lui pour obtenir un calembour sur sa royale personne.

M. de Bièvre arrête un instant un respectueux regard sur la reine, et s'inclinant profondément :

— Ah! madame, que vous dirai-je? l'univers est à vos pieds (l'uni vert : Marie-Antoinette portait ce jour-là des souliers verts).

Certes, quand le calembour se produit aussi naturellement et avec tant d'à-propos, de vérité et de convenance, qui pourrait le critiquer? mais, dans un salon, combien rencontre-t-on de M. de Bièvre?...

Le calembour, repoussé en apparence par la bonne compagnie, bien qu'il s'y présente plus souvent qu'il ne le devrait et qu'il n'y soit que trop favorablement accueilli, le calembour est surtout en grand honneur dans les classes moyennes de la société; c'est là que l'influence des femmes devrait surtout tâcher de l'extirper, car les effets qu'il y produit y sont désastreux. Il gâte le goût, insulte souvent à la morale et accoutume la jeunesse à recevoir et à conserver une foule d'impressions fâcheuses.

On l'a appelé avec une grande justesse d'expression l'*esprit des sots*. Pourquoi donc des gens de bon sens ont-ils la faiblesse d'en faire un de leurs amusements privilégiés?

Bien que je croie que toute personne délicate et difficile en fait de véritable esprit et de bon goût doit repousser le calembour, cependant je ne voudrais pas vous inspirer une répulsion déplacée. Aucun sentiment dans ce monde ne doit être entièrement exclusif, à moins qu'il

ne s'agisse d'une chose absolument mauvaise. Or, comme le calembour, malgré les dangers très-réels que je vous ai signalés, peut rester dans les bornes de la convenance, vous devriez, s'il amusait une réunion dont vous feriez partie, vous y prêter de bonne grâce et sans réserve affectée.

Les énigmes, les charades, pourraient à la rigueur entrer comme les calembours dans la catégorie des jeux de mots. Lorsqu'elles sont bien choisies, c'est un exercice de récréation convenable et gracieux, qui accoutume à réfléchir promptement et à exprimer avec clarté sa pensée.

Bien loin d'y voir un danger, je crois que c'est un des passe-temps les plus utiles et les plus agréables que vous puissiez vous procurer.

L'énigme, la charade apprise par cœur et récitée est d'ordinaire en vers, et l'on doit se montrer difficile sur la correction de la forme et sur l'exactitude des définitions; c'est alors plus qu'un jeu de l'esprit, c'est une petite œuvre littéraire à laquelle on ne doit accorder son attention et qu'il ne faut, par conséquent, retenir par cœur qu'à la condition expresse qu'elle le mérite à tous égards. Agir différemment, ce serait donner une triste idée de son bon goût.

Mais une énigme, une charade improvisée, et ce sont celles que je préfère et les seules qui devraient nous occuper ici, puisque les autres ne sauraient être classées dans notre travail comme partie inhérente de la conver-

sation, ne demandent pas autant de soins. Il suffit qu'elles soient posées en bon français, bien simplement et qu'elle ne s'écartent ni de ce qu'exige le bon sens ni de ce que réclament la politesse et la convenance.

IX

DES PROVERBES.

« Il est mieux, dit l'auteur des *Remarques sur la langue française*, d'user modérément des proverbes que de les rechercher; car ils donnent à l'auteur un ton sentencieux voisin de la pédanterie, s'ils se multiplient. Comme ils sont en général le produit de la raison froide et en quelque sorte l'algèbre des idées naturelles, ils refroidissent étrangement les périodes au milieu desquelles on les intercale; on fera bien, en conséquence, de s'en abstenir partout où l'on prétend émouvoir. On ne les placera ni dans la bouche d'un personnage aimable, parce que les gens dogmatiques déplaisent, ni dans les passages qui visent à la grâce ou à l'attrait, parce que la sécheresse de l'adage ou de l'axiome est incompatible avec l'attrayant et le gracieux.

« . . . . Un autre inconvénient du proverbe, c'est qu'il est trivial : les personnes bien élevées l'évitent, parce qu'il donne un ton tranchant, et qu'il est du bel air de se montrer conciliant et modeste. Rien ne

trahit mieux son petit monde que la manie de faire du beau à tout propos. Le proverbe, la sentence, moralisent avec un aplomb supérieur.

« . . . . Il est rare qu'à côté d'un proverbe il n'y en ait pas un autre diamétralement opposé qui le contredise et l'efface. Ils se prêtent à toutes les mauvaises passions, à toutes les insinuations perfides; ce sont des selles à tous chevaux, de vilaines armes, en un mot, bien qu'elles soient peu littéraires.

« Qu'un misérable accuse un innocent, en rapportant des bruits vagues : — *Je n'en crois rien,* ajoutera-t-il, *mais la voix du peuple est la voix de Dieu.*

« Si les inculpations sont trop excessives pour trouver créance : — On a fort exagéré, s'écriera l'hypocrite; toutefois, comme dit le proverbe, *il n'est pas de fumée sans feu,* et l'impression de la calomnie reste ineffaçable.

« Vous êtes accusé d'un crime dont vous êtes innocent; l'inculpation est si ridicule, que vous riez avec mépris : — On a bien raison de dire que *la vérité n'offense pas,* dit un habile.

« Si, au lieu de rire, vous avez pris la chose avec le courroux d'un cœur indigné : — *Il n'y a que la vérité qui offense,* eût dit le même habile.

« La forme de ces proverbes est presque toujours plate, et repose sur une image absurde, une idée fausse.

« . . . . Nombre de gens redisent après les Latins : — *On ne peut donner ce qu'on n'a pas.* Cependant

un médecin malade peut donner la santé qu'il n'a pas. — Un homme riche et malheureux peut donner à des indigents le bonheur qui le fuit. — On donne des consolations, tout en restant inconsolable ; — on cause des chagrins dont on est exempt. — Les exceptions sont innombrables ; cette maxime est loin d'être un axiome. »

Que de motifs, ma chère enfant, pour vous mettre en garde contre l'emploi des proverbes, dont beaucoup cependant sont réellement beaux et méritent la renommée qu'on leur a faite en les appelant la *sagesse des nations;* mais alors même il faut en éviter l'abus, et se souvenir que, quelque consolante et pure que puisse être la morale qui en découle, cette morale semblera toujours une banalité, par le fait seul qu'elle est exprimée par une forme vieillie et usée.

C'est donc plutôt pour justifier le bon sens et l'esprit de nos aïeux que pour votre usage propre que je vais chercher à expliquer le sens des proverbes les plus connus et à redresser les formes fautives de ceux que le langage populaire a altérés. Il est bon d'ailleurs, pour une jeune fille, de connaître les proverbes les plus usités, ne fût-ce que pour se rendre apte à un des plus jolis jeux d'esprit, qui consiste à improviser de petites scènes dialoguées, sortes d'énigmes en action, dont le mot, qui est un proverbe, ressort de l'action même du petit drame.

Faire une algarade. — Insulte bruyante et inattendue, par allusion aux incursions armées auxquelles

étaient sans cesse autrefois exposées les côtes de la Méditerranée de la part des corsaires *algériens*.

Écrire comme un ange. — Écrire à ravir, comme écrivait le seigneur *Angelo Vergèce*, un des plus habiles scribes du moyen âge.

Je suis pressé par mes anglais, par mes créanciers, est en usage depuis le temps où le roi Jean, étant prisonnier et ayant une forte rançon à payer pour sa liberté, força le Dauphin à lever un impôt extraordinaire sur le peuple.

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. — On croit généralement que ce proverbe implique une idée de bêtise attribuée aux habitants de la Champagne. — Erreur : le proverbe nous apprend tout au plus que parfois les agents du fisc sont des hommes d'esprit et d'imagination ; car je ne sais plus quel comte de Champagne ayant mis un impôt sur chaque troupeau de mouton comptant cent têtes, il arriva que tous les paysans, comme s'ils s'étaient entendus, réduisirent leur troupeau à quatre-vingt-dix-neuf bêtes. — Un receveur du fisc, fatigué de compter toujours de un à quatre-vingt-dix-neuf, sans arriver jamais au bienheureux chiffre cent, et par conséquent sans encaisser un seul denier, s'avisa de prétendre que le berger devait compter pour un, afin que quatre-vingt-dix-neuf moutons et lui complétassent les cent bêtes. — Le comte rit fort de l'invention, et confirma le calcul.

Ce n'est pas la mer à boire. — Chose qui peut être difficile, mais qui n'est pas impossible. — Un roi d'Éthiopie proposa, dit-on, à un roi d'Égypte la question suivante : *La mer à boire pourrait-elle être chose possible?* — Détournez tous les fleuves qui s'y rendent, répondit, d'après le conseil de Bias, le monarque égyptien, et je la boirai ensuite.

Mettre du foin dans ses bottes.—Prendre ses précautions d'avance, et s'enrichir par des moyens sinon malhonnêtes, du moins peu délicats.

Ressembler à l'âne de Buridan.—Avoir de puissants motifs pour se montrer indécis. — Voici l'origine de ce proverbe : — Buridan, recteur de l'université de Paris vers la fin du treizième siècle, supposant un âne également pressé par la soif et par la faim, et placé entre un seau d'eau et une mesure d'avoine, posait à son interlocuteur la question suivante : — Que fit l'âne? — Si on lui répondait : Je l'ignore, mais à coup sûr il ne sera pas assez sot pour ne boire ni ne manger, — Donc, reprenait le dialecticien, il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre; donc il a le libre arbitre.

Charbonnier est maître chez soi. — François I[er], séparé de sa suite dans l'ardeur de la chasse, et égaré dans la forêt de Fontainebleau, découvrit enfin une chaumière isolée, où il fut reçu avec une cordiale hospitalité. On l'engage à souper, et le monarque affamé accepte de grand cœur. La table rustique est dressée, le morceau de lard fume sur des choux appétissants;

le roi s'approche de la place qu'il occupe partout, du milieu de la table. — Pardon, lui dit son hôte, qui le prenait pour un seigneur de la suite ; pardon, mais c'est ma place : *charbonnier lui-même est maître chez soi.*

Faire des châteaux en Espagne. — Rêver des choses irréalisables, de même que le pèlerin au moyen âge, qui, comptant trouver en Espagne bon gîte comme dans le reste de l'Europe, dans des châteaux isolés, était grandement déçu en ne rencontrant que de pauvres auberges.

Au temps où la reine Berthe filait. — C'est-à-dire au bon vieux temps, au temps des mœurs patriarcales, lorsque les reines étaient des ménagères, et que la femme de Pépin, la mère de Charlemagne, était la plus habile et la plus infatigable fileuse du beau royaume de France.

Parler français comme une vache espagnole. — Ce proverbe nous semble absurde par suite de l'altération d'un mot. Il paraîtrait que l'on a dit primitivement : *Parler français comme un Basque ou Vasque espagnol.*

Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques. — Les Grecs n'ont jamais compté par calendes, division de temps qui n'a été en usage qu'à Rome. Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques, c'est donc le renvoyer à une époque qui n'existe pas et qui ne saurait exister. — Autant vaudrait dire : *La semaine des quatre jeudis* ou *le trente-six du mois.*

Vieux comme Hérode. — Quelques étymologistes pensent que l'on a d'abord dit vieux comme *Hérodote,* le plus ancien des historiens.

Coup de Jarnac. — Coup mortel et imprévu, presque coup de traître, en souvenir de celui que la Châtaigneraie reçut en duel du sire de Jarnac.

Lambiner. — C'est un lambin. En mémoire du style lent et diffus, des périodes inachevables de Denis Lambin, docteur du seizième siècle.

Les lis ne filent pas. — La couronne de France ne peut se poser sur la tête d'une femme.

L'appétit vient en mangeant. — Réponse du bon Amyot au roi, qui s'étonnait d'une nouvelle demande qu'il lui adressait peu après avoir obtenu une faveur qu'il avait prétendu devoir combler à jamais tous ses désirs.

Tomber de Charybde en Scylla. — Éviter un écueil pour en rencontrer un autre.

Traiter quelqu'un de Turc à Maure, avec rigueur, violence et brutalité. — Conduite des Turcs dans les États mauresques soumis à leur domination.

Femme qui beaucoup se mire peu file. — Ce proverbe n'a pas besoin de développement; autrefois, comme aujourd'hui, coquetterie et travail ne s'alliaient pas aisément.

Revenir à ses moutons. — Expression tirée

de la pièce de l'*Avocat Patelin*, et qui signifie revenir au sujet que l'on aime, que l'on connaît.

Passer la nuit blanche. — Nuit passée sans dormir, en mémoire de la veille qui précédait, chez les anciens, l'initiation à différents mystères, et au moyen âge la réception d'un chevalier, et qui s'appelait *nuit blanche*, parce que le candidat était revêtu d'une robe blanche.

Être hors de page, hors de dépendance. — Si on faisait ce proverbe de nos jours, on dirait hors d'école; l'institution des pages était, dans l'ancienne chevalerie, une sorte d'école pour la noblesse.

Bon comme le bon pain. — Ce dernier mot a besoin d'être expliqué. — C'est *bon Penn* qu'il faut comprendre. — *Penn*, fondateur de la secte des Quakers, était surtout remarquable par sa bonté, sa bienveillance; le peuple américain le bénissait, et, ne trouvant rien qui lui fût supérieur, le prit pour terme de comparaison et se servit de son nom pour signifier la plus haute expression de la bonté.

Comme à la cour du roi Pétaud. — C'EST UNE PÉTAUDIÈRE. — Les mendiants, réunis, au moyen âge, en une sorte de communauté, avaient un roi nommé le roi *Pétaud*, par corruption du latin *peto*, je demande. — On comprend que cette royauté soit demeurée synonyme de tout ce qu'il y a de bas et de mal famé.

Jouer à croix ou à pile. — Autrefois nos monnaies étaient marquées d'une *croix* d'un côté, et de

l'autre d'un *portail* ou pile. — En se servant d'une pièce de monnaie comme d'une sorte de dé à jouer, on énonçait naturellement croix ou pile; et maintenant que l'emblème a disparu, le nom est resté. — Par *croix* on entend le côté de la tête; *pile* indique le revers ou écusson.

Le quart d'heure de Rabelais. — Le moment où un homme doit payer une dépense qu'il a faite sans en avoir en poche le montant. — Par extension, tout moment d'embarras.

Tel maître, tel valet, ou **les bons maîtres font les bons serviteurs.** — Sage maxime que tout le monde devrait méditer.

A bon chat, bon rat. — Pour si habile que l'on soit, on peut trouver son maître.

Les bons comptes font les bons amis. — Excellente recette morale.

Tout ce qui reluit n'est pas or. — Heureux celui qui se souvient de ce proverbe et ne se laisse pas éblouir par de fausses apparences.

Ils s'entendent tous comme larrons en foire. — Tout le monde sait que, dans les fêtes et les nombreuses réunions, les exploiteurs s'entendent mieux entre eux pour voler et tromper que les honnêtes gens pour se garer et se défendre.

N'éveillez pas le chat qui dort. — Soyez prudent; si vous avez des ennemis, n'excitez ni leur haine ni leur colère.

C'est un Roger Bontemps. — Un homme joyeux, ami de la bonne chère et du plaisir. — Se dit en mémoire d'un chevalier de ce nom, célèbre au moyen âge par sa gaieté et ses aventures.

Être sur un grand pied dans le monde. — Pendant plusieurs siècles, les dimensions des souliers dits à la poulaine furent réglées par une loi somptuaire; plus on était élevé dans la hiérarchie sociale, plus il était permis d'en augmenter la dimension ; de là, *être sur un grand pied* signifia, être noble, riche et puissant. Les grands souliers ont disparu; un petit pied est même, dit-on, un des signes les plus caractéristiques de la distinction de race, et cependant le mot est resté...

Se chauffer à la cheminée du roi René. — Qui ne connaît l'histoire du bon René, qui ne chérit et ne vénère le souvenir du bon roi provençal, ami des arts et des lettres, tour à tour cultivateur, guerrier, poëte, musicien et peintre, et toujours le père et l'ami de ses sujets? On raconte qu'il se plaisait à venir sur le port de Marseille se chauffer aux doux rayons du soleil d'hiver. Les Provençaux ont voulu consacrer la mémoire de cette chère popularité en conservant aux beaux rayons de leur soleil le nom de *cheminée du roi René*, absolument comme les paysans de certaines provinces ont appelé de celui du *bon Henri* l'oseille sauvage que Dieu leur envoie sans culture, comme un présent du ciel.

Donner un soufflet à Ronsard. — Faire

une faute contre la langue, dont Ronsard était, avant Malherbe, l'oracle et le maître.

Un niais de Sologne. — Se dit d'un homme qui joue la simplicité et feint de ne pas comprendre ce qu'il entend très-bien, — habitude qui n'est pas seulement particulière aux habitants de la Sologne, mais qui appartient plus ou moins à tous les paysans du monde.

Un sybarite est un homme adonné à une vie molle et efféminée, en mémoire de ces fameux habitants de la ville de Sybaris que le pli d'une feuille de rose suffisait à empêcher de dormir.

Un Sycophante est un imposteur, un calomniateur.

Perdre la tramontane. — L'étoile polaire qui s'appelle *tramontane* servait, avant l'invention de la boussole, de guide aux marins. — *Perdre la tramontane* veut dire : perdre la tête, ne savoir que faire, comment agir.

Riche comme Crésus. — Comme le roi de Lydie qui portait ce nom et qui possédait d'immenses trésors.

C'est un vieux cerbère. — Un gardien vigilant, qui n'est jamais en défaut, par allusion au chien Cerbère, gardien des enfers mythologiques.

Crier haro, blâmer. — Dénoncer publiquement. — Provient de la formule d'accusation dans l'ancienne procédure normande, qui assignait l'accusé à paraître devant *Raoul* ou *Rol*.

Honni soit qui mal y pense. — Devise de l'ordre de la Jarretière, et qui est employée pour exprimer le danger d'interpréter malignement un événement simple et naturel en soi.

Les oreilles de Midas. — C'est-à-dire des oreilles d'âne semblables à celles que la colère d'Apollon donna, selon la Fable, à ce pauvre roi, pour le punir d'avoir trouvé les chants de Pan supérieurs aux siens.

Ressembler à une momie d'Égypte. — Demeurer aussi insensible et immobile que ces squelettes embaumés qui reposent depuis des milliers d'années sous les pyramides.

Avoir une voix de Stentor. — Se dit en mémoire de celle du guerrier de ce nom qui, au dire d'Homère, se faisait entendre par toute l'armée des Grecs. — Le peuple altère étrangement le sens de ce proverbe en disant *Centaure* pour *Stentor*.

Rossignol d'Arcadie, roussin d'Arcadie. — Manière de désigner un âne sans le nommer, comme les paysans font pour le porc, qu'ils croient nommer avec plus de convenance en l'appelant un *habillé de soie*. — Les prairies de l'Arcadie nourrissaient beaucoup d'ânes.

Travailler pour le roi de Prusse. — En pure perte.

Il a l'air de revenir de Pontoise. — Raconter avec mystère et presque niaisement. — Ce pro-

verbe a pris naissance lors de l'exil du parlement à Pontoise, sous Louis XV.

Avoir trouvé l'Eldorado, revenir de Californie, ce n'est pas le Pérou. — Ces proverbes nous conservent le souvenir des rêves enfantés par l'amour et le désir de l'or.

Avoir l'air d'un Ostrogoth. — L'air étrange, insociable. — Le mot Ostrogoth a personnifié toutes les tribus barbares qui envahirent l'empire romain au cinquième siècle, inspirant la répulsion et l'effroi aux populations civilisées.

Pauvre comme Job. Figure tirée de l'histoire sainte.

(1) **Bon cheval de trompette ne s'effraye point du bruit.** — Avec un peu de persévérance et d'énergie, on ne se laisse point arrêter par les obstacles.

Qui prend s'engage. — Ne recevez de présents que de vos proches ou de vos amis. — Une bagatelle acceptée peut engager, dans la suite, plus qu'on ne pense.

Il souvient toujours à Robin de ses flûtes. — On revient toujours au sujet qu'on a à cœur.

Il n'aime point le bruit, s'il ne le fait. — Que de gens blâment et critiquent dans autrui des défauts qu'ils approuvent en eux-mêmes!

(1) Les proverbes qui suivent, jusqu'à la page 157, *L'occasion fait le larron*, ont été traités par madame de Maintenon sous forme de dialogues.

Entre deux vertes, une mûre. — Une jeune personne sage et sensée aperçoit bien vite si elle est entre deux étourdies, et sait aussi poliment leur faire connaître ses sentiments que conserver sa propre manière de voir.

Il ne voit pas plus loin que son nez.— Il n'a pas l'esprit d'initiative; il se borne à faire juste ce qu'on demande, sans aller au delà.

A brebis tondue Dieu ménage le vent. — La Providence ménage l'épreuve ou le bonheur à nos forces et à nos besoins.

Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle casse. — Ne vous fiez pas au bonheur avec lequel vous avez pu échapper à un danger, pour vous y exposer de nouveau. — Ménagez vos forces.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. — C'est sur leur réputation surtout qu'on juge les femmes.

L'eau qui coule vaut mieux que celle qui croupit. — Il faut se défier des caractères en dessous.

Si chacun faisait son métier, les moutons seraient mieux gardés. — Occupons-nous de ce qui nous concerne, sans nous immiscer dans les affaires d'autrui.

A méchant trompeur, trompeur et demi. — La Providence permet presque toujours que les trompeurs finissent par être trompés à leur tour.

Qui se fait brebis, le loup le mange. — La douceur est la première des qualités essentielles au bonheur de la femme; mais il ne faut pas qu'elle dégénère en faiblesse et qu'elle porte atteinte au sentiment de la dignité et du devoir.

On ne perd rien pour attendre. — Une des premières conditions de la félicité intérieure est la patience; car, pour citer un autre proverbe : — **Tout vient à propos à qui sait attendre.**

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. — Bien que ce proverbe fût plus vrai peut-être s'il disait : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai l'opinion que le monde doit avoir de toi*, néanmoins il est rare que l'on ne choisisse pas sa société selon les tendances de son esprit et de son caractère, et que l'on ne mérite soi-même le blâme, lorsqu'on est porté par sympathie vers des personnes de mœurs légères et de conduite coupable.

La familiarité engendre le mépris. — La dignité n'est pas de l'orgueil, elle est souvent, au contraire, un devoir d'état. — Dans tous les cas, la familiarité est de mauvais ton.

Il n'y a pas de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poêle. — Il est plus avantageux souvent d'obéir que de commander.

En forgeant on devient forgeron. — Le travail, la persévérance, l'application : voilà la clef de toute science, de tout succès.

Fermer la porte de l'écurie quand les

chevaux sont pris. — Prendre une mesure aprè coup. quand il n'est plus temps.

La tricherie en revient toujours à son maître. — La tromperie est une arme à deux tranchants qui blesse et celui qui s'en sert et celui contre qui il la dirige.

Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre. — Tout ce qui nous appartient ne prend en quelque sorte de valeur que de nous-mêmes, de nos efforts, de notre travail.

Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. — L'homme est libre de ses pensées, de sa volonté ; mais il l'est rarement de ses actions, et doit subir toutes les conséquences, ou plutôt toutes les exigences de sa position.

Il n'est rien de si orgueilleux qu'un gueux bien vêtu. — C'est l'histoire de la fable Des plumes du paon. — On se laisse d'autant plus éblouir par le luxe, qu'on est peu accoutumé à en jouir.

Qui compte sans son hôte, compte deux fois. — Projeter sans réfléchir ou sans consulter ceux sous la dépendance desquels on est placé, c'est s'exposer à une foule de mécomptes, puisque un projet fait avec toutes les garanties de réussite est encore incertain, *car, si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose.*

Qui trop embrasse mal étreint. — Vouloir faire au-dessus de ses forces, de son pouvoir, c'est se mettre hors d'état de rien faire qui vaille.

L'occasion fait le larron. — Que de gens honnêtes eussent failli, si l'occasion se fût offerte à eux, et, par contre-coup, que de natures bonnes, mais faibles et imprudentes, ont été entraînées dans l'abîme pour s'être exposées au danger, malgré l'avertissement de l'Esprit saint : *Celui qui cherchera le péril périra !*

C'est un pied plat. — Se disait autrefois d'un homme sans naissance, et est aujourd'hui synonyme de mauvaise éducation et de trivialité.

On donne pour origine à ce proverbe l'usage où étaient autrefois les gens de qualité de porter des souliers à talon, distinction interdite au peuple et même à la bourgeoisie. Mais M. de Sénancourt fait remonter beaucoup plus haut, sinon le mot lui-même, du moins son origine, et lui donne pour étymologie une cause plus rationnelle que le plus ou moins d'épaisseur d'un talon.

« Puisque les Gaulois ont été soumis aux Romains, dit-il, c'est qu'ils étaient faits pour servir; puisque les Francs ont envahi les Gaules, c'est qu'ils étaient nés pour vaincre : conclusion frappante. Or, les Galles ou Welches avaient les pieds fort plats, les Francs les avaient fort élevés. Les Francs méprisèrent tous ces pieds plats, ces vaincus, ces serfs, ces cultivateurs; et maintenant que les descendants des Francs sont très-exposés à obéir aux enfants des Gaulois, un pied plat est encore un homme fait pour servir.

« Je ne me rappelle point où je lisais dernièrement qu'il n'y avait pas en France une famille qui puisse

prétendre avec quelque fondement descendre de cette horde du Nord qui prit un pays déjà pris et que ses maîtres ne savaient comment garder; mais ces origines qui échappent à l'œil par excellence, à la science héraldique, se trouvent prouvées par le fait. Dans la foule la plus confuse on distinguera facilement les petits neveux des Scythes et tous les pieds plats reconnaîtront leurs maîtres. Je ne me souviens pas des formes plus ou moins nobles de votre pied, mais je vous avertis que le mien est celui des conquérants : c'est à vous de voir si vous pouvez conserver avec moi le ton familier. »

Une querelle d'Allemand. — Les auteurs qui se sont occupés de l'étude des origines des proverves sont loin d'être d'accord sur celui-ci. Les uns veulent y voir une allusion aux habitudes bruyantes et querelleuses des universités allemandes; d'autres y veulent trouver un souvenir de l'organisation politique et sociale de la vieille Allemagne, alors que, sous les empereurs, elle se divisait en plus de trois cents gouvernements et devenait par ce fait le théâtre de luttes, de rivalités et de querelles constantes.

Mais, dit un spirituel auteur, en parlant justement de ce proverbe, « les proverbes qui font des allusions ou des comparaisons sont de ceux dont il faut le plus se défier. En tombant dans de certaines oreilles, ils portent beaucoup plus que nous ne le pensons et peuvent nous compromettre. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. — A l'époque où le duel était puni de mort, un

officier français fut obligé, pour échapper à la rigueur des lois, de se réfugier à Berlin. L'ambassadeur de France le recommanda au roi en le priant de lui donner un emploi dans son armée. Le grand Frédéric voulut savoir de la bouche même de cet officier dans quelles circonstances il avait tué son adversaire. — Sire, lui dit-il, je causais avec un camarade; nous n'étions pas d'accord, et, dans la chaleur de la discussion, je lui dis qu'il n'avait pas *plus de raison qu'un Suisse*. Un officier suisse qui se trouvait là par hasard se tint pour offensé, il me chercha *une querelle d'Allemand*, et... — Décidément, monsieur, interrompit le roi, vous n'êtes pas heureux en proverbe. »

Le même auteur rapporte une autre opinion au sujet de l'origine de ce proverbe. « On trouve, dit-il, dans la *Revue historique de la noblesse* le trait suivant. — Durant les treizième et quatorzième siècles, la région montagneuse qui s'élève entre le Drac et l'Isère, vers la jonction de ces deux torrents, était presque en totalité le domaine d'une immense famille de seigneurs qui portaient tous le nom de Alleman, Vizille, Scheliennes, Uriage, Valnaveys, et les forêts de pins de Champerousse et de Chalanches, et les cimes glacées de la Belledonne, étaient, de ce côté, les points principaux de leur domination : à eux encore appartenaient une partie de l'Oisans valbonnais, la rive droite de la Grèze, des châteaux sur toutes les grandes rivières qui se précipitent des hautes Alpes. Jamais souche féodale ne produisit plus de ra-

meaux, et nulle part les membres d'une même famille ne se groupèrent autour de leur chef avec un soin plus jaloux. Tandis que dans la plupart des maisons nobiliaires la discorde, ou au moins l'indifférence, séparait les cadets des aînés, une tradition de famille, peut-être une association secrète et jurée de père en fils, retenait les Alleman dans l'affection mutuelle et dans la concorde. Les premiers-nés, nourris dans les armées, perpétuaient la famille et défendaient le patrimoine ; les plus jeunes, voués à la cléricature, peuplaient les presbytères et les prieurés du pays, dans le commerce et sous la protection de leurs frères. Entre tous égalité parfaite. Ils se mariaient entre eux, jugeaient entre eux leurs différends, et, en toute circonstance, se prêtaient les uns aux autres un infaillible appui. Malheur à l'imprudent voisin qui eût troublé, dans son héritage ou dans son honneur, le plus humble des Alleman ! Sur la plainte de l'offensé, un conseil de famille était réuni, la guerre votée par acclamation, et l'on voyait bientôt déboucher dans la plaine de Grenoble les bandes armées que guidaient au château de l'oppresseur les bannières d'Uriage et de Valbonnais. »

La certitude d'être ainsi soutenu devait assurément rendre ces fiers seigneurs d'autant plus irascibles, et il est permis de supposer qu'au moindre prétexte, à la plus légère occasion, ils n'hésitaient pas à chercher à leurs voisins une prompte querelle, en un mot une querelle... d'Alleman.

Mon siége est fait. — Ce proverbe par lequel on répond à un conseil ou à un renseignement qui arrive après coup est conservé dans la conversation en mémoire d'une réponse célèbre de l'abbé Vertot. Plus écrivain qu'érudit, Vertot avait entrepris de raconter le siége de Malte sans trop se préoccuper des détails historiques. On lui proposa des documents authentiques, il accepta ; mais, quand ils arrivèrent, le livre était fini; Vertot, qui n'avait pas envie de le recommencer, répondit : « *Mon siége est fait.* »

Ferrer la mule. — Faire des profits illicites. — Les servantes appellent *l'anse du panier* les profits qu'elles font à *ferrer la mule.* — On appelle parmi les valets *l'anse du panier* les *ferrements de la mule,* les vols qu'ils font à leurs maîtres sur les denrées qu'ils achètent au marché.

Deux origines sont assignées à ce proverbe. Certains auteurs le font remonter à Vespasien. Ils s'appuient sur l'aventure que Suétone raconte en ces termes : — « Ayant vu dans ses voyages son muletier s'arrêter brusquement pour faire *ferrer ses mules,* et le soupçonnant d'avoir voulu donner ainsi à un plaideur dont ils avaient fait la rencontre le temps de lui parler affaire, Vespasien lui demanda combien il avait reçu pour les fers et il se fit payer une partie de la somme. »

L'autre opinion ne fait remonter ce proverbe qu'à l'époque de notre histoire où les conseillers du parlement de Paris avaient coutume de se servir de mules

pour se rendre aux séances. — Les valets, disent-ils, chargés de garder les mules, avaient coutume d'abréger l'ennui de leur longue attente et les intempéries des saisons par le vin et le jeu. Or leurs gages n'eussent pu y suffire, s'ils n'avaient imaginé de lever un impôt sur leurs maîtres, en leur comptant pour leur mule autant de ferrements imaginaires que possible.

Cette dernière origine nous semble plus en harmonie que la première avec le sens actuel du proverbe.

Fier comme Artaban. — L'auteur raconte qu'Artaban V, roi des Parthes et dernier descendant d'Arsace, ayant vaincu les Romains dans une grande bataille et les ayant forcés à lui demander une paix humiliante, se sentit si fier de son triomphe, qu'il se fit décerner par son armée le titre de grand roi, et fit ajouter un double diadème à sa couronne. Tous ses actes, dès lors, furent marqués au coin d'un orgueil si absolu, que son souvenir, effaçant celui de ces puissants despotes de l'Orient si célèbres avant lui, est demeuré dans le souvenir des peuples comme synonyme de fierté insoutenable.

Fier comme un Écossais. — Bien que comme tous les peuples montagnards les Écossais soient fiers et belliqueux, ce n'est pas seulement leur légitime orgueil national auquel il est fait allusion ici. — En disant *fier comme un Écossais*, on entend rappeler ces archers de la garde écossaise fondée par Louis XI et si célèbres sous ses successeurs par leur dévouement, leur

fidélité et le juste orgueil que leur inspirait la pensée qu'ils étaient la plus ancienne des quatre compagnies qui formaient la garde de nos rois.

Manger de la vache enragée. — Dans tous les pays civilisés des ordonnances de police prohibent la vente comme aliment de la chair des animaux morts d'épizootie ou qui ont été mordus par un chien enragé; partout aussi le pauvre, habituellement privé de l'usage de la viande et avide de s'en délecter à tout prix, méprise ces sages règlements, et, au risque de compromettre sa santé, achète et mange tout ce qu'on veut bien lui vendre sous ce nom, pourvu que ce soit à bon marché. De là, pour signifier mal nourri, forcé de vivre de privation, on a dit : *manger de la vache enragée.*

Mais ce proverbe se dit encore et plus souvent par extension des épreuves de tout genre qui, dans le cours de la vie, doivent fortifier l'esprit ou grandir le courage. « Oh! tendres mères, ajoute une des femmes les plus spirituelles de notre époque; défiez-vous des méthodes faciles; les méthodes faciles font les cerveaux paresseux, les cerveaux paresseux font les sots; aimez vos enfants, accablez-les de caresses, gâtez-les, donnez-leur mille jouissances, mais ne supprimez point pour eux les difficultés de la vie; surveillez-les beaucoup, ne les aidez pas trop, empêchez-les de se casser le cou, mais laissez-les se casser la tête contre les obstacles de l'étude; laissez-les se tourmenter, se décourager, se tromper, s'interroger, se juger, se tromper encore, s'exercer enfin;

épargnez-leur tous les chagrins du cœur, si vous le voulez, si vous le pouvez, mais ne leur épargnez jamais les angoisses de l'intelligence; bourrez-les de friandises, de gâteaux, de dragées, de confitures, mais ne supprimez jamais de leur ordinaire ce mets généreux qui donne la force et le courage, ce plat merveilleux qui change les ingénus en Ulysses et les poltrons en Achilles, cette ambroisie amère qui fait les demi-dieux, cet aliment suprême dont se nourrissent, dès l'enfance, les grands industriels, les grands guerriers et les grands génies : *la vache enragée.*

« Si vous consultiez l'histoire gastronomique des hommes célèbres de notre époque,... vous seriez étonnés de la consommation effrayante que ces illustres personnages ont faite de ce bétail privilégié. Un vieux professeur disait qu'un homme qui n'avait point mangé de la vache enragée n'était qu'une pouille mouillée. L'image est un peu tourmentée : un homme qui ne sera jamais qu'une poule parce qu'il n'a pas mangé de la vache, c'est assez mauvais comme style, mais comme pensée, c'est bien profond.

« Servez donc souvent ce méchant plat sur la table de la famille, ou, si quelqu'un vient l'y poser malgré vous, ayez du moins le courage de ne pas le faire emporter. »

Faire la mouche du coche. — Ce proverbe qui signifie faire l'empressé, l'officieux, se mêler de tout et à tout, et s'attribuer ensuite le mérite d'un succès auquel on n'a contribué en rien, tire son origine d'une

des fables de la Fontaine intitulée le *Coche et la mouche*. A défaut de pouvoir la citer ici tout entière, en voici du moins la morale :

« Ainsi certaines gens faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires,
Et font partout les nécessaires,
Et partout importuns devraient être chassés. »

Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir. — Allusion à la rivalité incessante entre Miltiade et Thémistocle; rivalité si violente chez ce dernier, qu'elle le faisait soupirer au milieu des gloires, des triomphes et des pompes de la faveur populaire. Un ami l'interroge sur cette tristesse : — *Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir*, s'écrie-t-il en tressaillant.

Entre chien et loup. — On appelle ainsi le moment où le jour finit et où cependant il ne fait pas encore entièrement nuit; c'est l'heure du crépuscule. L'origine de ce dicton n'est pas clairement établie; on suppose qu'il fait allusion à la ressemblance qui existe entre le chien et le loup, et qui permet au déclin du jour et dans l'ombre de les confondre.

C'est l'anneau de Polycrate. Se dit en parlant d'un bonheur qui effraye, parce qu'il est trop persévérant pour ce pauvre monde que ne saurait habiter une félicité parfaite. Voici le fait qui lui sert d'origine :

« L'île de Samos, qui fut la plus puissante des îles Ioniennes et qui eut la gloire d'être la patrie de Pytha-

gore, était gouvernée, cinq siècles et demi avant l'ère chrétienne, par un roi absolu qui s'était emparé du pouvoir après avoir fait mourir ses deux frères, et qui a pris place dans l'histoire sous le nom du tyran Polycrate. Tout ce qu'il avait tenté pour soumettre son peuple, résister à ses ennemis et satisfaire sa passion, lui avait réussi. Non moins heureux dans ses conquêtes, il s'était rendu maître de plusieurs îles de la mer Égée et même des villes de la côte d'Asie. Enfin il était parvenu à faire fleurir les arts, les sciences et le commerce, et jamais prospérité ne fut plus grande que celle des onze années de sa domination. Le roi d'Égypte Amasis, son ami et son allié, effrayé d'un pareil bonheur, lui écrivit en ces termes : — « Vos prospérités m'épouvantent; je souhaite à ceux que j'aime un mélange de biens et de maux, car une divinité jalouse ne permet pas qu'un mortel, quel qu'il soit, jouisse d'une félicité inaltérable. Ménagez-vous donc des peines et des revers pour les opposer aux faveurs constantes de la fortune. » — L'avis parut bon à Polycrate, et, pour aller au-devant de la fortune adverse, il jeta dans la mer un anneau d'un très-grand prix. Mais le destin n'accepta pas ce sacrifice; il lui renvoya son anneau dans le ventre d'un poisson qu'on lui servit quelques jours après.

« Au lieu de conclure de cet événement que des épreuves plus cruelles lui étaient réservées, Polycrate pensa sans doute que le malheur ne voulait pas de lui, car il ne conçut aucune défiance lorsque Oraète, le gouver-

neur de Sardes, l'attira chez lui. Il s'était laissé séduire par la promesse que lui avait fait Oraète de lui donner une partie de ses trésors, pourvu qu'il le soutînt contre le roi des Perses. A peine fut-il arrivé, qu'on le fit mettre en croix. » — Et depuis ce jour son souvenir et celui de son offrande inutile ont servi de confirmation à cet autre proverbe : *Le bonheur n'est pas de ce monde.*

Adam, Ève. — J'emprunte cet article tout entier à un spirituel auteur, que j'ai cité plusieurs fois déjà dans cette partie de mon ouvrage destinée à la signification et à l'origine des proverbes. — « Un hébraïsant de nos amis nous a dit et expliqué la signification de quelques noms bibliques : ainsi, *Abraham* veut dire père ou force des nations ; — *Sara*, princesse, maîtresse ; —*Noé*, repos, loisir ; — *Isaac*, le rire ou l'enfant des ris ; — *Benjamin*, fils de ma droite ; — *Rébecca*, patiente, complaisante (1) ; — *Rachel*, brebis ; — *Débora*, abeille ; — *Jonas*, la colombe ; — *Zacharie*, mémoire de Dieu ; — *Malachie*, ange du Seigneur ; — *Isaïe*, salut de Dieu ; — *Jérémie*, élu et glorifié par Dieu ; — *Ézéchiel*, force de Dieu ; — *Daniel*, jugement de Dieu ; — *Séraphins*, consumés par le feu ; — *Uriel*, Dieu est ma lumière — *Éliézer*, Dieu est mon appui ; — *Salomon*, pacifique ; — *Melchisédech*, juste ; — *Agar*, étrangère ; — *Lia*, la-

(1) Par quelle étrange altération de ce sens et du caractère si bien dépeint dans l'histoire sainte de Rébecca, dit-on, dans quelques pays, pour exprimer une femme revêche, de mauvaise humeur : C'est une Rébecca ?

borieuse; — *Thamar*, palme; — *Ruth*, empressée; — *Noémie*, ma belle; — *Michée*, quel est celui-ci ? etc...

« Sans savoir un mot d'hébreu, nous connaissions déjà quelques-unes de ces significations. Nous savions surtout, avec le commun des mortels, que *Adam* veut dire *tiré de la terre*, et *Ève* la *vie* ou la *source de la vie;* mais nous ne connaissions pas l'étymologie de ces deux noms d'après le Brigant, et nous nous faisons un plaisir de la rapporter telle qu'elle a été citée dans le *Magasin pittoresque*. Le Brigant, l'un des celtomanes qui prétendent que le bas-breton était la langue primitive, la langue d'Adam, dit sérieusement que le premier homme, ayant failli s'étrangler avec le fruit défendu, s'était écrié : *A tam!* (mot bas-breton signifiant gros morceau), et que la première femme lui avait dit : *Ev!* (bois). Le Brigant assure que telle est l'origine de leurs noms. »

Échanger des œufs de Pâques. — Échanger des félicitations, des souhaits de bonheur. Un usage qui a survécu à beaucoup d'autres consiste à échanger, à Pâques, des œufs de toutes couleurs, on pourrait dire de toute espèce, depuis que l'art du confiseur et du cartonnier se sont emparés de cette coutume pour créer, sous ce nom, une foule de jolies merveilles. — Quelques détails sur ce touchant échange ne vous paraîtront pas, je l'espère, une digression inutile.

Dès le commencement du Carême, les œufs de Pâques envahissent tout; impossible de faire un pas dans les rues sans que les étalages de nos magasins ne nous les

présentent sous tous les aspects, sauf cependant sous leur forme naturelle, car l'œuf de Pâques de nos bons aïeux a dû s'effacer partout devant les brillantes et magnifiques imitations de nos confiseurs. Devant ce luxe de bonbons et surtout de jolies surprises que cachent les frêles enveloppes sucrées, qui oserait songer aux œufs simplement dorés, que les grands, les rois eux-mêmes, distribuaient autrefois à leurs courtisans?... La plus pauvre petite fille aujourd'hui les recevrait avec dédain, et cependant alors ils avaient une valeur réelle, puisqu'ils étaient un symbole, puisqu'ils exprimaient une pensée religieuse, tandis que maintenant... Mais ce n'est point le procès de ces beaux œufs que je prétends faire ici ; le but de cet article est tout simplement de montrer l'origine et les motifs de l'antique usage des œufs de Pâques.

Autrefois l'abstinence du Carême ne s'étendait pas seulement à la viande, au gibier et à la volaille, mais aussi au beurre, au lait et aux œufs, qui, provenant des animaux, rentraient dans la prohibition (1).

« Or, on comprend qu'à une époque où le peuple était pauvre, et où le riche n'avait pas toutes les ressources gastronomiques de notre siècle, c'était une grande privation de ne pouvoir consommer des œufs, privation

(1) En 1555 seulement le Pape Jules III accorda une dispense qui permit de compter les œufs au nombre des aliments maigres. Mais cette dispense ne fut considérée que comme une faveur passagère, dont il faut renouveler la demande chaque année à l'évêque de son diocèse et qui ne s'étend pas d'ordinaire jusqu'à la semaine sainte.

si grande, que le jour de Pâques, où cessait l'abstinence, au milieu des cérémonies de la plus grande fête de l'année, on apportait des œufs à l'église, et on les faisait bénir en grande pompe. Les familles se faisaient ensuite une petite fête intérieure de les distribuer : on en envoyait aux parents, aux amis ; selon les moyens de chacun, ils étaient plus ou moins ornés et enjolivés ; quelquefois même ils portaient des devises.

« Le peuple, qui n'était pas assez riche, en teignait dans une infusion rouge peu coûteuse, et comme c'était le plus grand nombre, le nom vulgaire a été longtemps celui d'*œufs rouges*, tandis qu'il eût été plus juste de dire, comme aujourd'hui : œufs de Pâques.

« Il y avait alors dans chaque ville la promenade et la quête des œufs de Pâques. Un des jours de la semaine de Pâques, les étudiants, les clercs, les jeunes gens, s'assemblaient, portant drapeaux, bâtons et piques, précédés de tambours et d'instruments, et se rendaient devant l'église métropolitaine, où ils chantaient *laudes*. Puis ils se dispersaient dans la ville, quêtaient des œufs, et revenaient à l'église les faire bénir en chantant encore une hymne. Les œufs étaient leur profit ; ils s'étaient donné assez de mal, avaient surtout fait assez de bruit, pour avoir le droit de les garder et de les manger.

« Cette quête fut enfin supprimée, par le motif, facile à comprendre, que les jeunes gens ne faisaient pas leur course et ne terminaient pas leur fête sans de grands désordres, qui obligèrent à défendre cette promenade.

Depuis lors chacun donna lui-même les œufs de Pâques aux siens sans faire tant de bruit. »

Voilà l'origine des œufs de Pâques bien établie ; mais il n'est pas aussi facile de préciser de quelle époque date cet usage. Il est probable qu'il remonte aux premiers siècles du christianisme, et ce qui donne surtout lieu de le penser, c'est son universalité, chez tous les peuples, qui prouve que ce ne fut point une coutume locale.

Abandonnée dans notre France, si oublieuse depuis plus d'un siècle des vieilles coutumes de nos pères, cette fête des œufs de Pâques s'est conservée dans toute sa simplicité solennelle parmi les peuples du Nord, telle qu'elle se pratique encore en Pologne et en Russie.

L'avenir d'un homme ne se lit pas dans sa main, il est écrit dans son cœur. — Dans l'antique palais des vieux rois saxons, où Guillaume le Conquérant régnait en maître, une fête avait rassemblé les chevaliers et les courtisans du puissant monarque. Après que les trouvères eurent célébré, dans leurs chants poétiques, le triomphe du vainqueur d'Hastings et rappelé les gloires du passé ; après que les jongleurs eurent épuisé toutes les ressources de leur art pour récréer les nobles barons, quelques Bohémiens, habiles dans l'art de flatter les passions en créant à chacun un avenir en rapport avec ses espérances et ses secrets désirs, envahirent la grande salle et absorbèrent bientôt l'attention de tous : seul, Guillaume se montra indifférent.

— Qu'ai-je besoin, disait-il, de recourir à la science des jongleurs? mon avenir est tout entier dans ma bonne épée, qui, avec l'aide de Dieu, saura garder et défendre ce qu'elle a su conquérir; mais après moi, ajouta-t-il avec un profond soupir, que deviendra cet empire que j'ai créé, que seront mes fils? mon escarcelle pleine d'or à celui qui pourrait me le dire!

Un vieillard, un clerc renommé pour sa science et sa sagesse, se leva, et, s'adressant au roi :

— Seigneur, dit-il, fais remplir ton escarcelle, car ce secret, il est en mon pouvoir de te le faire connaître.

Et, comme le prince, subjugué par l'assurance de ces paroles, tendait la main pour laisser lire dans ses plis le mystère de l'avenir, le sage secoua la tête en souriant :

— Ce n'est pas là, dit-il, que nos destinées sont écrites, c'est dans notre cœur. Veux-tu savoir ce que le ciel réserve à tes fils, appelle-les, et je te ferai lire dans leur âme.

Guillaume fit avancer ses trois fils.

— A quel oiseau voudriez-vous ressembler? leur demanda le vieillard.

— A l'aigle, qui plane dans l'air et domine tous les autres oiseaux, s'écria Guillaume le Roux.

— Et moi à l'épervier, dit à son tour Robert, car l'épervier est un noble et vaillant oiseau, aimé des princes, des dames et des chevaliers.

— Quant à moi, ajouta le jeune Henri, je préfère à l'aigle et à l'épervier l'étourneau, qui ne nuit à personne,

qui vole de concert avec ses amis, sans chercher à les surpasser, et qui, s'il est fait prisonnier, sait charmer sa captivité par de joyeux chants.

Guillaume le Conquérant, le front appuyé dans ses mains, réfléchit quelques secondes :

— Merci, dit-il bientôt au vieillard en levant sur lui un regard fier et assuré, merci, j'en sais assez maintenant ; l'aigle sait défendre et garder son aire, et l'épervier ne laisse point échapper sa proie, l'avenir est à nous !

Depuis cette époque, la réponse du sage est demeurée parmi nos meilleurs, nos plus judicieux proverbes, et celui qui, sachant le comprendre, s'étudie à lire dans les cœurs, acquiert la véritable science de la vie.

Passer le Rubicon. — Tout le monde sait l'origine de ce proverbe, et sa signification lui est trop inhérente, pour que j'eusse à l'expliquer ici, s'il ne me rappelait une petite anecdote que je veux raconter, moins pour votre propre édification, car je vous connais aussi prudente et modeste qu'instruite, mais pour mettre celles de vos compagnes qui ne posséderaient pas ces qualités au même degré que vous en garde contre le danger des citations hasardées, et contre le désir de faire parade de ce que l'on sait et de ce que l'on ne sait pas.

Un jour, en ma présence et à propos de je ne sais trop qui, quelqu'un employa ce proverbe si connu.— Un enfant curieux demande ce que c'est que le Rubicon : la

maman va lui répondre, lorsqu'une belle et élégante jeune fille de quinze à seize ans, avide de faire étalage de l'érudition qu'elle avait puisée le matin dans la lecture d'une nouvelle historique, s'empare de la parole, et, confondant malheureusement deux noms géographiques, se perd dans une pompeuse description d'une petite rivière passée par la cour de France lors du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche. — Tout le monde de sourire, et une voix malicieuse, celle d'une petite fille de douze ans, de redresser l'erreur historique, et de rendre à César les honneurs qui lui sont dus. — Je vous laisse à penser de la confusion, non de la jeune personne, le pédantisme et l'ignorance sont imperturbables, mais de sa pauvre mère !

Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. — Encore une allusion à César, un mot historique, devenu populaire. — On sait que ces trois mots célèbres furent écrits par l'illustre conquérant à son ami Amintius pour lui exprimer la rapidité de ses victoires dans le royaume de Pont.

Faire Charlemagne. — Se retirer du jeu après avoir gagné et sans offrir de revanche au perdant. — Voici l'origine que donne à ce proverbe un savant qui s'est beaucoup occupé des recherches sur l'étymologie des proverbes et dictons. — « Je ne puis, dit-il, trouver à cette façon de parler d'autre origine qu'une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande puissance d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à

la fin toutes ses conquêtes et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, il fait Charlemagne. — Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père. Louis le Pieux ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui a dû donner naissance à cette expression assez poétique, et elle se présentait naturellement, puisqu'un des quatre rois du jeu de carte porte le nom de Charlemagne. »

C'est comme le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle. — Peu de proverbes ont donné lieu à autant de discussions que celui-ci; le changement d'une seule lettre a surtout fourni prétexte à cette incertitude. D'aucuns veulent qu'au lieu de : *Le chien de Jean de Nivelle*, on ait dit dans le principe : *Ce chien de Jean de Nivelle.* Sur ce, supprimant le pauvre animal, ils font de Jean de Nivelle lui-même le héros du proverbe, et par suite celui de l'histoire, pour laquelle existe plusieurs variantes.

Cependant la version la plus accréditée, celle que nous ont conservée plusieurs chroniques, et, ce qui est plus sûr peut-être, que la tradition flamande nous affirme, c'est que le chien de Jean de Nivelle était un vrai chien, une noble et fidèle bête.

« Dans le douzième siècle, dit la légende, le couvent d'Argence (Pas-de-Calais), comptait au nombre de ses plus fervents religieux un chanoine de l'ordre de Saint-

Augustin et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert-de-Liége, nommé Jean de Nivelle. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé qui lui promit sa guérison s'il voulait consentir à un repos absolu pendant quatre mois.

« Jean de Nivelle ne put se résoudre à perdre un temps si long sans travailler au salut des âmes, et il reprit sa pénible mission, malgré les horribles souffrances que lui causait son mal. Mais bientôt il fut vaincu par la douleur et forcé de s'aliter. L'extrême fatigue et les grandes austérités qu'il n'avait jamais voulu interrompre l'avaient tellement endolori, que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu, redoublaient son agonie. Ce cruel état durait depuis huit jours, lorsqu'on se décida à écarter de lui son chien, qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui arrachait de fréquents gémissements.

« D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser; mais l'animal était si importun à revenir (car il était très-attaché à son maître), qu'il fallut le mettre hors de la maison et le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit, pour le tenir éloigné. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien; on lui répondit qu'on l'avait éloigné afin de hâter sa guérison, et, comme il soupirait, on ajouta qu'il devait supporter cete privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean garda le silence, mais on voyait qu'il était affligé.

« Le troisième jour, il demanda encore son chien ; on lui fit la même réponse, et il se tut tristement encore. Cependant la maladie faisait de rapides progrès ; on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour, il ne parla plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un des pères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien ; mais ce fut peine inutile. On avait tant de fois battu la pauvre bête pendant trois jours, que, bien qu'il rôdât encore autour de la maison, il n'osa plus approcher, et, comme s'il se fût fait en lui une révolution, il s'enfuyait, au contraire, à mesure qu'on l'appelait. Ce manége dura deux jours, autant que l'agonie du bienheureux Jean de Nivelle. A l'heure où le maître trépassa, le chien, s'élançant au loin, s'enfuit et ne reparut jamais. »

Tracer le cercle de Popilius.—C'est-à-dire mettre quelqu'un en demeure de répondre d'une manière catégorique, de prendre un parti, de se décider promptement. Le fait de l'histoire romaine qui a donné lieu à ce proverbe est bien connu : — Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, venait de déclarer la guerre à l'Égypte, et était allé mettre en personne, le siége devant Alexandrie. Rome, alors au début de sa grandeur et de sa gloire, désirant trouver une occasion d'intervenir dans les affaires de ces puissantes monarchies orientales dont elle convoitait l'héritage, prit aussitôt le prétexte d'une alliance avec les Ptolémées pour arrêter les armées d'Antiochus. Le consul Caïus Popilius vint donc, au nom du

sénat et du peuple, trouver Antiochus dans son camp et lui demander de lever immédiatement le siége. Antiochus, partagé entre la crainte de mécontenter la puissante république et son désir de conquête et de vengeance, répondit d'une manière évasive; le fier Romain traça alors un cercle autour du roi et lui défendit d'en sortir avant de lui avoir donné une réponse positive.

Tel est l'ascendant de la grandeur et de la gloire véritables, que le puissant monarque syrien, accoutumé de voir tous les fronts s'incliner devant lui, n'osa braver l'ordre du consul romain : le siége fut levé, et, bientôt après, Antiochus regagna ses États.

Ressembler à l'anguille de Melun, crier avant d'être écorché. — « Dieu a accordé aux êtres animés le don de manifester par le son de voix toutes leurs impressions de souffrance et de joie. L'homme parle, l'oiseau chante, la bête fauve rugit, le serpent siffle ; le poisson seul souffle et est heureux en silence; il s'agite, mais il se tait. L'anguille donc ne crie pas, même à Melun, même lorsqu'on l'écorche, et à plus forte raison quand on ne l'écorche pas. »

Il nous faut donc chercher à notre proverbe une autre origine que les cris d'une anguille véritable; cette origine, la voici : — Un bon bourgeois de cette ville, très-digne homme sans doute, mais assurément pourvu de très-peu de courage, fut chargé, dans la représentation d'un *mystère*, divertissement très-recherché au moyen

âge, de représenter le personnage de saint Barthélemy. Au moment où le saint va souffrir le martyre, notre Melunois, nommé Languille, s'était si pénétré de son rôle, qu'il se crut réellement sur le point d'être écorché vif et se prit à crier si bien et si fort, que son nom est resté « aux gens qui crient d'avance, qui se plaignent avant de souffrir ou qui s'effrayent avant le danger. »

Vendre la peau de l'ours avant qu'il soit par terre. — La morale de la plupart de nos bonnes fables a pris justement place parmi nos proverbes ; tel est celui-ci, que l'on peut considérer comme le contre-pied du précédent, puisqu'il renferme la même pensée appliquée aux espérances de profit ou de bonheur. Si nous ne devons pas en effet nous plaindre par avance, est-il plus prudent de nous réjouir avant d'en avoir réellement motif ? — Que de ruines, de malheurs, n'ont pas eu d'autres causes que *la peau de l'ours vendue avant que la bête fût par terre*, c'est-à-dire par l'imprudence de celui qui spécule par avance sur un bien qu'il espère gagner ou qui escompte les promesses de l'avenir !

C'est un Bucéphale. — Un beau, un magnifique cheval de parade, ou, par ironie, une méchante haridelle, une vraie rossinante, — Allusion au cheval d'Alexandre.

Laissons Plutarque nous raconter l'histoire de ce célèbre coursier : — « Un Thessalien, nommé Philomène, amena un jour à Philippe un cheval qu'il voulait vendre treize talents : on descendit dans la plaine pour l'essayer;

mais on le trouva difficile, farouche, impossible à manier. Il ne souffrait pas que personne le montât; il ne pouvait supporter la voix d'aucun des écuyers de Philippe, et se cabrait contre tous ceux qui voulaient l'approcher. Philippe, mécontent et croyant qu'un cheval si sauvage ne pourrait jamais être dompté, ordonna qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : — Quel cheval ils perdent là par leur inexpérience et leur timidité! Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais, Alexandre ayant répété plusieurs fois la même chose et témoigné sa peine de ce qu'on renvoyait le cheval, Philippe lui dit enfin : — Tu blâmes des gens plus âgés que toi, comme si tu étais plus habile qu'eux, et que tu fusses plus capable de conduire ce cheval. — Sans doute, reprit Alexandre, je le conduirais mieux qu'eux. — Mais si tu n'en viens pas à bout, quelle sera la peine de ta présomption? — Je payerai le prix du cheval, repartit Alexandre.

« Cette réponse fit rire tout le monde, et Philippe convint avec son fils que celui qui perdrait payerait les treize talents. Alexandre s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête en face du soleil, parce qu'il avait apparemment observé qu'il était effarouché par son ombre qui tombait devant lui et suivait tous ses mouvements. Tant qu'il le vit souffler de colère, il le flatta doucement de la voix et de la main; ensuite, laissant couler son manteau à terre, d'un saut léger il s'élança sur le cheval avec la plus grande facilité. D'abord il lui

tint la bride serrée sans le frapper ni le harceler ; mais quand il vit que sa férocité était diminuée, et qu'il ne demandait plus qu'à courir, il baissa la main, lui parla d'une voix plus rude, et, lui appuyant les talons, il poussa à toute bride. Philippe et toute sa cour, saisis d'une frayeur mortelle, gardaient un profond silence ; mais, quand on le vit tourner bride, et ramener le cheval avec autant de joie que d'assurance, tous les spectateurs le couvrirent de leurs applaudissements. Philippe en versa des larmes de joie, et, quand Alexandre fut descendu de cheval, il le serra étroitement dans ses bras : — Mon fils, lui dit-il, cherche ailleurs un royaume qui soit digne de toi ; la Macédoine ne peut te suffire. »

Alexandre ne quitta plus Bucéphale, qui devint le compagnon fidèle de toutes ses peines, de toutes ses gloires. Il mourut après la bataille livrée contre Porus, et fut vivement regretté par le grand conquérant, qui fit bâtir en son honneur, sur les bords de l'Hydaspe, une ville à laquelle il donna son nom.

Qui s'y frotte s'y pique. — Le roi René d'Anjou avait choisi pour devise un chardon portant ces mots en exergue. En souvenir de ce bon prince, Nancy, la noble capitale du duché de Lorraine, a conservé la devise, qui s'est en outre transformée en proverbe.

Tout est perdu, fors l'honneur. — François I[er], prisonnier à Pavie, vaincu, découragé, puise dans cette noble pensée, qui terminait la lettre qu'il écrivait à cette occasion à la reine mère, la force qui lui

était nécessaire pour relever son courage abattu et se montrer plus grand dans l'adversité qu'il ne l'avait jamais été dans le bonheur. — Le mot est resté dans l'histoire; bien plus, le cœur et la mémoire du peuple l'ont consacré, et lui ont donné place parmi les sentences les plus fréquemment employées.

Le Ranz des vaches. — Chant national et populaire de la Suisse, si cher à ses habitants que la plupart d'entre eux ne peuvent l'entendre dans des pays lointains sans être pris de nostalgie et sans vaincre tous les obstacles pour revoir leurs chères montagnes. On raconte qu'un détachement de troupes suisses assistant à une représentation théâtrale, la décoration du théâtre les transporte tout à coup auprès d'un rustique chalet, qui fait battre leurs cœurs de la plus douce émotion. — Bientôt des sons doux et voilés attirent leur attention, ils croient rêver; ils écoutent, c'est bien le *Ranz des vaches!*... Des sanglots soulèvent leurs poitrines et dominent la voix des acteurs; leur émotion est au comble, et, en sortant du spectacle, la majeure partie reprennent, au mépris de cette discipline qui leur est si chère, et au péril de leur vie, le chemin de la patrie. — Depuis ce jour, le *Ranz des vaches* est devenu proverbial comme synonyme d'amour passionné de la patrie.

La malle-poste. — Pourquoi la voiture confortable qui transportait naguère, en France et dans toute l'Europe, l'échange des correspondances d'affaires, de plaisir ou autres, portait-elle le nom de malle-poste? —

En vérité, la dernière partie de ce substantif composé est parfaitement compréhensible; mais qu'avait de commun, je vous prie, le service des dépêches avec une malle? — Rien assurément à notre époque; mais les courriers des postes n'avaient pas été toujours commodément et paisiblement transportés dans de bonnes voitures traînées par des chevaux rapides. — Il fut un temps où l'état des routes et les progrès de l'art du carrossier ne l'eussent pas permis; alors le service de la poste aux lettres, service qui remonte à plus de quatre siècles, puisqu'il fut établi par Louis XI, se faisait péniblement à dos de cheval ou de mulet, et les lettres étaient enfermées dans une humble malle que le courrier portait sur le devant de sa selle en guise de portemanteau. — Le nom survécut à la chose, et maintenant que le cheval, son cavalier et la malle sont depuis longtemps oubliés, nous disons encore la *malle-poste*.

Sempre. — Pour *toujours*. — Ce mot, devise de la maison de Médicis, après avoir été justement célébré pendant la puissance de cette illustre famille, est demeuré dans le vocabulaire de la conversation, et surtout des emblèmes et devises à l'usage des cachets, des bagues, etc.

Être fruits secs. — On appelle ainsi les jeunes gens qui, après avoir été admis dans les écoles du gouvernement et y avoir continué leurs études, échouent et manquent leur dernier examen.

Beaucoup de gens, et parmi eux la plupart même des élèves des écoles spéciales, disent et écrivent *fruit sec* au

singulier, s'imaginant sans doute que l'étymologie de ce mot prend sa source dans l'allusion assez naturelle de l'élève renvoyé à un fruit qui, ne pouvant arriver à sa maturité, se *dessèche* et tombe de l'arbre.

Certes, bien des proverbes ne peuvent se vanter d'une origine aussi claire, aussi rationnelle, et cependant telle n'est pas la raison qui a donné lieu à ce nom de *fruits secs* (au pluriel).

« Il y avait à l'École polytechnique, à l'époque des premières promotions, un élève venu d'une province du Midi, où son père faisait en grand le commerce des fruits secs. Ce jeune homme, dont la vocation n'était pas du côté des mathématiques, travaillait peu ou ne travaillait pas du tout. Et, quand ses camarades essayaient de le stimuler par la crainte de manquer ses examens et de perdre sa carrière, il répondait d'un ton insouciant et avec un accent provençal : — « Eh ! qu'est-ce que cela me fait, je serai dans les fruits secs comme mon père ! » Ce mot, obstinément répété, fit fortune, le jeune homme fut effectivement dans les fruits secs, et depuis on a dit par allusion et par euphémisme : — Un tel sera dans les *fruits secs;* — il a été *fruits secs;* — c'est un *fruits secs.* — De l'École polytechnique ce mot a passé dans les autres écoles, et est devenu, en quelque sorte, une expression technique.

Un bas bleu. — Expression employée d'ordinaire en mauvaise part, pour désigner et ridiculiser en même temps une femme auteur, une femme savante,

une *précieuse*, en un mot. On lui assigne plusieurs origines; mais toutes sont d'accord pour la faire arriver d'Angleterre.

D'après les uns, les femmes qui les premières s'occupèrent exclusivement de littérature en Angleterre se formèrent en une sorte de coterie, ou plutôt d'académie; on les compara aux universités savantes, et le nom de *bas bleu* leur fut donné par allusion à l'usage où étaient les étudiants d'Oxford de porter des bas bleus.

Une autre version fait remonter ce nom, donné aux savantes anglaises, au souvenir d'une société formée à Venise au quatorzième siècle, et à laquelle il avait été donné, dit-on, parce qu'une des marques distinctives pour être admis aux séances était de porter de la chaussure de cette couleur.

D'autres enfin, et c'est la version la plus accréditée, prétendent que le mot *bas bleu* provient : — « De la mauvaise humeur d'Alexandre Pope contre lady Montague, qui repoussa ses hommages. Le poëte s'aperçut alors de deux choses : que les mains de la belle lady n'étaient pas toujours soignées et qu'elle portait souvent des *bas bleus*. Il fit à son endroit un petit distique :

« Mon adorée a l'art de charmer les humains,
Elle n'a pas celui de se laver les mains. »

Puis il répandit le distique à droite et à gauche, et on ne l'appela plus que la dame aux *bas bleus*. Le monde adopta le sobriquet, qui passa aux femmes auteurs.

Jouer à colin-maillard. — Tout le monde connaît ce jeu; mais ce que beaucoup ignorent peut-être, c'est le souvenir historique qui lui a donné son nom : — Jean Colin-Maillard était un illustre guerrier du pays de Liége qui fut fait chevalier par le roi Robert en 999, — Il dut son nom à l'habitude qu'il avait de s'armer toujours d'un maillet pour le combat. — Le maillet dont s'armèrent plus tard les séditieux qui sont restés dans notre histoire sous le nom de *maillotins* était destiné à désigner tous ceux qui en faisaient usage.

« Dans la dernière bataille qu'il livra au comte de Louvain, Jean Colin eut les yeux crevés, et il n'en continua pas moins de combattre, guidé par ses écuyers. C'est à ce fait historique qu'il faut, sans nul doute, attribuer l'invention et la dénomination de ce jeu; le colin-maillard est donc l'enfant qui, les yeux bandés, cherche à saisir un des autres enfants qui fuient à son approche.

Les femmes font et défont les maisons. — Cette maxime, si pleine de sens et de vérité, et que toutes les femmes devraient graver dans leur cœur, a été exprimée en ces termes dans un vers bien connu :

« Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. »

C'est sur cette dernière et très-utile pensée que je veux vous laisser, ma chère enfant ; puisse votre bon ange vous inspirer la pensée et la résolution de la comprendre et de vous élever à la hauteur de la sainte mission qu'elle assigne à votre sexe.

DICTIONNAIRE DES HOMONYMES

A

A, verbe. — **A**, préposition. — *Il* a. — *De Rome à Paris.*

Abaisse, pâte de dessous dans une tourte. — **Abbesse**, titre de la supérieure d'une abbaye.

Accueil, action d'accueillir, de recevoir. — *Un bon, un mauvais* accueil. — **Accueille**, première et troisième personne du présent de l'indicatif et du subjonctif du verbe accueillir. — *J'*accueille, *qu'il* accueille.

Ache, plante sauvage et potagère. — **Hache**, instrument tranchant.

Acre, mesure de surface. — *Un* acre *de terrain.* — **Acre**, adjectif, acide, piquant. — *Saveur* âcre.

Admette, première et troisième personne du présent du subjonctif du verbe admettre. — **Admète**, dans la mythologie, roi de Phères, — Nymphe océanide.

Admirent, d'admettre. — *Ils* admirent *nos observations.* — **D'admirer**. — *Du matin au soir ils* admirent *ce ravissant aspect.*

Admis, une chose acceptée, reçue. — *Ce livre est* admis *au concours de l'Académie.* — **A demi**, à moitié. — *Une chose faite* à demi, *inachevée.*

Adresse, habileté. — *Il est d'une* adresse *extrême.* — **Adresse**, indication de la demeure. — *Mon* adresse *est à*

Sèvres. — **Adresse**, du verbe adresser.— *Je vous* adresse *ce paquet*, etc...

A faire, avoir à faire; *j'ai* à faire *tant de choses*. — **Affaires**, occupations. *Mes* affaires *m'ont retenu*.

Ah ! exclamation de joie, — de terreur. — **Ha !** interjection.

Ail, légume. — **Aille**, du verbe aller. — *Il faut que j'y* aille.

Aile, membre d'une volaille, partie de l'oiseau qui lui permet de voler. — **Elle**, pronom personnel.

Aimant, participe présent d'aimer. — **Aimant**, pierre qui a le pouvoir d'attirer les métaux.

Aine, partie du corps humain. — **Haine**, passion, animosité, aversion. — **Aisne**, nom d'une rivière et du département qu'elle arrose.

Air, élément. — *L'*air *que nous respirons*. — **Aire**, place unie et bien battue où l'on bat le blé. — **Aire**, ville de France dans le Pas-de-Calais. — **Ère**, période, époque. — *L'*ère *chrétienne*. — **Erre**, du verbe errer. — *Il* erre *dans les bois*. — **Erre**, train, allure, — *L'*erre *d'un vaisseau*.

Ais, partie d'une cloison. — *Des* ais *mal joints*. — **Ait**, — **Est**, des verbes avoir et être. — *Qu'il* ait. — *Il* est. — **Haie**, palissade, séparation en arbustes.—**Hait**, du verbe haïr. — *Il* hait *le bruit*.

Alène, outil de cordonnier.—**Haleine**, respiration.

Allaiter, nourrir avec son lait. — **Haleter**, être hors d'haleine, haletant.

Allée, une allée d'arbres. — **Allé**, participe passé du verbe aller.

Amande, fruit de l'amandier, et, par extension, tout fruit renfermé dans un noyau. — **Amende**, peine pécuniaire encourue à la suite d'un délit.

An, année. — **En**, préposition. — **En**, pronom.

Anche, terme de luthier, partie de l'orgue, de la flûte, etc... — **Hanche**, partie du corps.

Ancre, terme de marine, double crochet qui se jette dans la mer pour assujettir un navire.— **Encre**, matière qui sert à écrire, à imprimer.

Antre, grotte secrète et profonde. — **Entre**, préposition. — **Entre**, du verbe entrer. — *J*'entre, *il* entre.

Anvers, ville de Flandre.— **Envers**, partie opposée à l'endroit.— *L*'envers *d'une étoffe*.— **Envers**, préposition.

Août, huitième mois de l'année. — **houx**, arbuste à feuilles piquantes. — **Houe**, instrument aratoire. — **Ou**, conjonction. — **Où**, adverbe.

Appas, des appas, des charmes. — **Appât**, un appât, un moyen d'attirer dans le piége.

Apprêt, préparatif. — **Après**, préposition et adverbe.

Ara, nom d'une espèce de perroquet. — **Arras**, chef-lieu du Pas-de-Calais. — **Haras**, lieu où l'on élève les chevaux.

Arc, arme offensive. — **Arque**, du verbe arquer. — **Arcques**, petite ville de France célèbre par une victoire de Henri IV.

Arrhes, donner des arrhes, un à-compte sur un marché fait, comme garantie. — **Arrhe**, du verbe arrher. — **Art**, les beaux-arts. — **Hart**, la hart pour le supplice, la potence.

Athée, qui ne croit pas à l'existence de Dieu. — **Atée** (mythologie), fille de Jupiter. — **Hâter**, se presser, se hâter.

Avant, préposition. — **Avent**, temps consacré à se préparer à la fête de Noël.

Avenir, période qui n'est pas encore venue, et que

l'on attend. — **A venir**, locution composée. — *Une chose* à venir.

Au, — **aux**, articles composés. — **Aulx**, féminin de ail (ne s'emploie guère). — **Eau**, un des éléments. — **Haut**, élevé. — **O**, exclamation. — **Oh! Ho!** interjections. — **Os**, les os.

Aune, ancienne mesure pour les étoffes. — **Auine**, arbre qui se plaît dans les endroits humides.

Auspices, augures par le chant, le vol des oiseaux, protection, appui, présage. — **Hospice**, asile pour les malades, les infirmes, etc.

Autan, les autans, les frimas. — **Autant**, adverbe. — *Je l'aime* autant *que vous.*

Autel, les saints autels. — **Hôtel**, demeure des gens riches. — Maisons où l'on reçoit les voyageurs.

Auteur, celui qui est la première cause, l'inventeur de quelque chose, — mais plus particulièrement celui qui a écrit un livre. — **Hauteur**, point élevé. — *Cette maison est bâtie sur une* **hauteur**.

B

Bah! exclamation. — **Bas**, une paire de bas. — **Bas**, un caractère bas, vil. — **Bas**, parler bas. — **Bât**, la selle d'un âne. — **Bath**, ville célèbre par ses eaux, en Angleterre. — **Bats**, du verbe battre. — *Tu me* bats.

Bailler, donner. — **Bâiller**, faire un bâillement. — **Bayer**. — *Vous me la* bayez *belle*, vous m'en faites accroire. — Bayer *aux corneilles.*

Bal, réunion où l'on danse. — **Balle**, petite paume avec laquelle on joue. — **Bâle**, ville de Suisse.

Balai, instrument de ménage avec lequel on net-

toie les planchers. — **Balais**, adj., *Vin* balais, d'une couleur jaunâtre. — **Ballet**, danse de caractère.

Batte, maillet. — Latte de bois d'arlequin. — Batte de blanchisseur, etc.— **Batte**, du verbe battre. — *Veux-tu que je te* batte.

Beaux, de beaux arbres. — **Baux**, baux à ferme.

Beauté. — *La* beauté *des jeunes filles consiste surtout dans leur simplicité et leur modestie.* — **Botté**. — *Le chat* botté.

Bête. — *Le chien est une* bête *intelligente.* — **Bête**, adj., qui a peu d'esprit. — Bête *comme une oie.* — **Bette**, plante potagère. — *Dans beaucoup de pays, on appelle la* bette *de la poirée.* — **Bette**, bateau plat pour la pêche.

Bière, boisson composée principalement de houblon et d'orge. — **Bière**, cercueil.

Bois. — *Le* bois *dont on se chauffe.* — *Un grand* bois.— *Le* bois *d'un cerf*, etc... —**Bois**, du verbe boire.— *Je* bois *à votre santé.*

Boite, petit coffre. — *Une* boite *de carton, de palissandre*, etc... — **Boite**, du verbe *boiter.* — *Cet homme* boite *depuis qu'il s'est cassé la jambe.*

Bon. — *Un homme* bon. — *Un* bon *point.* — *N'être* bon *à rien.* — **Bond**, saut, élan. — *D'un* bond *il a franchi ce fossé.*

Bonace, calme, tranquillité du temps en mer. — **Bonasse**, simple, sans malice et de peu d'esprit.

Boue, terres détrempées par la pluie ou par des immondices. — **Bout**, les extrémités d'un objet, et, par extension, un morceau, un *bout* de corde, un *bout* de papier. — **Bout**, du verbe bouillir. — *La chaudière* bout.

Brocard, raillerie, mot piquant. — **Brocart**, étoffe formée d'un mélange de soie et d'or ou d'argent.

But. — *Toucher au* but. — **Butte**, petite éminence. — La *butte Montmartre.* — **Bute**, outil de maréchal pour couper la corne. — **Bute**, du verbe *buter.* — *Il* bute *ce mur.* — *Il se* bute *à cela, et n'en veut pas démordre.*

C

Çà, adv. — **Ça**, cela. — **Ça**, particule. — **Sa**, pronom pers. — **Sas**, tamis pour passer la farine.

Cadi, titre donné aux juges chez les musulmans.— **Cadis**, étoffe de laine, sorte de serge. — **Cadix**, ville d'Espagne.

Cadre, un cadre de tableau, le cadre d'un châssis. — **Quadre**, du verbe quadrer. — *Cet état* quadre-t-il *avec nos registres?*

Cahot, les cahots, les secousses d'une voiture. — **Chaos**, état où était le monde au moment de la création.

Caisse, coffre de bois. — **Qu'est-ce**.— Qu'est-ce *que ce bruit?*

Cal, durillon aux mains, aux pieds. — **Cale**, fond d'un navire.

Camp, lieu retranché où séjourne une armée. — **Quand**.— *J'irai Dieu sait* quand.— **Quant**.— Quant *à nous, nous n'irons pas.*— **Caen**, chef-lieu du département du Calvados. — **Kan**, chef suprême des Tartares.

Canaux, pluriel de canal. — *Les* canaux *du Midi et du Languedoc font communiquer la Méditerranée et l'Océan.* — **Canots**, faibles embarcations. — *On mit en toute hâte un* canot *à la mer.*

Car, conjonction. — *Parlez vite; mettez de côté les si et les* car... — **Quart**, la quatrième partie d'un tout. — *Un kilomètre répond à un* quart *de lieue.*

Cartes, cartes à jouer, cartes de visite. — **Quarte,** fièvre quarte.

Cartier, fabricant de cartes à jouer. — Papier qui enveloppe les cartes. — **Quartier,** chacune des parties d'un objet divisé en quatre. — *Un* quartier *d'agneau.* — **Quartier,** partie d'une ville. — *Le* quartier *des Tuileries, du Louvre,* etc...

Castor, animal amphibie. — Tissu fait avec le poil de cet animal. — *Un chapeau, des gants de* castor. — **Castor,** personnage de la mythologie, frère de Pollux et fils de Léda.

Ce, pronom ou adjectif démonstratif.— **Se,** pronom ou adjectif possessif.

Céans, dans la maison. —*Est-il* céans (ce mot a vieilli)? — **Séant.** — Se tenir sur son séant, assis dans ou sur son lit. — **Séant,** qui tient séance, qui réside actuellement.

Ceint, du verbe ceindre. — *Il* ceint *son épée.* — **Ceint,** entouré. — *Une ville* ceinte *d'une double muraille.* — **Cinq,** nom de nombre. — **Sain,** bien portant. — *Il est* sain *et dispos.* — **Saint,** dans un état de sainteté. — *Les* saints *jouissent de la présence de Dieu.* — Qualité de ce qui a été consacré, bénit. — *Huile sainte, image sainte.* — **Sein,** l'île de Sein, dans la Manche. — **Sein,** partie du corps humain. — **Seing,** sceau.

Celle, pronom démonstr. — **Sel,** acide. — *Le* sel *est nécessaire à l'homme.* — Du sel de soude, de nitre. — **Selle,** la selle d'un cheval. — **Selles** et **Celles,** villes de France.

Cellier, lieu situé au rez-de-chaussée, où l'on serre le vin et diverses provisions. — **Sellier,** fabricant de selles et de harnais.

Cène, repas de N. S. avec ses apôtres la veille de sa Passion, et dans lequel il institua la sainte Eucharistie. — **Saine,** féminin de sain. — *Une nourriture* saine *et abon-*

dante. — **Scène**, scène de comédie. — *Sur la* scène, *sur le théâtre.* — *Faire une* scène, *un esclandre.* — **Seine**, rivière qui arrose Paris et donne son nom à plusieurs départements.

Cens, taux des impositions nécessaires pour remplir certaines fonctions, telles autrefois que celles de député. — *Le* cens *électoral.* — **Cense**, ferme, métairie (peu usité). — **Sens**, chef-lieu de sous-préfecture du département de l'Yonne. — **Cent**, le nombre cent. — **Sang**, liqueur rouge qui circule dans les veines. — **Sans**, préposition. — *Je suis* sans *peur.* — **S'en**, pronom. — *Il* s'en *va.* — **Sens**, rectitude de jugement. — *Le bon* sens *souvent vaut mieux que l'esprit.*

Cep, cep de vigne. — **Sept**, le nombre sept.

Cerf, quadrupède fauve, ruminant. — **Serf**, attaché à la glèbe de *servage, servitude.* — **Sert**, du verbe servir. — *Mon frère* sert *dans l'armée d'Afrique.* — **Serre**, lieu où l'on met les fleurs à l'abri de l'air. — **Serres**, pattes des oiseaux de proie. — **Serre**, du verbe serrer. — *Il* serre *ma main à la broyer.*

Chaîne, lien composé d'anneaux entrelacés. — **Chêne**, l'arbre qui produit le gland.

Chair. — *La* chair *du poulet est légère et délicate.* — *La* chair *savoureuse d'une pêche.* — **Cher**, tendrement aimé. — *Mes parents me sont* chers. — **Cher**, à haut prix. — *Ce livre coûte* cher. — **Cher**, rivière qui donne son nom à plusieurs départements.

Chaire. — *La* chaire *sacrée, la* chaire *de vérité.* — **Chère**, se nourrir délicatement, — *Faire bonne, grande* chère. — **Chère**, féminin de cher.

Champs, pièce de terrain cultivée. — **Chant**. — *Le* chant *des oiseaux, le* chant *d'une romance.*

Charme, ce qui ravit, ce qui enchante. — *Le* charme

d'un beau jour. — **Charme,** arbre dont on se sert pour faire des bosquets connus sous le nom de charmilles. — **Charme,** du verbe charmer.— *Il nous* charme *tous par ses aimables qualités.*

Châsse, coffre richement orné pour conserver des reliques. — **Chasse,** action de poursuivre, de détruire. — *La* chasse *au loup, au lièvre.* — **Chasse,** du verbe chasser. — *Il* chasse *les mouches.*

Chat, animal domestique. — **Schah,** nom donné au monarque persan.

Chaux, pierre calcaire dont on se sert pour bâtir. — *Ces murs sont-ils à la* chaux *ou au plâtre?* etc... — **Chaud,** état de ce qui reçoit de la chaleur; — *Du lait* chaud, et, par extension, *un cœur* chaud, *dévoué.*

Chaussée, chemin élevé dans un lieu bas. — On appelle aussi chaussée le milieu du pavé dans une rue ou sur une route. — **Chaussé,** terme de blason. — **Chaussé,** du verbe chausser.—*Cet enfant est bien ou mal* chaussé.

Chœur. — *Le* chœur *des anges, chanter en* chœur, *le* chœur *d'une église.* — **Cœur.** — *Un* cœur *de bœuf, avoir bon ou mauvais* cœur.

Cire, matière jaune produite par les abeilles. — *Cire d'Espagne* ou à cacheter.—**Sire,** titre donné aux souverains.

Clair, éclatant, lumineux, transparent, peu foncé en couleur. — **Clerc,** ecclésiastique seulement tonsuré. — Étudiant en pratique, qui travaille sous un homme de pratique.

Coi, tranquille. — *Se tenir* coi. —**Quoi,** pronom.

Coin, angle, rencontre de deux côtés. — *Le* coin *du mur, le* coin *de la table.* Par extension, il se dit d'une très-petite partie d'un tout.— *Un* coin *de terre.* —**Coing,** fruit du cognassier.

Col, ce qui entoure le cou. — *Un* col *de chemise*, — *un* col *de dentelles* (autrefois on écrivait et on disait col pour désigner le cou lui-même). — **Colle**, substance pour coller.

Commande, l'ensemble d'objets demandés. — *J'ai fait à ce marchand une forte* commande.—**Commande**, du verbe commander. — *Il me* commande *comme si j'étais son valet.*

Comptant. — *Payer* comptant. — **Content**, être satisfait. — *Je suis* content *de vous.*

Comte, titre nobiliaire. — **Compte**, règlement d'affaires. — *Les bons* comptes *font les bons amis.* — **Conte**, histoire, récit, fable. — *Il vous* fait *un* conte.

Coq, oiseau domestique. — **Coque**, écaille d'œuf ou de noix, enveloppe de graines et de fruits. — **Coques**, partie d'un serrure.

Cor, instrument de musique. — **Cor**, sorte de durillon aux pieds. — **Corps**, toute substance simple ou composée. — **Cors**, les bois, les cornes du cerf.

Côte, os courbes et plats placés de chaque côté de la poitrine. — **Côte**, penchant d'une colline. — Bords de la mer. — **Cotte**, partie du vêtement des femmes du peuple. — *Cotte d'armes*, ancienne casaque militaire. — **Quote**, de quotité, partie. — *Chacun reçut sa* quote-*part.* — *A défaut de pouvoir établir exactement nos comptes, faisons une* quote *mal taillée.*

Cou. — *Passez cette chaîne à votre* cou. — **Coud**, du verbe coudre.—*Elle* coud *fort bien.*—**Coup**.—*Vous m'avez donné un* coup *qui me fait grand mal.* — **Coût**. — *Le* coût (le prix) *de ce paquet est de vingt francs.*

Cour. — *Une maison entre* cour *et jardin.* — **Cour**. — *Aller à la* cour (chez le souverain). — **Cours**. — *Le* cours *d'un fleuve. Se laisser entraîner par le* cours *des choses.* —

Court, du verbe courir. — *Il* court *plus vite que moi.* — **Court**, opposé de long. — *Un manteau trop* court.

Craint, du verbe craindre. — *Il* craint *la colère de ses rivaux.* — **Crin**, poil de certains animaux. — *Une bague en* crin. — *Un tissu en* crin.

Crête, partie charnue et d'un beau rouge, placée sur la tête de certains oiseaux. — **Crète**, île célèbre de la Méditerranée.

Cri, son aigu et élevé. — **Cric**, instrument pour soulever de grands poids.

Crois, du verbe croire. — *Je* crois *tout ce que l'Église m'ordonne de croire.* — **Croix**, instrument de supplice de N. S. J. C., et, par extension, tout ce qui a la même forme. — Au figuré, épreuves et douleurs.

Cru, participe passé du verbe croire. — **Cru**. — *Un morceau* cru, *qui n'est pas cuit.* — **Crû**, terroir.

Cuir, peau tannée. — **Cuire**, verbe. — *Voulez-vous me faire* cuire *ces pommes?*

Cycle, cercle, période. — **Sicle**, poids et monnaie des Juifs.

Cygne, oiseau. — *Les* cygnes *des bassins des Tuileries sont magnifiques.* — **Signe**, signal. — *Le* signe *de la croix.* — *Faites un* signe, *et il obéira.*

D

Dais, poêle en ciel de lit. — **Dès**, préposition. — **Des**, article.

Dé. — *Un* dé *à coudre, à jouer.* — **Dey**, titre du souverain des régences d'Afrique. — *Le* dey *de Tunis, de Tripoli, et autrefois le* dey *d'Alger.*

Dans, préposition. — **Dent**, petit os de la mâchoire qui sert à mâcher. — **D'en**, locution prépositive.

Date. — *Quelle est la* date *de cet événement ?* — **Datte,** fruit d'Afrique et d'Asie. — *Les* dattes *de Tunis sont très-estimées.*

Délacer, défaire un lacet. — Délacer *ses bottines, son corset.* — **Délasser,** se reposer de sa fatigue. — *Il s'est* délassé, *couché à l'ombre.*

Derrière, la partie opposée au devant. — *Nettoyez le* derrière *de ce tableau.* — **Derrière,** préposition.

Dessein, projet. — *Avez-vous le* dessein *de sortir ?* — **Dessin,** art de tracer au crayon, à la plume. — *Un* dessin *régulier.*

Devant, participe présent du verbe devoir. — **Devant,** la partie placée en avant. — *Le* devant *d'une robe, d'un manteau.* — **Devant,** préposition.

Dis, du verbe dire. — *Je* dis *la vérité.* — **Dix,** le nombre dix.

Doigt, partie longue et mobile de la main et du pied. — **Doit,** du verbe devoir. — **Doit,** terme de commerce. — *Le* doit *et l'avoir.*

Dol, fraude, tromperie. — **Dol,** ville de France, Ille-et-Vilaine. — **Dôle,** chef-lieu d'arrondissement du département du Jura.

Don, titre de noblesse espagnole. — **Dom,** titre donné aux religieux bénédictins. — **Don,** chose offerte, donnée. — *Ce titre est un* don *du roi.* — **Donc,** particule. — **Dont,** pronom.

D'où, locution. — **Doubs,** rivière et département de France. — **Doux,** d'une saveur agréable, et, par extension, égalité d'humeur, bonté, bienveillance.

Du, article. — **Dû,** chose due. — *C'est mon* dû.

E

Écho, redoublement, répétition du son. — **Écot**, quote-part, portion de dépense de table. — *Dans un pique-nique, chacun paye son* écot.

Éclair. — *L'*éclair *précède la foudre.* — **Éclaire**, du verbe éclairer. — *Le soleil échauffe et* éclaire.—**Éclaire**, plante médicinale.

Effort. — *Encore un* effort, *et vous serez au but.* — **Éphore**, juge de Sparte.

Élan, — *Prendre son* élan, s'élancer. — **Élan**, quadrupède du Nord.

Enté, greffé. — *J'ai fait* enter *ces arbres.* — **Hanté**, du verbe hanter. — *On dit ce carrefour* hanté *par un esprit.*

Envi, *à l'envi*, avec émulation. — **Envie**, chagrin, déplaisir causé par les succès d'autrui.

Étaim, partie la plus fine de la laine cardée.—**Étain**, métal blanc, très-fusible. — **Éteint**, du verbe éteindre. — *Le feu s'est* éteint.

Étang, petit lac. — **Étant**, participe présent du verbe être.— **Étend**, du verbe étendre. — *Elle* étend *son linge.*

Été, une des quatre saisons de l'année. — **Été**, participe passé du verbe être.

Être, ce qui est, ce qui existe. — *L'*Être *suprême.* — *L'homme est un* être *doué de raison.* — **Être**, verbe. — **Hêtre**, arbre de nos forêts.

Eurent, du verbe être. — *Ils* eurent *froid et chaud sans transition et prirent mal.* — **Hure**, tête de sanglier. — **Ur**, ville de Chaldée.

Eux, pronom. — **Œufs**. — *Des* œufs *frais.*

F

Face, le visage, la partie qui fait face.—**Fasse**, du verbe faire. — *Quoi que je* fasse, *je ne parviens pas à le contenter.*

Faim, besoin de manger. — **Feint**, participe passé du verbe feindre. — **Fin**, ce qui achève. — *La* fin *couronne l'œuvre.* — **Fin**, l'opposé de gros. — *Un drap* fin.

Faire, verbe. — **Fer**, métal et divers objets fabriqués avec ce métal. — *Un* fer *à repasser, un* fer *à cheval.*

Fais, du verbe faire. — *Je* fais *aussi bien que possible.* — **Fait**. — *Allez au* fait. — **Fait**, adjectif. — *C'est un acte* fait, *achevé.* — **Faix**, fardeau.

Faîte, la partie la plus élevée. — *Le* faîte *du toit.* — **Faite**, participe passé du verbe faire. — **Fête**, solennité, réjouissance.

Faon, jeune chevreuil. — **Fend**, du verbe fendre. — *Il* fend *du bois.*

Fard, pâte, liqueur qui sert à colorer le visage. — *cette femme met du* fard. — Au figuré, déguisement, dissimulation. — **Phare**, lumière placée sur une hauteur pour servir de signal.

Fausse, du verbe fausser. — *Il* fausse *ses engagements.* — **Fausse**, féminin de faux. — *Une* fausse *nouvelle.* — **Fosse**, creux long et large fait en terre.

Faut, du verbe falloir.—*Il le* faut.—**Faux**, outil dont on se sert pour faucher. — Par extension, *la* faux *du temps, ses ravages.* — **Faux**, opposé à la vérité, à la franchise. — *Un caractère* faux. — *Le* faux *ne réussit pas longtemps.*

Feu, élément. — *Le* feu *et la flamme*:—*Tout est en* feu. — **Feu**, adjectif. Qui a vécu : — Feu *mon père.*

Fi !... interjection. — **Fils**. — *Mon* fils, *mon enfant.* — **Fit**, du verbe faire. — *Dieu* fit *le monde en six jours.*

Fier, verbe.— *Se* fier *à la parole d'un ennemi.*—**Fier**, avoir de la fierté. —*Il est* fier *et irascible.*

Fil. — *Du* fil *à coudre.* — **Fil.** — *Avoir, donner le* fil, le tranchant. — *Il passa ses ennemis au* fil *de l'épée.* — **File**, à la suite les uns des autres. — *Dans une procession, on marche à la* file. — **File**, du verbe filer.— *Cette femme* file *du matin au soir.*

Foi, vertu théologale. — *Avoir la* foi. — **Foie**, partie intérieure du corps des animaux. — *Le* foie *de veau est un excellent manger.* — **Fois**. — *Revenir plusieurs* fois. — *Il y avait une* fois... — **Fouet.** — *Donner le* fouet *à un enfant, à un esclave.*

Fond. — *Le* fond *de l'eau, le* fond *du sac.* — **Fond**, du verbe fondre. — *Le beurre* fond *au soleil.* — **Fonds**, — *Les* fonds (l'argent) *baissent*, etc. — *Êtes-vous en* fonds?— **Font**, du verbe faire. — *Que vous* font-*ils?* — **Fonts**. — *Les* fonts *baptismaux.*

For. — *Dans son* for *intérieur*, en soi-même.— **Fors**, préposition, excepté. — *Tout est perdu*, fors *l'honneur.* — **Fort**, opposé de faible. — *Il est grand et* fort. — **Fort**, déchargeur aux halles. — *Cet homme est un* fort *de la Halle.* — **Fort**, forteresse. — *Le* fort *d'Ivry, le* fort *de Vincennes.*

Foret, instrument pour percer un tonneau.—**Forêt**, bois étendu et de haute futaie.

Frai, les œufs des poissons.—**Fraie**, du verbe frayer. — *L'homme sociable* fraie *avec ses semblables.* — **Frais**, fraîcheur agréable. — *Prendre le* frais. — **Frais**, fraîchement, nouvellement. — *Du poisson* frais *pêché.* — **Frais**. — *Payer les* frais *d'une chose, ce qu'elle a coûté.*

Franc, unité monétaire de France. — **Franc, sin-**cère. — *Cet homme est* franc *et loyal.*

Fumée. — *Craindre la* fumée; *il n'est pas de* fumée *sans feu.* — **Fumet**, le parfum d'un objet qui se boit ou se mange. — *Ce vin a le* fumet *du bordeaux.* — **Fumé**, ce qui a été passé à la fumée. — *Jambon, bœuf* fumé.

G

Gai, content, joyeux. — **Guet.** — *Les soldats du* guet, *chargés autrefois de veiller à la sûreté d'une ville.* — **Gué.** — *Passer une rivière au* gué, *à l'endroit où elle est guéable.*

Gand, ville de Flandres (aujourd'hui Belgique). — **Gants**, partie de la toilette qui recouvre les mains. — *Se donner des* gants, se donner de l'importance.

Geai, oiseau. — **J'ai**, du verbe avoir. — **Jais**, composition noire et brillante. — *Des perles de* jais. — **Jet**, un jet d'eau. — *Le* jet *de cette fontaine est trop volumineux.*

Gent, pour l'espèce. — *La gent volatile* ne se dit qu'en poésie ou par ironie. — **Gens**, *les gens*, les hommes. — **Jean**, nom propre. — **J'en**, locution pronominale.

Glace, liquide solidifié par la gelée. — **Glace**, miroir de verre. — **Glace**, du verbe glacer. — *Il faut que je* glace *cette crême.*

Goûte, du verbe goûter. — *Faut-il que j'y* goûte. — **Goutte.** — *Une* goutte *d'eau, de lait.* — **Goutte.** — *Un accès de* goutte (maladie).

Grâce. — *La* grâce *de Dieu, la* grâce *d'un coupable.* — **Grasse**, féminin de gras. — *Cette femme est fraîche et* grasse *comme si elle n'avait pas été malade.* — **Grasse**, chef-lieu d'arrondissement du département du Var.

Graisse, partie grasse. — *La* graisse *d'oie est, dit-on, très-bonne.* — **Grèce**, une des contrées de l'Europe.

Grammaire, qui traite d'une langue et de ses règles. — **Grand'mère**, aïeule.

Gray, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Saône.— **Grès**, pierre de grès. — **Gré**, *agir à son* gré, *à sa guise.* — *Cette chose est à mon* gré, *à ma convenance.*

Gril, instrument de cuisine qui sert à griller les viandes. — **Gris**, teinte mêlée de noir et de blanc.

Guère, difficilement, pas beaucoup. — *Je ne le puis* guère, *je ne le crains* guère. — **Guerre**, différend à main armée.

H

Hale, effet du vent, de la chaleur.— **Halles**, marché couvert et public.

Héraut, officier chargé des proclamations. — **Hérault**, rivière et département de France. — **Héros**, homme célèbre par son courage et ses hauts faits. — **Héro**, prêtresse de Vénus.

Heur, diminutif de bonheur. — **Heure**, mesure du temps. — **Heurt**, choc, secousse.

Hombre, jeu de cartes. — **Ombre**, ce qui est à l'abri du soleil. — **Ombre**, fantôme, apparition. — **Ombre**, poisson de terre et de mer.

Hors, excepté, hormis, dehors. — *Tout est bien,* hors *la dernière partie.* — *Il a été expulsé* hors *de la France.*— **Or**, métal jaune et précieux. — **Or**, conjonction. — Or *je vous disais.*

Hôte, qui tient auberge, qui loge chez lui. — Celui qui donne et celui qui reçoit l'hospitalité. — **Hotte**, sorte de

panier qui se porte sur le dos. — **Ote**, du verbe ôter. — Ote-*toi de mon chemin.*

Hui, terme de pratique, marque le jour où l'on est. — **Huis**, ancien mot qui signifiait porte, n'est connu que dans cette acception. — *A* huis *clos*, sans publicité. — *Les procès scandaleux se plaident à* huis clos. — **Huit**, nom de nombre.

Hune, terme de marine. — **Une**, adjectif.

I

Ici, adverbe. — **Issy**, village et fort, près de Paris.

Il, pronom personnel. — **Ile**, partie de terre tout entourée d'eau.

Iris, plante bulbeuse. — **Iris** (mythologie), messagère de Junon.

J

Jeûne, abstinence d'aliment, de plaisirs. — **Jeune**, opposé de vieux. — *Un* jeune *homme, une* jeune *fille.*

Jantilles, ais qu'on met autour d'une roue de moulin. — **Gentille**, gracieuse, aimable — *Comme cette enfant est* gentille.

J'eus, du verbe avoir. — **Jus**, suc tiré par expression ou à la suite de la cuisson.

Joue, partie du visage· — *Le mal aux dents fait parfois enfler les* joues. — **Joue**, du verbe jouer. — *Il* joue *constamment.*

L

La, article. — **La**, pronom. — **Là**, adverbe.— **Las**, fatigué. — **Las!** interjection pour hélas! — **Lacs**, lacets pour prendre des animaux au piége. — **Lac**, certaine étendue d'eau entourée de terre de tous côtés. — **Laque**, genre de cire préparée aux Indes occidentales. — Beau vernis de la Chine.

Lai, pièce de poésie des troubadours et des trouvères.— **Laid**, opposé de joli. — *Un* laid *visage.* — **Lait**, liqueur blanche destinée par la Providence à nourrir les petits êtres qui ne peuvent encore manger. — **Legs**, don fait par testament.

Laité, poisson qui a de la laite. — **Léthé**, fleuve de la mythologie.

Laon, chef-lieu du département de l'Aisne. — **Lent**, l'opposé de vif, rapide.

Lard, graisse de certains animaux placée entre la peau et la chair, notamment chez le cochon. — **Lares**, terme de mythologie. — *Les dieux* Lares, les dieux domestiques.

Lé, largeur d'étoffes. — **Les**, article.— **Lez**, ancienne préposition signifiant proche. — *Saint-Denis-lez-Paris.*

Lest, poids qui sert à maintenir un navire suffisamment plongé dans l'eau. — **Leste**, agile, prompt, adroit. **Leste**, du verbe lester. — Leste *bien ta barque.*

Leur, pronom. — **Leurre**, appât, tromperie. — **Leurre**, du verbe leurrer.

Lie, marc, boue formée par le dépôt d'une liqueur. — *De la* lie *de vin.*— **Lie**, du verbe lier. —*Je* lie *mes oignons en botte.* — **Lit**, couche.—**Lit**, du verbe lire.—*Il* lit *sans cesse.* — **Lis**, fleur.

Livre, un livre imprimé, un livre blanc pour écrire ses notes, ses impressions. — *Des* livres *de commerce.* — **Livre**, ancienne unité des monnaies françaises. — *Une* livre *tournois.*

Loch, triangle de bois jeté à la mer au bout d'une ficelle pour mesurer la vitesse d'un vaisseau. — **Lock** ou **Look**, sorte de potion pour la poitrine. — **Loque**, guenilles.

Loche, du verbe locher, pour séparer (peu usité). — **Loche**, petit poisson. — **Loches**, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Indre.

L'on, locution pronominale. — **Long**, l'opposé de court. — *Un* long *ruban.*

Lord, titre porté par les membres de la haute aristocratie anglaise. — **Lors**, adverbe (pour alors).

Lourd, pesant. — *Un* lourd *fardeau.* — **Loure**, instrument de musique. Danse grave.

Lui, pronom personnel. — **Luit**, du verbe luire.

Lustre, brillant, éclat.—*Donner du* lustre *à une étoffe.* — **Lustre**, girandole suspendue au plafond pour éclairer une salle. — **Lustre**, du verbe lustrer.

Lutte, combat corps à corps.— **Lutte**, du verbe lutter. — **Luth**, instrument de musique, sorte de lyre.

M

Ma, pronom personnel et adjectif possessif. — **Mât**, arbre qui porte la voile, les agrès. — **Mat**, qui n'a ni éclat ni poli. — **Mat**, aux jeux d'échec, coup qui met le roi en échec et fait perdre.

Mai, cinquième mois de l'année. — **Mais**, conjonc-

tion. — **Mes**, pronom et adjectif possessif. — **Mets**, du verbe mettre. — **Mets**, plat, aliment. — *De bons* mets.

Main, extrémité du bras divisée en doigts. — **Main**, terme de métier et d'art. — Main *de papier.* — Cordons, anneaux pour appuyer la main, etc... **Main**, terme de jeu, *avoir la* main, donner les cartes. — **Maint**, plusieurs, beaucoup. — Mainte *valeur,* maintes *fois.* — **Mein**, rivière d'Allemagne.

Maire, première autorité d'une commune. — **Mer**, vaste étendue d'eau salée. — **Mère**, — *une bonne*, *une parfaite* mère.

Mal, l'opposé du bien. — *Faire le* mal. — **Mâle**, être du sexe masculin. — **Malle**, coffre de bois recouvert de peau et destiné à serrer des effets.

Maman, diminutif de mère. — **Mamant** ou *mammouth,* squelette fossile d'une espèce d'éléphant énorme qu'on trouve en Sibérie.

Manche, bras de l'Océan entre la France et l'Angleterre. — **Manche**, *un* manche *de couteau, un* manche *à balai.* — **Manche**, la partie du vêtement de l'homme où il passe le bras.

Manne, sorte de grande corbeille. — *Cette* manne *est pleine de linge.* — **Manne**, nourriture miraculeuse envoyée par le Seigneur aux Juifs dans le désert. — **Manne**, plante et gomme médicinale. — **Mânes**, ombre ou âme d'un mort. — **Mane**, petite ville de la Haute-Garonne.

Mante, manteau de femme à capuchon. — **Mantes**, chef-lieu d'arrondissement de Seine-et-Oise. — **Mente**, du verbe mentir; *faut-il donc qu'il* mente *pour te plaire?* etc. — **Menthe**, plante odoriférante.

Marc, poids, monnaie. — **Marc**, l'apôtre saint Marc. — **Mare**, étang bourbeux. — **Marc**, résidu des fruits

pressés. — **Mars**, troisième mois de l'année. — **Mars**, (mythologie), Dieu de la guerre.

Marchand, qui s'occupe de commerce. — **Marchant**, participe présent du verbe marcher.

Mari, époux. — **Marri**, chagrin, désolé. — **Marie**, nom propre.

Mâtin, nom donné à une espèce de chiens.— **Matin**, partie de la jonrnée avant midi.

Maux, pluriel de mal. — **Meaux**, chef-lieu de Seine-et-Marne. — **Mots**, paroles.

Mêlons, du verbe mêler. — **Melon**, plante potagère.

Menton, partie du visage au-dessous de la bouche. — **Mentons**, du verbe mentir. — *Nous ne* mentons *jamais*.

Mépris, sentiment que l'on éprouve pour ce que l'on croit indigne d'estime. — **Mépris**, participe passé du verbe méprendre.

Mètre, unité de mesure pour les longueurs et les surfaces. — **Mettre**, verbe. — **Maître**, celui qui a des ouvriers, des serviteurs, des esclaves, etc...

Meurs, du verbe mourir. — **Mœurs**, habitudes naturelles ou acquises. — **Meurs**, ville du département du Nord.

Mil, millet. — **Mille**, nom de nombre. — **Mil**, abréviation de mille dans la supputation des années.

Mine, métaux, minerais non exploités, endroits où ils se forment.— **Mine**, air, aspect du visage. — *Il a bonne, mauvaise* mine. — **Mine**, cavité souterraine creusée pour faire sauter un roc, un édifice. — **Mine**, monnaie orientale. — **Mine** de plomb, matière noire avec laquelle on donne du lustre au fer, et on fabrique des crayons. — **Mine**, du verbe miner.

Moi, pronom personnel. — **Mois**, nom des douze divisions de l'année.

Mon pronom personnel, adjectif possessif. — **Mont**, élévation, montagne; — *Le* mont *Blanc.* — *Par* monts *et par vaux.*

Mors, le mors d'un cheval, le frein passé dans sa bouche. — **Mords**, du verbe mordre. — **Mort**, cessation de la vie. — **Maur**, nom propre. — **Maures**, peuplades asiatiques et africaines. — **Maure**, petites villes dans les départements d'Ille-et-Vilaine et des Basses-Pyrénées.

Mou, partie de l'intérieur des animaux. — *Du* mou *de veau.* — **Mou**, masculin de molle. — **Moût**, vin nouvellement fait, qui n'a pas fermenté. — **Moud**, du verbe moudre. — **Moue**, témoigner de l'humeur en allongeant les lèvres ; — *faire la* moue.

Mouche, du verbe moucher. — **Mouche**, insecte ailé.

Mousse, apprenti marin. — **Mousse**, herbe parasite. écume, barbe légère qui s'élève sur un autre corps. — **Mousse**, du verbe mousser.

Mue, changement de plume, de poil chez les animaux. — **Mue**, du verbe muer. — **Mû**, être mû, être poussé par un désir, un instinct.

Mule, animal domestique. — *Une* mule *à la marche assurée.* — **Mule**, pantoufle sans quartier.

Mûr, parvenu en maturité. — *Un fruit* mûr. — **Mur**, muraille. — *Ce* mur *est trop haut pour que je le franchisse.* — **Mûre**, fruit du murier. — **Mûre**, féminin de mûr.

N

Naît, du verbe naître. — **Net**, propre, sans souillure. — **Nez**, partie du visage. — **Né**, participe passé du verbe naître.

Nette, féminin de net. — **Nèthe**, rivière du Brabant, qui donnait sous l'empire son nom à un de nos départements dans les pays conquis.

Neuf, fait depuis peu, qui n'a pas ou qui a peu servi. — **Neuf**, nom de nombre.

Nid, petit logement que se font les oiseaux. — **Ni**, conjonction. — **N'y**, locution adverbiale.

Noix, fruit du noyer. — On dit aussi noix *de coco*, noix *de galle*. — **Noie**, du verbe noyer.

Non, négation. — **Nom**, appellation d'un individu, d'une chose.

Noyer, arbre qui produit les noix. — **Noyer**, verbe.

Nue, nuée. — **Nue**, qui n'est pas vêtue. — *La vérité toute* nue.

Nuit, partie du temps où le soleil est sous l'horizon. — **Nuits**, ville de Bourgogne dont les vins sont renommés. — **Nuit**, du verbe nuire.

O

Ode, genre de poésie. — **Aude**, rivière et département de la France.

On, pronom indéfini. — **Ont**, du verbe avoir.

Oubli, manque de souvenir. — **Oublie**, sorte de pâtisserie très-mince et très-légère. — **Oublie**, du verbe oublier.

Ouï, ce qu'on a entendu. — *J'ai* ouï *dire*. — **Oui**, affirmation. — **Ouïe**, le sens par lequel on perçoit les sons. — *J'ai l'*ouïe *fine*.

Outre, peau de chèvre qui sert à transporter les liquides. — **Outre**, préposition.

P

Pain, aliment fait de farine. — **Peint**, du verbe peindre. — **Pin**, arbre résineux.

Paire, un couple. — *Une* paire *de gants*, *une* paire *de pigeons*. — **Père**, celui à qui nous devons la vie. — *Dieu est notre* père *à tous*.

Pal, morceau de fer ou de bois pour enfoncer en terre. — Supplice chez les Orientaux. — **Pale**, ornement d'église qu'on place sur le calice. — **Pâle**, qui est peu coloré. — **Palle**, vaisseau du Malabar.

Palais, demeure des rois et des grands. — **Palès**, déesse des bergers. — **Palet**, pierre plate et ronde pour jouer en le lançant à un but.

Pan, dieu des bergers, — **Pan**. — *Un* pan *de mur*. — *Il s'enveloppa la tête dans un* pan *de sa toge*. — **Paon**, oiseau.

Par, préposition. — **Part**, la partie qui revient à chacun. — *S'adjuger la* part *du lion*. — **Part**, du verbe partir.

Parante, qui orne, qui pare, féminin de parant. — **Parente**, féminin de parent, — de la même famille.

Pari, gageure. — **Paris**, capitale de la France. — **Pâris**, fils de Priam.

Pas, mouvement fait en marchant. — **Pas**, négation.

Pâte, farine détrempée et pétrie. — **Patte**, pied de certains animaux.

Pater, père en latin, se dit de la prière que nous a laissée Notre-Seigneur, et qui commence par ces mots : *Notre Père qui êtes aux cieux*... — **Pâter**, terme de chasse, se dit de l'animal qui emporte de la boue avec ses pattes. — **Patère**, vase très-ouvert pour les sacrifices. — Espèce

de crochet qui retient les embrasses de rideaux, les tentures, les tableaux, etc.

Pau, chef-lieu du département des Basses-Pyrénées. — **Peau**, partie extérieure de l'animal, enveloppe des fruits, cuirs préparés, etc... — **Pô**, fleuve d'Italie. — **Pot**, vase de terre, destiné à aller au feu pour cuire les aliments.

Paume, la paume de la main.— **Paume**, le *jeu* de paume. — **Pomme**, fruit du pommier.

Pause, moment d'arrêt. — **Pose**, du verbe poser. — **Pose**, attitude. — *La* pose *de ce portrait est forcée.*

Pêche, fruit du pêcher. — **Pêche**, occupation de pêcher. — **Pêche**, du verbe pêcher.

Pêcher, prendre du poisson, retirer de l'eau. — **Pécher**, transgresser la loi de Dieu, celles de l'Église. — **Péché**, faute commise par celui qui pèche. — **Pêcher**, arbre qui produit la pêche.

Peinte, participe passé du verbe peindre. — **Pinte**, mesure pour les liquides. — *Une* pinte *équivaut, je crois, à deux litres.*

Pêne, le pêne est la partie de la serrure qui entre dans la gâche. — **Penne** (féminin), partie de l'antenne. — **Peine**, chagrin, douleur, regrets.

Penser, méditer, raisonner, réfléchir. — **Pensée**, fleur violette. — **Pensée**, opération de notre intelligence qui se représente les êtres, les combine, les observe, les compare, etc. — **Panser**, soigner une blessure, une plaie.

Perce, du verbe percer.—**Pers**, petite ville du Cantal. — **Pers**, couleur entre le vert et le bleu. — **Perse**, état de l'Asie. — **Perse**, belle toile peinte pour tenture. — **Perse**, auteur latin.

Peu, adverbe.— *J'ai* peu *de biens.* — **Peux**, du verbe pouvoir.

Pic, roche taillée en pointe. — *Le* pic *de Ténériffe.* — **Pique**, arme offensive. — **Pique**, du verbe piquer.

Pie. Neuf papes ont porté ce nom.— **Pie,** pour pieux. — *Œuvre* pie. — **Pie**, oiseau.

Pieu, morceau de bois effilé dans une de ses extrémités pour être enfoui en terre. — **Pieux**, qui a de la piété.

Plaid, manteau écossais. - **Plaie**, blessure saignante en état de suppuration. — **Plaît**, du verbe plaire.

Plain, un plain, une cuve de tanneur. —**Plain**, *uni, sans inégalité.* — **Plein**, rempli. — **Plaint**, du verbe plaindre.

Plaine, certaine étendue de terrain plat. — **Pleine**, féminin de plein.

Plainte, participe passé de plaindre. — **Plainte**, mécontentement exprimé. — *Les plaintes du* pauvre. — **Plinthe**, terme d'architecture et de menuiserie.

Plan, terme de géométrie, de peinture. — *Un* plan *horizontal, un* plan *incliné.* — **Plan** d'un travail, disposition, projet. — **Plant**, rejeton ou pousse d'un arbre que l'on retire de terre pour le planter ailleurs. — Lieu où ils sont plantés.

Poêle, sorte de dais. — **Poêle**, vase en fer ou en fonte, qui sert à faire cuire les aliments. — **Poêle**, espèce de fourneau servant de cheminée. — **Poil**, filet délié qui sort de la peau.

Poids, ce que pèse un objet. — *Le* poids *de ce lingot est de vingt kilogrammes.* — **Pois**, plante légumineuse.— **Poix**, sorte de résine dont se servent les cordonniers.

Poing, se dit de la main fermée. — *Montrer le* poing *à quelqu'un.* — **Point**, négation. — **Point**, piqûre faite avec une aiguille enfilée. — **Point**, ce qui est d'une très-petite étendue. — **Point**, du verbe poindre.

Pompe, machine pour élever l'eau, les fluides. — **Pompe**, magnificence, solennité. — **Pompe**, du verbe pomper.

Porc, cochon mâle. — **Port**, port de mer. — *Être au* port, être *en sûreté*. — **Port**, le droit exigible pour avoir porté un objet. — *Combien vous dois-je de* port. — **Port**, prestance, tenue. — *Elle a un* port *de reine*.

Porte, ouverture pour entrer ou sortir dans un lieu.— **Porte**, du verbe porter. — *Sublime* **Porte**, empire ottoman.

Pou, insecte, vermine. — **Pou** de soie, étoffe, sorte de gros de Naples. —**Pouls**, battement des artères

Pouce, le gros doigt de la main.— **Poussé**, rejeton, branches nouvelles. — *Des* pousses *d'arbres*. — **Pousse**, du verbe pousser.

Près, préposition. — **Prêt**, adjectif, prêt, prête à tout. — **Prêt**, argent, chose prêtée. — *Un* prêt *usuraire*. — **Pré**, prairie. — *Se promener dans un* pré.

Présent, cadeau. — *Faire à quelqu'un un* présent *de fête*.—**Présent**, *quand cela s'est dit, j'étais* présent.

Prête, disposée à. — *Êtes-vous* prête. — **Prête**, du verbe prêter.

Prêteur, celui qui prête. — *Un* prêteur *sur gages*. — **Préteur**, dignité romaine.

Priam, roi de Troie, père de Pâris et d'Hector. — **Priant**, du verbe prier.

Prier, verbe. — Prier *avec larmes*. — **Prière**, action de prier. — *Il est en* prière ; *sa* prière *est adressée à celui qui tient notre existence en ses mains.*

Pris, du verbe prendre.—**Prix**, récompense, montant d'un marché, taux, valeur d'une chose. — *Il a obtenu le premier* prix. — *Le* prix *est convenu*. — *Quel est le* prix *de cette étoffe?*

Puis, verbe. — **Puis**, adverbe. — **Puits**, trou plus ou moins profond dans lequel se trouve de l'eau.

R

Raie, poisson de mer. — **Raie**, ligne tracée. — **Raie**, du verbe rayer. — **Rais**, terme de blason.

Raisonner, discourir sur une chose. — **Résonner**, qui rend un son, qui résonne.

Rang, ordre, disposition, — dignité, degré d'honneur. **Rend**, du verbe rendre. — **Rans**, air national suisse.

Ras, rase, uni. — *Couper à* ras *de terre*. — **Ras**, étoffe dont le poil ne paraît pas. — **Rat**, petit animal rongeur. — **Raz** de marée, sorte d'ouragan qui chasse à la côte et amène beaucoup de sinistres dans la mer des Antilles.

Rauque, son rauque, rude et comme enroué. — **Roc**, bloc de rocher.

Récent, nouvellement arrivé. — *Un malheur* récent. — **Ressent**, du verbe ressentir.

Rein, rognon. — **Reins**, l'épine du dos. — **Rhin**, fleuve d'Allemagne et de France.

Reine, la femme d'un roi, la souveraine d'un royaume. — **Rêne**, courroie de la bride d'un cheval. — **Renne**, quadrupède de la Laponie. — **Raine**, grenouille verte qui vit sur les arbres.

Rez, préposition, tout contre, joignant. — Rez-*de-chaussée*. — **Rets**, filets, lacets, piéges.

Reims, chef-lieu d'arrondissement de la Marne. — **Rince**, du verbe rincer.

Riom, chef-lieu d'arrondissement du Puy-de-Dôme. — **Rions**, du verbe rire.

Riz, plante farineuse. — **Ris**, terme de marine. —

Prendre des ris, serrer les voiles. — **Ris**, rire. — *Les* ris *et les jeux sont de votre âge.*

Roi, monarque, souverain d'un royaume. — **Roye**, ville du département de la Somme.

Roman, récit fictif des aventures de la vie et peinture des passions. — **Roman**, langage, style roman, appartenant à une période du moyen âge ainsi dénommée.— **Romans**, ville de la Drôme.

Rome, principale pièce d'un métier de basse lice. — **Rome**, capitale du monde romain et de la chrétienté.

Rond, en forme de cercle.—**Romps**, du verbe rompre.

Roue. — *Un char, une voiture, sont portés par des* roues. — **Roux**, de couleur rousse. — *Des cheveux* roux.

Rue, voie bordée de maisons et située dans l'intérieur d'une ville, d'un village. — **Rue**, plante médicinale. — *La* rue *est fort amère.* — **Rue**, ville du département de la Somme. — **Ruth**. — Ruth *et Noémi.*

S

Sale, l'opposé de propre. — *Un appartement, un vêtement* sale. — **Sale**, du verbe saler. —**Salle**, salon, pièce où l'on mange, où l'on se rassemble.—Salle *à manger*, salle *de billard*, salle *de théâtre.*

Savon, préparation d'huile et de potasse pour nettoyer, laver le linge. — **Savons**, du verbe savoir.

Saure, du verbe saurer (sécher à la fumée).—**Saure**, de couleur fauve (jaunâtre). — **Saur**, salé et à demi séché à la fumée. — **Sort**, le destin. — **Sor**, faucon qui n'a qu'un an.—**Sors**, oiseau de proie qui n'a pas encore mué. — **Sort**, du verbe sortir.

Saut, action de sauter, mouvement que l'on fait en sautant. — **Sceau**, seing, cachet, armoiries. — *Les* sceaux

de l'État. — **Sceaux**, ville du département de la Seine.— **Seau**, vase pour puiser et contenir de l'eau. — **Sot**, qui manque d'esprit, qui est embarrassé.

Sceller, apposer un sceau. — **Seller**, placer la selle sur un cheval. — **Céler**, cacher, dérober aux recherches.

Serein, rosée du soir. — **Serin**, oiseau.

Simples, plantes médicinales. — **Simple**, l'opposé de composé, d'affecté, de recherché.

Soi, pronom. — **Soie**, produit des vers à soie. — *Fil, étoffe de* soie.— **Soit**, du verbe être.— **Soit**, conjonction.

Sol, note de musique. — **Sol**, ancienne orthographe de *sou*, monnaie de cuivre. — **Sol**, la terre placée sous les pieds. — **Sole**, poisson de mer.

Somme, un temps de sommeil. — **Somme**, total d'une addition. — **Somme**, rivière et département de France.— **Sommes**, du verbe être.

Son, le son, le bruit. — **Son**, partie plus grosse du grain qui reste après que la farine est tamisée. — **Son**, adjectif. — **Sont**, du verbe être.

Sonnet, petite pièce de poésie. — **Sonnait**, du verbe sonner. — **Sonnez**, terme de jeu, deux six. — **Sonnez**, du verbe sonner.

Souci, inquiétude, chagrin. — **Souci**, fleurs de souci. — **Soucie**, du verbe se soucier.

Soude, minéral qui sert à faire le verre et à le blanchir. — **Soude**, du verbe souder.

Soufflet, instrument pour souffler, pour faire prendre le feu. — **Soufflet**, mortification, affront, dommage. — **Souffler**, action de souffler. — **Soufflet**, plat sucré, très-léger et très-gonflé.

Souffleur, celui qui souffle aux acteurs quand la mémoire leur manque. — **Souffleur**, poisson cétacé.

Soûl, — *Être* soûl, être ivre. — **Sou**, monnaie de

cuivre, la vingtième partie du franc. — **Sous**, préposition.

Souris, sourire. — **Souris**, petit animal rongeur de l'espèce du rat. — **Souris**, du verbe sourire.

Statue, figure d'un homme, d'un animal en bois, en pierre, en bronze. — **Statuts**, règlements. — *Les statuts de l'ordre ne permettent pas de*, etc.

Suis, du verbe être. — **Suit**, du verbe suivre. — **Suie**, résidu du combustible.

Sur, préposition. — **Sur**, aigre, acide. — **Sûr**, certain, infaillible. — *C'est une chose, une affaire sûre.*

T

Ta, est un adjectif possessif. — **Tas**, assemblage, petite élévation ; — *un* tas *d'herbe, un* tas *de sable.*

Tache, souillure, une tache d'huile, de graisse. — **Tâche**, ouvrage à faire dans un temps limité.

Taie, voile, peau. — *On appelle cataracte une taie sur la prunelle de l'œil.* — **Taie**, toile qui enveloppe un oreiller. — **Tet**, substance la plus dure d'une coquille. — Morceau de pot de terre cassé.

Taillon, quartier de fruit ; — *un* taillon *de pommes.* — **Taillons**, du verbe tailler. — **Talion**, punition pareille à l'offense : — *Sang pour sang, ainsi le veut la loi du* talion.

Tain, feuille d'étain qu'on met derrière les glaces. — **Tains**, pièces de bois sur lesquelles on pose le vaisseau en construction. — **Teint**, du verbe teindre. — **Teint**, — *Un beau* teint, *un* teint *hâlé.* — **Thym**, plante odoriférante.

Taire, verbe. — **Terre**, la terre que Dieu a créée pour la donner en souveraineté à l'homme.

Tan, écorce de chêne dont se servent les tanneurs pour préparer les peaux. — **Tant**, adverbe. — **Temps**. — *Le temps marche toujours.*

Tante. — *Ma* tante *et mon oncle sont arrivés.* — **Tente**. — *Dressez les* tentes *pour que nous campions au bord de ce ruisseau.*

Taon, insecte volant. — **Thon**, poisson de mer. — **Ton**, donner le ton, avoir bon ton. — **Ton**, pronom.

Tapir, se cacher, se tapir. — **Tapir**, quadrupède de l'Inde.

Tapis, tissu qu'on étend sur le sol. — **Tapi**, participe passé de tapir.

Tare, diminution, déchet sur la quantité ou le poids. — **Tard**, arriver après le temps nécessaire, prescrit.

Taupe, petit animal qui vit sous terre. — **Tope**, frappe! — *Tope là!* c'est convenu.

Taux, prix convenu, règles, intérêt de l'argent. — **Tôt**, l'opposé de tard.

Tendre, qui n'est pas dur, friable, aisé à couper, à diviser. — **Tendre**, verbe.

Terme, fin, borne d'un temps. — **Terme**, dans la mythologie, dieu des bornes. — **Thermes**, bains d'eau chaude.

Tes, adj. pos. — **Thé**, végétal de la Chine qui fournit une boisson très-estimée.

Tien, pronom. — **Tient**, du verbe tenir.

Toi, pronom. — **Toit**, couverture d'une maison, d'un édifice.

Toue, long bateau de planches de sapin. — **Toue**, du verbe touer. — **Tout**, un objet entier. — *Le tout vaut mieux qu'une partie.* — **Tout**, adjectif. — **Toux**, mouvement convulsif de la poitrine, accompagné de bruit.

Tour, monument élevé et de peu de diamètre. — **Tour**, mouvement en rond, en tournant sur soi-même ou autour d'un objet quelconque. — **Tour**, machine de tourneur. — **Tours**, chef-lieu du département d'Indre-et-Loire.

Trait, dard, javelot, flèche, et, au figuré, tout ce qui blesse. — **Trait**, ligne, linéament, ce qu'on avale d'une gorgée. — **Traits**, les contours, la forme du visage. — *De beaux* traits. — **Très**, particule.

Tribu, peuplade. — **Tribut**, impôt imposé par la force, et comme marque de dépendance.

Troie, ancienne ville dont le siége de dix ans a été chanté par Homère. — **Troyes**, chef-lieu du département de l'Aube. — **Trois**, le nombre trois.

Trop, adverbe. — **Trot**, allure d'un cheval qui trotte.

Tu, pronom. — **Tu**, participe passé du verbe taire. — **Tue**, du verbe tuer.

V

Vain, qui a de la vanité, qui est basé sur la vanité. — *Homme* vain, vaine *espérance.*

Vin, boisson fermentée, faite avec du raisin. — **Vingt**, le nombre vingt. — **Vint**, du verbe venir.

Vaine, féminin de vain. — **Veines**, vaisseaux dans lesquels circule le sang.

Van, instrument d'osier en coquille, pour vanner. — **Vent**, air en mouvement, agité.

Vautre, du verbe se vautrer. **Vôtre**, — **Votre**, pronoms.

Vaud, canton suisse. — **Vaux**, pour vallée; — *par monts et par* vaux. — **Vaux**, du verbe valoir. — **Veau**, petit de la vache.

Ver, vermisseau. — **Verre**, matière transparente et fragile. — **Verre**, coupe, vase en verre dans lequel on boit. — **Vers**, assemblage de mots mesurés et cadencés selon des règles fixes. **Vers**, préposition. — **Vert**, couleur verte.

Veux, du verbe vouloir.— **Vœux**, engagements, promesses.

Vices, défauts bas et criminels. — **Visse**, du verbe voir. — **Vis**, un clou tournant.

Vil, Vile, bas, méprisable. — **Ville**, cité.

Voie, chemin, route. — **Voix**, l'organe de la parole, du son. — **Voie, Vois, Voit**, du verbe voir.

Voile, partie du vêtement des femmes, qui orne la tête et la figure. — **Voile**, *une voile,* toile tendue sur un mât pour aider à la navigation. — **Voile**, du verbe voiler.

Voir, du verbe voir.— **Voire**, adverbe. — *Tout ce que vous possédez,* voire *même vos livres les plus chers.*

Vol, action de dérober, de voler. — **Vol**, action de s'élever. — *Le* vol *des oiseaux.* — **Vol**, réunion, ensemble d'une troupe d'oiseaux de la même espèce. — *Un* vol *de perdrix.*

Volant, sorte de jeu, balle garnie de plumes qui sert à ce jeu. — **Volant**, participe présent du verbe voler.

Volée, une volée, une bande d'oiseaux. — *Prendre la* volée, s'envoler. — **Volé**, participe passé du verbe voler. — **Voler**, verbe. — **Volez**, verbe.

PETIT DICTIONNAIRE

DE LA PRONONCIATION

OU

GUIDE POUR LA PRONONCIATION DE LA PLUPART DES MOTS DONT L'ORTHOGRAPHE EST EMBARRASSANTE.

Aalborg.	dites Alborg.
Aaroun-al-Raschild.. . . .	Aroun-al-Rachild.
Abberdeen.	Aberdine.
Achab.	Akab.
Achéron.	Akéron.
Achéens (1).	Akéens.
Achmet.	Akmet.
Ajaccio.	Ajacio.
Aix.	Aiss.
Ais (une planche).	Aiss.
Aiguiser.	Aigulser.
Album.	Albome.
Alguasil.	Algouasil
Alger..	Algé.
Almanach..	Almana.

(1) Dans presque tous les mots dérivés du grec, le *ch* se prononce *k*. Cette observation s'applique aussi aux noms propres italiens.

Aloès. . . . . dites Aloesse.
Anachorète. . . . . Anakorète.
Anachronisme. . . . . . . Anakronisme.
Ananas. . . . . Anana.
Août. . . . . Out.
Appendice. . . . . Appindice.
Aquarelle. . . . . Acouarelle.
Aquatique.. . . . . Acouatique.
Aquila. . . . . Acuila.
Archangel (n. p.). . . . . Arkangel.
Archélaüs (n. p.).. . . . . Arkélaüs.
Archidiacre. . . . . Arehidiacre.
Archiépiscopal.. . . . . . Arkiépiscopal.
Archontes.. . . . . Arkontes.
Archidamus (n. p.). . . . Arkidamus.
Arrezzo.. . . . . Ariizo.
Argutie.. . . . . Argucie.
Arsenic.. . . . . Arseni.
As (carte). . . . . Asse.
Ashante (n. p.).. . . . . . Achanti.
Asthme.. . . . . Asme.
Avril.. . . . . Avrill'.
Aureng-Zeb (n. p.). . . . . Auran-Zeb.
Auxerre (n. p.). . . . . . Aussère.
Auxonne (n. p.). . . . . . Aussonne.
Balsamique. . . . . Balzamique.
Badajos (n. p.). . . . . . . Badajosse.
Barneveldt (n. p.). . . . . Barnevelde.
Baruch.. . . . . Baruk.
Barwich. . . . . Barouik.
Baptiser. . . . . Batiser.
Baptême. . . . . Batême.
Baptismal.. . . . . Batismal;

Bayer. . . . . dites Beïer.
Beafteak. . . . . Biftek.
Bearn.. . . . . Bear.
Berghen (n. p.). . . . . . . Berguenn.
Berwich (n. p.).. . . . . . Berouik.
Blucher (n. p.).. . . . . . Blouker.
Bis (brun).. . . . . Bi.
Bis (encore une fois). . . . Bisse.
Blocus. . . . . Blocuss.
Bœufs. . . . . Beu.
Bourg. . . . . Bour.
Borgia (n. p.). . . . . . . Bordjia.
Brisgaw (n. p.). . . . . . Brisgau.
Broom (n. p.). . . . . Bromme.
Brunswich (n. p.). . . . . Bronsvik.
Bruxelles (n. p.). . . . . . Brussèle.
Byron (n. p.). . . . . Biron.
Caen (n. p.). . . . . Kan.
Cagliostro (n. p.). . . . . . Kaliostro.
Castiglione (n. p.). . . . . Kastilione.
Cailhava (n. p.). . . . . . Kaiava.
Caleçon.. . . . . Kalson.
Catéchumène.. . . . . . . Katékumène.
Camoens (n. p.). . . . . . Kamouins.
Canut (n. p.). . . . . . . Kanutt.
Carslhrue (n. p.). . . . . . Karlsrou.
Castlereag (n. p.).. . . . . Kastelraç.
Cavendish (n. p.).. . . . . Kavendich.
Cep (de vigne). . . . . . . Cé.
Cerf. . . . . Cer.
Charybde (n. p.). . . . . . Karibde.
Chaos. . . . . Kao.
Chenil. . . . . Cheni.

Cheptel. . . . . . . dites Chétel.
Chéronée (n. p.). . . . . . Kéroné.
Cherson (n. p.).. . . . . . Kerson.
Chersonnèse (n. p.).. . . . Kersonnèse.
Chérubini (n. p.). . . . . . Kéroubin
Chesterfield (n. p.). . . . . Chesterfilde.
Chiabrera (n. p.). . . . . . Kiabréra.
Chiromancie.. . . . . . . Kiromancie.
Choléra. . . . . Koléra.
Chœur. . . . . Kœur.
Choriste.. . . . . Koriste.
Cicogne. . . . . Cigogne.
Cook (n. p.). . . . . Kouk.
Cooper. . . . . Koupère.
Cornwall (n. p.). . . . . . Cornoual.
Coutras (n. p.).. . . . . . Coutrasse.
Covvley (n. p.).. . . . . . Kaoulais.
Cromwell (n. p.). . . . . . Kromwel.
Curaçao.. . . . . Kuirasso.
Damnation. . . . . Danation.
Decemvir. . . . . Decemmvir.
Décorum. . . . . Décoromme.
Destouches (n. p.). . . . . Détouche.
Désir. . . . . Desir.
Démanger. . . . . Demangér.
Distinct. . . . . Distingt.
District. . . . . Distric.
Dot. . . . . Dotte.
Douairière.. . . . . Douârière.
Duéro (n. p.). . . . . . . Douéro.
Duguesclin (n. p.).. . . . . Duguéclin.
Duquesne (n. p.). . . . . . Duquêne.
Écho. . . . . Éko.

Éden. . . . . dites Édenne.
Emmener. . . . . Enmener.
Enivrer. . . . . An-ivrer.
Ennoblir. . . . . An-noblir.
Ennui. . . . . An-nui.
Enorgueillir. . . . . An-orgueillir.
Équateur. . . . . Ékouateur.
Équestre. . . . . Ékuestre.
Équilatéral. . . . . Ékuilatéral.
Estomac. . . . . Estoma.
Et cætera. . . . . Ett-cétêra.
Étang. . . . . Étan.
Euripide (n. p.). . . . . . Euripide.
Europe (n. p.). . . . . Europe.
Exarchat. . . . . Exarka.
Exemption. . . . . Exemption.
Exempté. . . . . Exenté.
Ezéchias. . . . . Ezékias.
Facétie. . . . . Facécie.
Fahrenheit (n. p.). . . . . Farénète.
Faon. . . . . Fan.
Factotum. . . . . Factotomme.
Factum. . . . . Factomme.
Faubourg. . . . . Faubour.
Fielding. . . . . Fieldingue.
Gageure. . . . . Gajure.
Galway (n. p.). . . . . . . Galouais.
Gellert (n. p.). . . . . . . Ghellert.
Gesner (n. p.). . . . . . . Ghesner.
Gibbon (n. p.). . . . . . . Guibbon.
Gisent (ils). . . . . Gissent (ils).
Gluck (n. p.). . . . . . . Glouk.
Gluten. . . . . Glutène.

Gœthe. . . . . . . dites Gheute.
Goldsmith.. . . . . Golchmitt.
Greenwich. . . . . Grinnouïche.
Grammaire. . . . . Gram-maire.
Groom. . . . . Groum.
Gui.. . . . . Ghi.
Guadalquivir. . . . . . . Gouadalquivir.
Guadeloupe. . . . . Gouadeloupe.
Guarini.. . . . . Gouarini.
Guise (n. p.).. . . . . . . Guïse.
Haydn (n. p.). . . . . . . Haidenne.
Hennir. . . . . Hanir.
Hofmann (n. p.). . . . . . Offmane.
Hohenlinden (n. p.). . . . Hohednlindenne.
Hohenstoffen (n. p.). . . . Hohennstoffenne.
Huygens (n. p.). . . . . . Huiguinse.
Igname. . . . . Iguename.
Ignée.. . . . . Iguené.
Imbroglio. . . . . Imbrolio.
Imprégné. . . . . Imprégnié.
Imprégnation. . . . . . . Impréghenacion.
Incognito. . . . . Incognito.
Indemniser. . . . . Indamniser.
Inertie. . . . . Inercie.
Inexpugnable. . . . . . . Inespuguenable.
Inextinguible. . . . . . . Inextinguible.
Inhérent. . . . . Inéran.
In-quarto. . . . . Inn-kouarto.
In-octavo. . . . . Inn-octavo.
Isthme. . . . . Isme.
John (n. p.).. . . . . . . Djonn.
Johnshon (n. p.).. . . . . . Jondsonn.
Kent (n. p.). . . . . Kenn't.

Keplen (n. p.). . . . dites Keplenne.
Klein (n. p.). . . . . Klain.
Kleist (n. p.). . . . . Klaist.
Kreutzer. . . . . Krêtche.
Lacs (piéges, lacets).). . . . Lâ.
Las. . . . . La.
Laps. . . . . Lapce.
Lavater (n. p.). . . . . Lavatère.
Law (n. p.). . . . . Lace.
Lazzi. . . . . Lazi.
Legs. . . . . Leg.
Leibnitz (n. p.). . . . . Leibnits.
Leuwenkock (n. p.). . . . . . Leuvenn-kok.
Lewis. . . . . Leouisse.
Lest. . . . . Leste.
Lichen. . . . . Likène.
Linguistique. . . . . Linguistique.
Liverpool (n. p.). . . . . . . Liverpoul.
Lutzen (n. p.). . . . . Lutzenne.
Machiavel (n. p.). . . . . . . Makiavel.
Maelstrum (n. p.). . . . . . Malstromme.
Maëstricht (n. p.). . . . . . Mastrik.
Majorque (n. p.). . . . . . . Maïorque.
Malesherbes (n. p.). . . . . . Malzerbes.
Malachie (n. p.). . . . . . . Malachie.
Mameluck. . . . . Mamelouk.
Mat (compact). . . . . Matte.
Maximum. . . . . Maximomme.
Marlborough (n. p.). . . . . Malbrou.
Melchior (n. p.). . . . . . . Melkior.
Melchisédech (n. p.). . . . . Melkisédek.
Memento. . . . . Meminto.
Mende (n. p.). . . . . Mande.

Mendes (n. p.). . . . dites Mindes.
Ménil-Montant (n. p.).. . . Méni-Montant.
Mentir. . . . . Mantir.
Metz (n. p.). . . . . Messe.
Mets (plat).. . . . . Mai.
Michel-Ange (n. p.).. . . . Mikel-Ange.
Milhau (n. p.). . . . . . . Miliau.
Mitaw (n. p.). . . . . . . Mitau.
Minimum. . . . . Minimomme.
Minutie.. . . . . Minucie.
Montague (n. p.). . . . . . Montaiguë.
Montaigne (n. p.). . . . . Montagne.
Moore (n. p.). . . . . . . Moure.
Moscowa (1) (n. p.). . . . . Moscova.
Murray (n. p.). . . . . . . Muret.
Nabuchodonosor (n. p.). . . Nabukodonosor.
Néanmoins. . . . . Néan-moins.
Necker (n. p.). . . . . . . Nekre.
Nerfs. . . . . Ner.
Newton (n. p.).. . . . . . Niouton.
New-York (n. p.). . . . . . Niou-York.
Nonobstant. . . . . Nonobstant.
Ochosias (n. p.). . . . . . Okosias.
Oignon.. . . . . Ognion.
Orang-outang. . . . . . . Oran-outan.
Orchestre. . . . . Orkestre.
Osciller.. . . . . Oscilier.
Otway (n. p.). . . . . . . Ottouais.
Owen (n. p.).. . . . . . . Ovenn.
Passaw (n. p.). . . . . . . Passau.

(1) Dans les noms allemands, le double *v*, qui se prononce *ou* en anglais, conserve la prononciation française du v simple.

Pensum. . . . . dites Pinsomme.
Pestalozzi (n. p.). . . . . . Pestalotsi.
Phaon (n. p.). . . . . Faon.
Phthisie. . . . . Ftisie.
Porto Vecchio (n. p.). . . . Porto-Vekio.
Portion. . . . . Porcion.
Potion. . . . . Pocion.
Progné (n. p.). . . . . Proguené.
Préséance. . . . . Précéance.
Punch. . . . . Ponche.
Pulchérie (n. p.). . . . . . . Pulkérie.
Quadragénaire. . . . . Kouadragénaire.
Quaquer. . . . . Kouékre.
Questeur. . . . . Kuesteur.
Quietisme. . . . . Kiétisme.
Quintal. . . . . Kintal.
Quintuple. . . . . Cuintuple.
Quinte-Curce. . . . . Kinte-Kurce.
Quintilien (n. p.). . . . . . Kintilien.
Regel (n. p.). . . . . Reghel.
Reggio (n. p.). . . . . Redgio.
Regnard (n. p.). . . . . . . Renard.
Regnicole. . . . . Réguenicole.
Rio Janeiro (n. p.). . . . . Rio-Djanère.
Rhodès (n. p.). . . . . Rodess.
Rowe (n. p.). . . . . Rô.
Robber (terme de Wish.). . Robbe.
Roide. . . . . Raide.
Roideur. . . . . Raideur.
Ruyter (n. p.). . . . . Ruitère.
Saône. . . . . Sône.
Sandwich. . . . . Sandouitche.
Saoul. . . . . Sou.

Second. . . . . . . dites Segond.
Scholie. . . . . Skolie.
Schiste. . . . . Chiste.
Schunck. . . . . Chunk.
Sculpture. . . . . Sculture.
Semoule. . . . . Semoule.
Sennachérib (n. p.). . . . . Sennakérib.
Serf. . . . . Serfe.
Schah (souverain de la Perse) Châ.
Shakespear (n. p.). . . . . Chekspire.
Shannon (n. p.). . . . . . Channon.
Shéridan (n. p.). . . . . . Chéridan.
Shetland (n. p.). . . . . . Chetlande.
Shilly (n. p.). . . . . . . Chili.
Shore (n. p.). . . . . . . Chore.
Sloop. . . . . Slop.
Solennité. . . . . Solanité.
Spleen. . . . . Spline.
Spencer (n. p.). . . . . . Spincer.
Staël (n. p.). . . . . Stal.
Stagnation. . . . . Staguenation.
Sthatouder. . . . . Statoudère.
Steting (n. p.). . . . . . . Stéting.
Stuttgard (n. p.). . . . . . Stoutgar.
Sud. . . . . Sude.
Suprématie. . . . . Suprémacie.
Suez (n. p.). . . . . Suesse.
Sully (n. p.). . . . . . . Suilli.
Sund (n. p.). . . . . . . Sunde.
Swift (n. p.). . . . . Souift.
Sybaris. . . . . Sybarisse.
Symptôme. . . . . Sintôme.
Tabac. . . . . Taba.

Tact. . . . . dites Tac.
Taon. . . . . Ton.
Théocratie. . . . . Théocracie.
Typo-Saïb (n. p.). . . . . Typo-Saébé.
Torys. . . . . Torissè.
Toast.. . . . . Tòste.
Transes. . . . . Trances.
Transir. . . . . Trancir.
Transylvanie (n. p.). . . . Trancilvanie.
Tycho Brahé (n. p.). . . . Tiko-Brahé.
Utrecht (n. p.).. . . . . . Utrec.
Vermicelle. . . . . Vèrmicelle.
Vésicatoire. . . . . Vézicatoire.
Violoncelle. . . . . Violonchèle.
Vis.. . . . . Vice.
Wagram (n. p.). . . . . . Vagramme.
Walachie (n. p.). . . . . . Valachie.
Walstein (n. p.). . . . . . Valstein.
Walter-Scoot (n. p.). . . . Walter-Scott.
Warwich (n. p.). . . . . . Ouarvick.
Wasington (n. p.). . . . . Ouachington.
Waterloo (n. p.). . . . . . Ouaterlo.
Wattignies (n. p.). . . . . Ouatigny.
Wellington (n. p.). . . . . Vellington.
Westmister (n. p.). . . . . Ouestminstère.
Westro (n. p.). . . . . . . Ouestro.
Wieland (n. p.). . . . . Viclande.
Wighs. . . . . Ouigh.
Willam (n. p.). . . . . . . Ouillamme.
Winkelmanne (n. p.). . . . Vinkelmanne.
Witikind (n. p.). . . . . . Vitikinde.
Wurschen (n. p.). . . . . Vursenn.
Wihs. . . . . Ouiste.

Wiski. . . . . . . dites Ouiski.
Xante (n. p.). . . . . . . Gzante.
Xantippe (n. p.). . . . . . Zantipe.
Xavier (n. p.). . . . . . . Kzavier.
Xénophon (n. p.).. . . . . Zénophon.
Xérès (n. p.).. . . . . . . Kérèss.
Xercès. . . . . Kzercess.
Ximénès. . . . . Kziménès.

PRINCIPAUX PARONYMES FRANCAIS

(On appelle *Paronymes* des mots d'une même langue ayant entre eux quelque rapport, soit par leur étymologie, soit seulement par leur forme.)

Abbé.	Abée.
Abcès..	Accès.
Abhorrer.	Arborer.
Abîme.	Azime.
Aboyer.	Aloyer.
Abréger..	Abroger.
Abstergent.	Astringent.
Abstraire.	Distraire.
Académicien..	Académiste.
Accident.	Incident.
Ajouter.	Ajuster.
Aloès..	Aloi.
Amurer..	Amarrer.
Anagogique.	Analogique.
Ancre.	Antre.
Antenne.	Antienne.
Antidater.	Antidoter.
Affectif.	Effectif.
Agonie.	Atonie.
Appareiller.	Apparier.

Aptitude. . . . . Attitude.
Are.. . . . . Arrhe.
Aréole. . . . . Auréole.
Armorier. . . . . Armurier.
Arrhes. . . . . Erres.
Aruspice. . . . . Auspice.
Ascétique. . . . . Ascitique.
Assuré. . . . . Azuré.
Atelier. . . . . Râtelier.
Athée. . . . . Hâtée.
Auban. . . . . Autan.
Babine. . . . . Bâdine.
Baiser. . . . . Biaiser.
Bard. . . . . Dard.
Barde.. . . . . Carde.
Barder. . . . . Border.
Bas.. . . . . Pas.
Basin.. . . . . Bassin.
Baver.. . . . . Paver.
Bec.. . . . . Pec.
Beurrée.. . . . . Bourrée.
Bol.. . . . . Pol.
Boudeur. . . . . Bourdeur.
Boue. . . . . Houe.
Boule.. . . . . Poule.
Boulette. . . . . Poulette.
Braise. . . . . Fraise.
Brouetter. . . . . Brouter.
Cage. . . . . Gage.
Capital. . . . . Captal.
Carde.. . . . . Garde.
Chorégraphie. . . . . . . Chorographie.
Clapier. . . . . Clavier.

Clapir.	Glapir.
Conjecture..	Conjoncture.
Consommer.	Consumer.
Constricteur.	Constructeur.
Constriction.	Construction.
Cousin.	Coussin.
Craquer..	Croquer.
Cris.	Gris.
Croupe.	Groupe.
Débit.	Dédit.
Débris.	Dépris.
Décupler.	Déculper.
Délaisser.	Délasser.
Désert.	Dessert.
Devin..	Divin.
Diaconat.	Diagonal.
Écart.	Égard.
Écharde..	Écharpe.
Emballer.	Empaler.
Embaucher.	Emboucher.
Embrasser..	Embraser.
Émersion.	Immersion.
Émétique.	Hermétique.
Encager..	Engager.
Enduire..	Induire.
Épeler.	Épiler.
Épointer.	Appointer.
Éruption.	Irruption.
Escarbot.	Escabeau.
Espace.	Espèce.
Espatule.	Spatule.
Factif..	Fictif.
Fixe.	Fisc.

Flacon. . . . . Flocon.
Flairer. . . . . Fleurer.
Flasque.. . . . . Flaque.
Gabelle. . . . . Gamelle.
Garnement. . . . . Garniment.
Gémeau.. . . . . Jumeau.
Gradation. . . . . Graduation.
Graffer. . . . . Greffer.
Habileté. . . . . Habilité.
Haleter. . . . . Halter.
Hennir. . . . . Honnir.
Hochet. . . . . Huchet.
Houpper. . . . . Huper.
Impassible. . . . . Impossible.
Infection. . . . . Inflexion.
Interpellation. . . . . . . Interpolation.
Jauger. . . . . Juger.
Lacer. . . . . Lasser.
Laitière.. . . . . Litière.
Légion. . . . . Lésion.
Léguer. . . . . Liguer.
Leur. . . . . Leurre.
Libération.. . . . . Libation.
Ligueur.. . . . . Liqueur.
Métail. . . . . Métal.
Militaire. . . . . Milliaire.
Mission. . . . . Mixtion.
Mitonner. . . . . Mixtionner.
Mobiliaire. . . . . Nobiliaire.
Modeler.. . . . . Moduler.
Pailler. . . . . Palier.
Pantomètre. . . . . Pentamètre.
Pédale. . . . . Pétale.

Pédicule. . . . . Pellicule.
Peler. . . . . Piler.
Pensum. . . . . Pinson.
Prescrire. . . . . Proscrire.
Prumier. . . . . Prunier.
Radeau. . . . . Rideau.
Radoter. . . . . Ragoter.
Raiponse. . . . . Réponse.
Râpe. . . . . Rapt.
Rapetasser. . . . . Rapiéceter.
Ras. . . . . Rat.
Rassemble. . . . . Ressemble.
Récif. . . . . Rétif.
Recouvrer. . . . . Recouvrir.
Réfraction. . . . . Réfaction.
Remarquer. . . . . Remorquer.
Rengraîner. . . . . Rengrener.
Repartir. . . . . Répartir.
Rêver. . . . . River.
Risque. . . . . Rixe.
Rogations. . . . . Rogatons.
Rosée. . . . . Rusée.
Rouelle. . . . . Ruelle.
Rougir. . . . . Roussir.
Socier. . . . . Soucier.
Solidaire. . . . . Solitaire.
Sommelier. . . . . Sommeiller.
Souci. . . . . Sourcil.
Soudre. . . . . Sourdre.
Souiller. . . . . Soulier.
Subvenir. . . . . Survenir.
Suc. . . . . Sucre.
Tabarin. . . . . Tamarin.

Tendu.	Tondu.
Tramer.	Trimer.
Tripe.	Triple.
Traquer.	Troquer.
Vaguer.	Vaquer.
Veille.	Vieille.
Vélin.	Venin.
Vertige.	Vestige.

MOTS FRANÇAIS

OU LA LETTRE *H* S'ASPIRE.

HA

Ha! interjection.
Habe, s. f. Habit des Arabes.
Hable, s. m. Terme de marine.
Hâbler, v. Parler avec vanterie.
Hâbleur, se, adj. Celui, celle qui hâble.
Hachard, s. m. Terme industriel, ciseau de forgeron.
Hache, s. f. Instrument de fer tranchant.
Hachette, s. f. Petite hache.
Hacher, v. a. Couper en petits morceaux.
Hachis, s. m. Viande hachée et préparée.
Hachoir, s. m. Petite hache à hacher la viande.
Hachure, s. f. Terme de dessin.
Hagard, adj. Farouche, rude, insociable.
Haha, s. m. Ouverture au mur d'un jardin. Terme de marine.
Hahé, s. m. Terme de chasse.
Haie, s. f. Clôture d'un champ, d'un jardin.
Hahie. Cri des voituriers pour exciter leurs chevaux.

Haillon, s. m. Vieux lambeau d'étoffe.

Hainaut, s. p. m. Province des Pays-Bas.

Haine, s. f. inimitié passionnée.

Haïr, v. a. Avoir de la haine.

Haire, s. f. Instrument de pénitence.

Halage, s. m. *Chemin de halage* pour le passage des che-vaux qui halent ou tirent les bateaux.

Halbourg, s. m. Terme de pêche.

Halbran, s. m. Terme d'histoire naturelle; jeune canard sauvage.

Halbrener, v. n. Chasser aux albrans.

Hâle, s. f. Impression produite par l'action de l'air sur le teint.

Hale-à-bord, s. m. Terme de marine.

Hale-bas, s. m. Terme de marine.

Hale-bouline, s. m. Terme de marine.

Halebreu, s. m. Terme de marine.

Halecret, s. m. Ancienne arme défensive.

Hale-dedans, s. m. Terme de marine.

Hâlement, s. m. Terme industriel.

Halener, v. a. Terme de chasse.

Haler, v. a. Tirer au moyen de cordes.

Hâler, v. a. Action du hâle.

Haletant, adj. Être essoufflé.

Haleter, v. n. Être hors d'haleine.

Haleur, s. m. Celui qui hale un bateau en tirant une corde.

Halin, s. m. Terme de pêche.

Hallage, s. m. (ne pas confondre avec halage.) Droit levé dans les halles, sur les marchandises qu'on y ap-porte.

Halle, s. f. Place publique, ordinairement couverte, où se vendent les diverses denrées comestibles.

Hallebarde, s. f. Hache des gardes du palais, des Suisses, etc.

Hallebreda, s. des deux genres. Homme ou femme de grande taille et de mauvaise tournure.

Haller, s. m. Terme de botanique.

Hallier, s. m. Broussailles épaisses. — Gardien des halles.

Halo, s. m. Couronne lumineuse que l'on voit quelquefois autour des astres.

Halochimie, s. m. Terme de chimie. — Partie de cette science qui s'occupe des sels.

Halodendre, s. m. Terme de botanique.

Haloennes, s. f. p. Terme de mythologie. — Fêtes en l'honneur de Cérès et de Bacchus.

Halogène, adj. Terme de chimie.

Halographie, s. m. Terme de chimie. — Description des sels.

Haloïde, s. m. Terme de chimie.

Haloir, s. m. Lieu pour sécher le chanvre.

Halologie, s. f. Terme de chimie. — Traité sur les sels.

Halomancie, s. f. Prétendue science de divination par les sels.

Halophile, s. f. Terme de botanique.

Halosachne, s. f. Terme de chimie.

Halosydne, s. f. Déesse de la mer, la même qu'Amphytrite.

Halot, s. m. Trou dans une garenne où se retirent des lapins.

Halotechnie, s. f. Terme de chimie. — Partie de cette science qui traite des sels.

Halotessera, s. f. Terme d'histoire naturelle.

Halotrichum, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Halothrie, s. f. Terme d'histoire naturelle.

Halque, s. m. Terme de botanique.

Halte, s. f. Pause, temps d'arrêt.

Halurgie, s. f. Terme de chimie.

Ham, s. p. m. Chef-lieu de canton du département de la Somme, célèbre par son château fort.

Hamac, s. m. Lit formé par une forte toile tendue et suspendue.

Hamaux, s. m. p. Terme de pêche.

Hambourg ou **Rambourg,** s. m. Terme de pêche.

Hambourg, s. p. m. Ville libre de la Confédération Germanique.

Hambouvreux, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hamburge, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hameau, s. m. « Petit nombre de maisons champêtres, écartées les unes des autres. La privation d'un marché, dit Beauzée, distingue un village d'un bourg, comme la privation d'une église paroissiale distingue un hameau d'un village. »

Hamonie, s. f. Terme d'histoire naturelle.

Hampe, s. f. Bois ou manche d'une pique, d'une hallebarde, d'une lance, etc.

Hamster, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Han, s. m. Sorte de caravansérai.

Hanan-pacha, s. p. m. Terme de mythologie péruvienne.

Hanap, s. m. Grande coupe dont on se servait à table, au moyen âge.

Hanau, s. p. m. Ville de la Hesse Électorale.

Hanche, s. f. Partie du corps humain et, par extension, terme de marine, de manége, de médecine, d'histoire naturelle, etc.

Hanneton, s. m. Terme d'histoire naturelle; se dit au figuré comme synonyme de léger, étourdi.

Hanovre, s. p. m. Royaume et ville capitale d'Allemagne.

Hanscrit ou **sanscrit,** s. m. Langue savante des Indiens.

Hanse ou **hanse teutonique,** s. f. Alliance, confédération de plusieurs villes d'Allemagne, dites, par suite, villes hanséatiques.

Hansgrave, s. m. Magistrat bavarois.

Hantal, s. m. Terme de botanique.

Hanter, v. a. Fréquenter, s'associer.

Haplaire, s. f. Terme de botanique.

Happe, s. f. Petit cercle de fer dont on garnit un essieu.

Happe-foie, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Happelourde, s. f. Pierre fausse qui a une belle apparence. — Par extension, tout ce qui a un faux brillant.

Happer, v. a. Action du chien qui saisit avidement le morceau qu'on lui présente.

Haque, s. f. Terme de pêche.

Haquebutte, s. f. Sorte d'arquebuse.

Haquenée, s. f. Terme de manége.

Haquet, s. m. Sorte de charrette.

Harache, s. f. Terme d'histoire naturelle.

Harai, s. m. Tribut que payent dans les provinces turques tous les habitants non musulmans.

Harangue, s. f. Discours fait à une assemblée, à un personnage de distinction.

Haranguer, v. a. Faire une harangue.

Harangueur, s. m. Celui qui prononce une harangue. — Se dit surtout en mauvaise part.

Haras, s. m. Lieu destiné à l'éducation des chevaux.

Harasse, s. f. Arme défensive au moyen âge. — Panier à emballer le verre.

Harasser, v. a. Lasser, fatiguer.

Harassement, s. m. État d'une personne harassée.

Haraux, s. m. Terme de guerre.

Harceler, v. a. Fatiguer par des attaques continuelles.

Harcellement, s. m. Action de harceler.

Hard, s. f. Terme de gantier.

Harde, s. f. Terme de vénerie.

Hardes, s. f. pl. Objets d'habillement. — L'ensemble des vêtements.

Hardeau, s. m. Terme de botanique.

Hardées, s. f. Terme de vénerie.

Harder, v. a. Terme de gantier.

Hardi, adj. Courageux, intrépide, qui ose beaucoup.

Hardiesse, s. f. Courage, assurance : il diffère d'audace et d'effronterie, en ce qu'il y a dans la *hardiesse* quelque chose de mâle, dans l'*audace* quelque chose d'emporté, et dans l'*effronterie* quelque chose d'incivil.

Hardiment, adv. Avec hardiesse.

Harem, s. m. Mot arabe signifiant lieu sacré, lieu défendu. — En Turquie, lieu où sont renfermées les femmes d'un sultan, d'un pacha.

Hareng, s. m. Terme d'histoire naturelle. Poisson de mer fort connu.

Harengère, s. f. Marchande de harengs et d'autre poissons en détail. — Par extension, femme commune, grossière, criarde.

Harfleur, s. p. m. Ville du département de la Seine-Inférieure.

Hargne, s. f. Querelle, dispute.

Hargneux, adj. D'humeur chagrine et querelleuse.

Hargnière, s. f. Terme de pêche.

Haricot, s. m. Plante légumineuse.

Haridelle, s. f. Mauvais cheval maigre.

Harle, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Harlem, s. p. m. Ville de Hollande.

Harnais, s. m. Tout ce qui est nécessaire à l'équipement d'un cheval.

Harnachement, s. m. Ce qu'il faut pour harnacher.

Harnacheur, s. m. Valet qui harnache, ouvrier qui fait les harnais.

Harnacher, v. a. Action de mettre les harnais.

Haro! Exclamation, qui s'emploie quelquefois substantivement.

Harpaye, s. m. Terme d'histoire naturelle. — Oiseau de proie.

Harpe, s, f. Instrument de musique.

Harpé, s. m. Coutelas ou courte épée des anciens.

Harpeau, s. m. Terme de marine. — Grapin pour accrocher les vaisseaux ennemis.

Harper, v. a. Prendre et serrer fortement avec la main.

Harpeste, s. m. Jeu de ballon en usage chez les anciens.

Harpie, s. f. Monstre fabuleux extrêmement vorace.

Harpin, s. m. Croc de batelier.

Harpiste, s. des deux genres. Celui, celle qui joue de la harpe.

Harpoire, s. m. Terme de pêche.

Harpon, s. m. Crochet, grapin, attaché à l'extrémité d'une corde pour la pêche.

Harponner, v. a. Accrocher avec le harpon.

Harponneur, s. m. Celui qui harponne.

Harponnier, s. m. Terme d'histoire naturelle. — Héron d'Amérique.

Harre, s. f. Terme de pelletier.

Hart, s. f. Corde avec laquelle on pendait les criminels.

Harviau, s. m. Terme de pêche.

Hasard, s. m. Fortune, cas fortuit.

Hasarder, v. a. risquer.

Hase, s. f. La femelle du lièvre et du lapin.

Hasteur, s. m. Surveillant des manœuvres et des ouvriers dans un atelier.

Hastiforme, adj. des deux genres. — En forme de pique.

Hâte, s. f. Vitesse, diligence.

Hâtelettes, s. f. p. Brochettes de foie, de ris de veau, etc.

Hâter, v. a. Faire dépêcher.

Hâtereau, s. m. Mets préparé avec des tranches de foie.

Hâteur, s. m. Charge d'un des officiers des cuisines royales.

Hâtier, s. m. Grand chenet de cuisine.

Hâtif, adj. Précoce.

Hâtiveau, s. m. Poire, raisins préçoces.

Hâtivement, adj. Avec hâte.

Hâture, s. f. Terme de serrurier.

Hauban, s. m. Terme de marine.

Haubaner, v. a. Terme de marine.

Haubart, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Haubelone, s. f. Fromage de Hollande.

Haubeigeon, s. m. Armure des écuyers.

Haubert, s. m. Cuirasse que portaient seuls les chevaliers.

Haulée, s. f. Terme de pêche.

Hausse, s. f. Tout ce qui sert à hausser.

Hausse-col, s. m. Partie de l'uniforme des officiers d'infanterie.

Haussement, s. m. Action de hausser.

Hausse-pied, s. m. Terme de fauconnerie.

Hausse-queue, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hausser, v. a. Élever, rendre plus haut.

Haut, s. m. La partie la plus élevée.

Haut, adj. Élevé, par opposition à bas.

Haut à bas! s. m. Cri de chasse.
Hautain, adj. Fier, orgueilleux.
Hautbois, s. m. Instrument à vent et à anche dont le son est fort clair.
Haut-bord, s. m. Grand vaisseau.
Haut-de-casse, s. m. Terme d'imprimerie.
Haut-de-chausses, s. m. Partie du vêtement qui remplaçait autrefois le pantalon.
Haut-dessus, s. m. Terme de musique.
Haute-bonté, s. f. Espèce de pomme.
Haute contre, s. f. Terme de musique.
Hautée, s. f. Terme de pêche.
Haute-futaie, s. f. Bois qu'on laisse parvenir à la plus haute croissance.
Haute-justice, s. f. Juridiction qui comprend la moyenne et la haute justice.
Haute-lice, s. f. Fabrique de tapisseries dont la chaîne est tendue de haut en bas.
Hautement, adv. Hardiment, librement.
Haute-paye, s. f. Solde plus élevée que le traitement ordinaire.
Hautesse, s. f. Titre honorifique donné au Sultan.
Hauteur, s. f. Étendue d'un corps en tant qu'il est haut.
Hauteville, s. p. m. Chef-lieu de canton du département de l'Ain.
Hautin, s. m. Terme d'histoire naturelle; petit poisson de mer.
Haut-le-corps, Convulsions d'estomac très-fortes.
Haut mal, s. m. Épilepsie.
Havane, s. p. f. Capitale de l'île de Cuba.
Hâve, adj. Maigre, décharné.
Haveau, s. m. Instrument de saunier.
Havelée, s. f. Terme de saunier.

Haveneau, s. m. Terme de pêche.

Haverne, s. m. Terme de botanique.

Haves, s. p. p. Anciens habitants de la Servie.

Havet, s. m. Terme d'industrie.

Havre (Le). Port de mer, chef-lieu d'arrondissement de la Seine-Inférieure.

Havre-sac, s. m. Sorte de portemanteau que les moines et les prêtres portent sur les épaules.

Haye (La), s. p. f. Chef-lieu de la Hollande méridionale.

HE

Hé! Interjection.

Heaume, s. m. Partie de l'armure qui défendait le cou et le visage.

Heaumier, s. m. Ancien nom des armuriers.

Hein! Interjection familière.

Héler, v. a. Parler à un vaisseau avec le porte-voix; appeler quelqu'un de fort loin.

Heller, s. m. Monnaie de cuivre en usage dans certaines parties de l'Allemagne.

Hem! Interjection.

Henné, s. m. Terme de botanique.

Hennéhémimère, adj. des deux genres. Qui est composé de deux parties. Se dit de la césure d'un vers.

Henner, s. m. Terme de botanique.

Hennil, s. m. Terme de mythologie; idole des Vandales.

Hennin, s. f. Haute coiffure en usage pour les femmes au quinzième siècle.

Hennir, v. n. Se dit du cheval qui crie.

Hennissement, s. m. Cri du cheval.

Henri. Nom propre d'homme.

Henriade, s. f. Poëme épique en l'honneur de Henri IV, dont Voltaire est l'auteur.

Héraut, s. m. Officier dont la charge était de faire, au nom du souverain, les défis publics, etc.

Hère, s. m. Homme sans mérite, sans considération.

Hérillard, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hérisser, v. a. Dresser le poil.

Hérissé, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hérissée, s. f. Terme d'histoire naturelle; chenille velue.

Hérisson, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hérissonne, s. f. Terme d'histoire naturelle; espèce de chenille.

Hérissonner, v. a. Terme de blason.

Hernique, s. m. Ancien peuple d'Italie.

Héro, s. m. Terme d'histoire naturelle; papillon.

Héro, s. p. f. Terme de mythologie; prêtresse de Vénus à Lesbos.

Héron, s. m. Terme d'histoire naturelle; oiseau asiatique qui vit de poissons.

Héronneau, s. m. Petit héron.

Héronnière, s. f. Lieu où on élève et où on nourrit des hérons.

Héros, s. m. Guerrier d'une valeur extraordinaire; homme qui possède une grandeur d'âme peu commune.

Herpaille, s. m. Terme de vénerie.

Herpée, s. f. Terme de médecine et de marine.

Herpétique, adj. En médecine, se dit de ce qui est de la nature de la herpée (dartreux).

Herque, s. m. Terme de charbonnier; râteau de fer.

Herse, s. f. Instrument de laboureur. Autrefois, grille qui défendait l'accès d'un château.

Herser, v. a. Action de se servir de la herse.

Hersée, part. passé de *herser*. Terme de blason.

Hersement, s. m. Peine de herser.
Hersage, s. m. Action de herser.
Herseur, s. m. Celui qui herse.
Hersillon, s. m. Planche hérissée de clous.
Hesse, s. m. Ancien landgraviat d'Allemagne.
Hêtre, s. m. Un des plus grands et beaux arbres de nos forêts.
Heu! Interjection.
Heurt, s. f. Choc, coup.
Heurtequin, s. m. Terme d'artillerie.
Heurter, v. a. Frapper, choquer rudement.
Heurtoir, s. m. Marteau pour frapper à une porte d'entrée; terme d'artillerie.

HI

Hibou, s. m. Terme d'histoire naturelle; oiseau nocturne.
Hic, s. m. Principale difficulté d'une affaire.
Hideux, hideuse, adj. Horrible à voir, affreux.
Hideur, s. m. Qualité de ce qui est hideux.
Hie, s. f. Instrument pour enfoncer les pavés, les pilotis.
Hiement, s. m. Terme de charpentier et de maçon.
Hier, v. a. Enfoncer les pavés avec la hie.
Hiérarchie, s. f. Ordre, degré d'autorité et de pouvoir.
Hiérarque, s. m. Ceux qui composaient la hiérarchie grecque.
Hille, s. m. Terme de botanique.
Hilon, s. m. Terme de médecine.
Hinguet, s. m. Terme de marine.
Hinné, s. m. Terme de botanique.
Hirsuté, adj. Terme de botanique.
Hisser, v. a. Faire monter, élever.

HO

Ho! Interjection.
Hobereau, s. m. Petit oiseau de proie; petit gentilhomme de campagne.
Hoc, s. m. Jeu de carte.
Hoca, s. m. Sorte de jeu venu d'Espagne.
Hocco, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Hoche, s. m. Coche, en taillant, marque faite sur une taille.
Hocher, v. a. Secouer, branler.
Hochement, s. m. Action de hocher la tête.
Hochepied, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Hochepot, s. m. Ragoût de bœuf, hachis.
Hochequeue, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Hochet, s. f. Jouet d'enfant. Objet frivole.
Hola! Interjection.
Holement, s. m. Cri de la hulotte.
Holer, v. a. Se dit du cri de la hulotte.
Hollande, s. p. f. Une des parties de l'Europe.
Hollandais, se, adj. et s. Habitant de la Hollande.
Hollandaise, s. f. Machine à épurer l'eau.
Hollander, v. a. Préparation des plumes.
Hollandille, s. f. Sorte de toile de Silésie.
Hollandiser, v. a. et pron. Donner, prendre les mœurs, les coutumes hollandaises.
Holstein, s. p. m. Grand duché du royaume de Danemark.
Hom! Exclamation.
Homard, s. m. Grosse écrevisse de mer.
Homardien, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Honchets, s. m. p. Jeu d'adresse.

Hongrie, s. f. Royaume d'Europe dépendant de l'empire d'Autriche.

Hongrois, s. et adj. Habitant de la Hongrie, ce qui vient de la Hongrie.

Honnir, v. a. Bafouer, vilipender.

Honnissement, s. m. Ignominie.

Honte, s. f. Confusion, déshonneur.

Honteusement, adv. Une honte ignomineuse.

Honteux, se, adj. En parlant des personnes, signifie avoir de la honte. En parlant des choses, signifie causer de la honte.

Hoquet, s. m. Mouvement convulsif qui se manifeste par un son inarticulé.

Hoqueton, s. m. Sorte de casaque des archers du grand prévôt.

Horde, s. f. Peuplades de Tartares errants.

Horion, s. m. Coup rudement déchargé sur la tête.

Hormis. Préposition.

Hors. Préposition.

Hors-d'œuvre, adv. Chose détachée du corps de l'ouvrage.

Hors-œuvre, adv. *Cet édifice a tant de mètres hors œuvre*, c'est-à-dire depuis l'angle extérieur d'un mur jusqu'à l'angle extérieur du mur opposé.

Hospodar, s. m. Titre de certains princes vassaux du grand seigneur.

Hospodoaf, s. m. Titre, gouvernement du hospodar.

Hotte, s. f. Sorte de panier qu'on porte sur le dos avec des bretelles.

Hottée, s. f. Hotte pleine.

Hottentot, te, subs. Habitant de la pointe d'Afrique.

Hotteur, se, subs. Celui, celle qui porte une hotte.

Houache, s. f. Terme de marine.

Houer, v. a. Labourer à la houe. Terme de draperie.
Houe, s. f. Instrument de labourage.
Houage, s. m. Action de houer les draps.
Houblon, s. m. Terme de botanique.
Houblonner, v. a. Mettre du houblon dans de la bière.
Houblonnière, s. f. Champ de houblon.
Hougre, s. m. Terme de marine.
Houette, s. f. Terme de botanique.
Houillage, s. m. Action de la houille sur les fers.
Houille, s. m. Charbon de terre.
Houilleau, s. m. Terme de vénerie.
Houiller, houillère, adj. Qui tient de la houille.
Houillère, s. f. Mine de houille.
Houileur, s. m. Qui travaille dans les mines de houille.
Houilleux, se. Qui contient de la houille.
Houillette, s. f. Sorte de minéral.
Houle, s. f. Mouvement agité des vagues avant et après une tempête.
Houlette, s. f. Bâton de berger.
Houleux, se, adj. État de la mer pendant la houle.
Houli, subs. mas. Fête indienne.
Houp! Interjection.
Houppée, s. f. Assemblage en bouquets de fils de soie et de laine.
Houppée, s. f. Terme de marine.
Houppelande, s. f. Habit long et large, sorte de robe de chambre.
Houpper, v. a. Mettre en houpe.
Houppier, s. m. Ouvrier qui houppe de la laine.
Houque, s. f. Terme de botanique.
Hourra! Interjection.
Houret, s. m. Mauvais chien de chasse.
Hourailler, s. m. Chasser avec des hourets.

Hource, s. f. Terme de marine.
Hourder, v. a. Maçonner grossièrement.
Hourdage, s. f. Maçonnage grossier.
Hourdi, s. m. Terme de marine.
Houri, s. f. Femme qui peuple le paradis idéal des mahométans.
Hourque, s. f. Terme de marine.
Houspiller, v. a. Tourmenter, taquiner en tiraillant.
Houspillage, s. m. Action de houspiller.
Houssaie, s. f. Lieu où croît une quantité de houx.
Housse, s. f. Garniture qui couvre et entoure un objet.
Housseaux, s. m. p. Grosses épingles.
Houssoir, s. m. Balai de houx. Balai de plumes.
Housser, v. a. Nettoyer avec un houssoir.
Housset, s. m. Terme de commerce et de marine.
Houssettes, s. f. plur. Serrures de coffres.
Houssine, s. f. Baguette de houx, et, par extension, toute baguette flexible.
Houssiner, v. a. Frapper, battre avec une houssine.
Houvet, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Houx, s. m. Terme de botanique, arbrisseau toujours vert à feuilles piquantes.
Houyma, s. f. p. Terme de vénerie.
Hoyau, s. m. Sorte de houe.
Hoyé, adj. m. Terme de pêche.

HU

Huage, s. m. Terme de chasse.
Huard, s. m. Terme d'histoire naturelle.
Huau, s. m. Terme de chasse.
Hublot, s. m. Terme de marine.
Huch, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Huche, s. f. Coffre à pain.

Huchet, s. m. Cornet avec lequel on appelle de loin.

Hue! Interjection.

Huer, v. a. Crier après quelqu'un.

Huée, s. f. Cri de dérision.

Huguenot, te, subs. Nom donné en France aux calvinistes.

Huguenote, s. f. Petit fourneau, petite marmite en terre.

Huit. Nom de nombre.

Huitaine, s. f. *Dans la huitaine.*

Huitième, s. m. *Le huitième jour.*

Huitièmement, adverbe.

Hululer, v. a. Hurler à la manière des oiseaux de nuit.

Humer, v. a. Avaler, aspirer.

Hune, s. f. Terme de marine.

Hunier, s. m. Terme de marine.

Hussard, s. m. Cavalier armé à la légère.

Huppe, s. f. Touffes de plumes que certains oiseaux portent sur la tête.

Huppé, ée, adj. Qui a une huppe, et, par extension, toute personne apparente et considérable.

Huppe-cul, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hure, s. f. Tête du sanglier, du saumon, du gros brochet et du thon.

Hurl, s. m. Terme d'histoire naturelle.

Hurler, v. a. Pousser des hurlements.

Hurlement, s. m. Cri lugubre et prolongé de certains animaux carnassiers.

Hurleur, s. m. Singe à voix très-forte.

Hutte, s. f. Petite loge bâtie avec de la terre, des branchages, etc.

Hutter, v. a. Terme de marine.

APPENDICE

INSTRUCTION DE MADAME DE MAINTENON AUX DEMOISELLES DE SAINT-CYR SUR LA CIVILITÉ (1).

Madame de Maintenon ayant eu la bonté de demander aux demoiselles sur quel sujet elles voulaient qu'elle leur parlât, mademoiselle de Bouloi la supplia de les instruire sur la civilité. Elle leur dit que la civilité consistait plus dans les actions que dans les paroles et les compliments ; qu'il n'y avait sur cela qu'une règle à leur donner : « C'est l'Évangile, dit-elle, qui s'accommode fort bien avec les devoirs de la vie civile. Vous savez que Notre-Seigneur dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît : voilà notre grande règle, qui n'exclut pas celle des bienséances en usage dans le pays où l'on se trouve. Pour ce qui regarde la société, je ferais consister la civilité à s'oublier soi-

(1) Il ne sera pas sans intérêt pour mes lectrices de consulter la lettre de madame de Maintenon dont nous avons parlé à la page 31. En outre des excellents conseils qu'elle contient, elle offre de précieux documents sur les usages et la politesse du grand siècle.

même pour s'occuper de ce qui convient aux autres, à faire attention à tout ce qui peut les accommoder ou incommoder, pour faire l'un et éviter l'autre; à ne jamais parler de soi; à ne se point faire écouter trop longtemps, à beaucoup écouter les autres, à ne point faire tomber la conversation sur soi ou selon son goût, mais la laisser tourner naturellement selon celui des autres; à s'éloigner quand on voit des personnes parler bas, à remercier pour le moindre service, à plus forte raison pour un grand. Vous ne pouvez mieux faire, mes enfants, que de vous exercer à toutes ces bonnes manières entre vous, et d'en prendre tellement l'habitude qu'elles vous deviennent comme naturelles. Je vous assure que ces attentions et les égards continuels que l'on a pour les autres rendent bien aimables dans la société et ne coûtent guère aux personnes bien nées ou bien élevées; vous avez pour la plupart ces deux avantages, mettez-les donc à profit, et vous serez bien dédommagées des premières contraintes qu'il faudra vous faire d'abord, par l'estime et l'amitié que ces manières pleines de déférence vous attireront. Croyez-moi, mes chères enfants, attachez-vous à être vraiment polies, et vous paraîtrez parfaites, en attendant que vous le soyez véritablement; car une personne polie ne montre jamais que de la douceur, sait réprimer son humeur de façon que l'on ne s'aperçoit ni de sa hauteur, ni de ses fantaisies et bizarreries, si elle en a. Si vous voyiez les personnes du monde qui savent vivre, même les plus mondaines et les moins

pieuses, vous les croiriez d'une vertu et d'une humilité parfaites ; il semble, à les entendre et à les voir, qu'elles se comptent pour rien, et qu'elles font un cas infini des personnes à qui elles parlent, pendant que souvent elles ont au fond du cœur un souverain mépris pour elles. Je vous voudrais ces bonnes manières extérieures, mes enfants, et qu'étant aussi bien instruites que vous l'êtes, vous y ajoutassiez les sentiments intérieurs de charité et d'estime du prochain et de bas sentiments de vous-mêmes, comme l'Évangile vous l'ordonne. N'est-il pas honteux pour nous que le seul usage du monde fasse faire extérieurement, par orgueil et par vanité, les mêmes choses que notre religion nous demande, en y ajoutant seulement des dispositions chrétiennes qui nous rendraient méritoire pour le ciel, l'attention à ne rien faire qui déplaise à notre prochain, et que nous ne puissions pas gagner cela sur nous? »

Mademoiselle de Rofiac demanda comment il fallait remercier une personne de respect. « Tout naturellement, répondit madame de Maintenon, en lui disant : Je vous remercie très-humblement, madame ; je vous suis très-obligée, et choses semblables. Pour moi, je ne demande aucun compliment; mais je suis bien aise de savoir si j'ai fait plaisir. J'ai connu une dame à qui l'on faisait très-souvent des présents considérables, jusqu'à lui faire trouver de grosses sommes sous le chevet de son lit, et qui ne remerciait jamais, quoiqu'elle connût bien les personnes qui lui faisaient cette amitié, qu'elle les vît

tous les jours et mangeât même avec elles. » Mademoiselle de Chounac dit qu'elle se serait bien dégoûtée de lui rien donner. « Vous voudriez donc, aussi bien que moi, être remerciée? lui dit agréablement madame de Maintenon, cela est tout naturel. » Mademoiselle de Raigecourt demanda si on devait remercier un laquais. « Oui, répondit madame de Maintenon; mais il n'est pas nécessaire de se lever, une inclination suffit, ou un : Je vous remercie, selon les cas ou les circonstances où l'on se trouve. Il ne faut point en cela d'affectation. — Mais un laquais qui serait à nos gages? dit mademoiselle de la Gatine. — Non, répondit madame de Maintenon, ce n'est pas la coutume; il m'arrive pourtant quelquefois de le faire; mais, dans l'usage ordinaire, on ne le fait point. — Remercie-t-on la femme de chambre d'une autre, et faudrait-il se lever pour lui faire la révérence? — C'est selon, dit-elle. Il la faudrait faire si on n'était pas en familiarité avec elle, et qu'on ne fût pas libre dans la maison; mais, si on y était aimée et fort accoutumée, il suffirait d'une inclination ou d'un mot obligeant. — Appelle-t-on les laquais messieurs? — Oui, quand ils ne sont point à vous : cela fait honneur aux maîtres, et je ne vois présentement personne qui ne le fasse. Cependant il suffit aux gens du roi de les qualifier de leur qualité, en disant, par exemple : Cocher du roi, arrêtez, je vous prie, et non pas : Arrête, cocher, comme l'on dirait au sien; de même aux valets de pied du roi : Valet de pied du roi, donnez-moi telle chose, s'il

vous plaît; cela les honore et les contente. Vous savez bien que chez le roi il n'y a point de laquais, on leur donne le nom de valet de pied. — Faudrait-il appeler monsieur un homme de métier qui nous viendrait voir de la part de notre famille? — C'est selon. Il y a de ces gens-là qui sont à leur aise, qu'il conviendrait d'appeler monsieur; d'autres qui sont de pauvres misérables, qui croiraient qu'on se moquerait d'eux; il faut que le bon sens règle en bien des choses. — Si, en entrant dans une église, un homme nous présentait de l'eau bénite, faudrait-il en prendre? — C'est encore selon, répondit madame de Maintenon. Si c'était un homme connu qui fît cela bonnement, on le pourrait une fois en passant; mais, si la chose était ordinaire, il faudrait faire semblant de ne le pas voir, et n'en point prendre. — Si, en passant un fossé, un homme nous donnait la main pour nous aider à le passer, que faudrait-il faire? — Si vous voyez qu'il s'en fît un plaisir, et qu'il y eût de l'affectation, il ne lui faudrait jamais donner la main; mais, si vous étiez en compagnie avec d'honnêtes femmes, et qu'un honnête homme qui serait parmi vous donnât par civilité la main à tout le monde, vous pourriez la lui donner comme les autres. — Si une personne de considération présentait du tabac, pourrait-on le refuser? — Je crois qu'il serait du respect d'en prendre un peu, et, s'il incommodait, laisser tomber imperceptiblement le reste. »

Mademoiselle de Saint Bazile demanda pourquoi on

ne salue point le roi quand on passe devant lui. « C'est l'usage, dit madame de Maintenon; cependant, quand le roi salue, il faut lui rendre profondément. C'est l'homme du monde le plus civil; il salue les plus petites gens, jusqu'à une femme de chambre. — Observe-t-on la même chose pour madame la duchesse de Bourgogne? — Oui, dit madame de Maintenon. — Faut-il saluer un homme qu'on rencontre en son chemin? — Assurément, il faut saluer tout le monde quand on passe; il n'y a que dans les villes que cela n'est pas d'usage. J'ai connu un duc et pair qui saluait tout le monde. Il ne faisait qu'ôter et mettre son chapeau. C'était un plaisir de le voir dans la grande cour de Versailles, où il y avait un monde infini; il saluait souvent son propre laquais, et lui ôtait son chapeau comme aux autres. Cela se disait partout; on l'en raillait; cependant il n'en était que plus estimé. — Salue-t-on en carrosse? — Non, à moins que ce ne soient des personnes de connaissance ou de respect; alors on fait arrêter le carrosse, on baisse les glaces, et on s'incline bien bas, surtout si c'est le roi ou quelque prince ou princesse. Tout cela se fait selon l'usage des pays. J'ai vu autrefois des ambassadeurs se lever en carrosse et faire une profonde révérence. En France, on ne se lève point, mais on fait une profonde révérence.

TABLE DES MATIÈRES

FIN.

